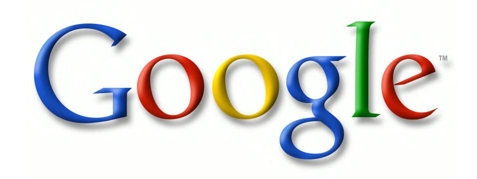
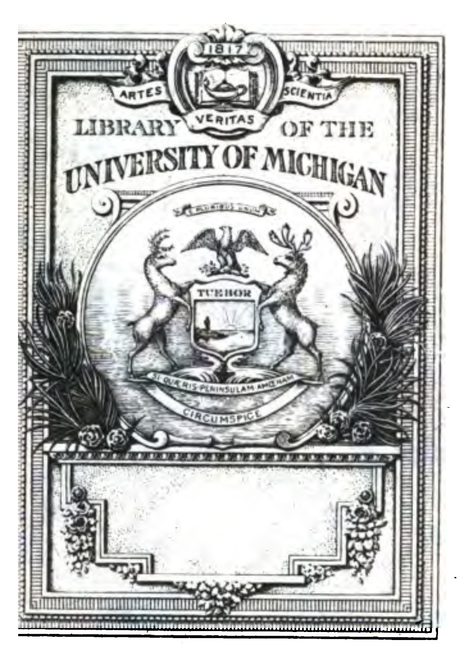

Google




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE





Saurier de Beaumont,

LETTRES PHILOSOPHIQUES, SERIEUSES, CRITIQUES, ET AMUSANTES.

TRAITANT

De la Pierre Philosophale, de l'Incertitude de la Médecine, de la Félicité temporelle de l'homme, de la Nature de l'Ame, des prétendus Esprits forts qui révoquent en doute l'Immortalité de l'Ame : si les Esprits reviennent : des Genies, de la Magie, du Célibat, du Mariage, de la Comparaison des deux sexes, des Ris, des Pleurs, de la Mort, des Richesses, des Plaisirs du monde, de la véritable Noblesse, de l'erreur des Sens, de l'excellence de la Raison, des Paniers des femmes : Rondeaux, Cantate, & autres Sujets interessans.



A PARIS, AU PALAIS,

Chez SAUGRAIN, du côté de la Cour des Aydes, à la Providence.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



A
MONSIEUR LE CHEVALIER
GUILLAUME YONGE,

L'UN DES SEIGNEURS Commissaires de la Tresorerie, & Chevalier de l'Ordre du Bain en Angleterre.



ONSIEUR,

La connoissance parfaite que vous avez de la Langue Françoise, les belles découvertes que vous avez faites dans la Philosophie ; & par dessus tout cela, la tendre affection

dont vous m'avez honoré pendant mon séjour à Londres, m'obligent de vous presenter par reconnoissance ce petit Ouvrage.

Le titre de Lettres philosophiques, serieuses, critiques & amusantes que je donne à ce Livre, lui convient assez, & c'est pour cette raison que je vous le dédie.

Vous avez toûjours aimé la lecture, & vous avez cultivé les Beaux arts & la Philosophie, il ne faut pas s'étonner si vous êtes si vertueux. Car Platon ne distingue point la vertu de la science, & les croit gemelles & inséparables. C'est, comme vous voyez, faire bien de l'honneur aux Sçavans. On n'en a pas si bonne opinion par tout, car je sçais certain païs où l'on s'imagine que les sciences rendent ridicule. Cela est-il bien vrai, me direz-vous? Oui, MONSIEUR : il est vrai que des gens d'une certaine espéce le croyent. Mais aussi combien y a-t-il d'ignorans parmi ce qu'on appelle le grand monde! Que de ridiculitez s'y trouvent rassemblées! Comment donc faire, si le ridicule se trouve par tout?

En se rendant sçavant on se rend

ridicule, j'en conviens ; mais du moins peut-on s'en consoler par le plaisir de voir encore plus ridicules ceux qui ne sçavent rien.

L'Histoire n'oubliera pas la réponse qui fut faite à un des plus grands de nos Rois par un grand Archevêque. Ce Prélat, pour se desennuyer, lisoit dans la chambre de Sa Majesté, à qui il échapa de demander ce qu'il faisoit. Le Prélat fermant sur le champ le Livre, répondit à Sa Majesté, que faute de lire, on se prive quelquefois d'un des plus grands plaisirs de la vie. Car quel charme n'est-ce pas, disoit ce Prélat, de voir tout ce que les meilleurs esprits ont pensé sur différens sujets? De le voir rapporté à des principes, dévelopé avec art, digeré dans un bel ordre, & revêtu des richesses & des ornemens du stile?

Certainement ce Prélat avoit raison. Car sans cela, que seroit l'homme, sinon un animal plein de ressorts, & destiné par la nature à de simples mouvemens, à des actions grossiéres, & purement animales? Hé quoi! n'est-il pas né curieux? ne cherche-t-il pas continuellement à

TABLE
DES MATIERES
contenuës dans cet Ouvrage.

Fin de la Table.





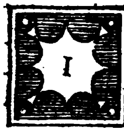
LETTRES PHILOSOPHIQUES, SERIEUSES, CRITIQUES, ET AMUSANTES.

PREMIERE LETTRE.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE .... Pair de France, Gouverneur de ...

Le grand Oeuvre, ou la Pierre Philosophale; sçavoir ce que c'est, si elle est possible, & si on la trouve.

MONSEIGNEUR,



L est dangereux de lire les livres qui sont écrits avec esprit & avec politesse, s'ils nous insinuent leur doctrine bonne ou mauvaise sans distinction, à moins que la refle-

xion ne dissipe le charme.

L'Enchyridion Physica restituta de M. d'Espagnet est original, & votre admiration bien fondée. Mais ne la portez pas au de-là du stile, des agrémens du langage, & de l'imagination, vous courriez risque de vous tromper; vous seriez peut-être bien aise de le courir en une occasion de la nature de celle-ci. Au cas que cela arrive, vous aurez la Fable pour vous.

Les Poëtes ont feint, que les Dieux avoient laissé l'esperance aux hommes dans le fond de la boëte de Pandore, après que tous les autres biens se furent envolez. C'est un secours & une ressource que la nature leur a préparé dans leurs malheurs, & contre les accidens de la fortune. Sont-ils sous la verge? ils se consolent par l'esperance d'en sortir. Sont-ils de basse condition? ils esperent de s'annoblir, de s'illustrer par leurs exploits, ou de trouver un trésor pour acheter une dignité annoblissante. S'ils sont pauvres, ils comptent de s'enrichir; s'ils sont malades, ils espérent de guerir.

Si les moyens ordinaires leur

manquent, ils ne perdent pas pour cela courage. Tel, outre son âge dècrepit, accablé de pauvreté & de maladie, ne desespere pas d'avoir un jour un train de Prince, & de ne pas seulement guerir, mais de devenir un beau jeune homme. Par quel miracle? par la Pierre Philosophale, qui est le grand œuvre, la panacée, l'elixir, & le restaurateur universel. Se flate-t-il? vous en jugerez, car la modestie est le partage des honnêtes gens.

Les Chymistes qui se mêlent de la Pierre Philosophale, sont de deux sortes. Les uns par leurs sophistications donnent des teintures aux métaux, qu'ils se promettent de transformer par leur mélange, fixation, cimentation & autres operations. Les autres qui se disent adeptes, ou vrais enfans de la Science, ne s'amusent point aux operations particulieres; mais seulement à ce grand œuvre, auquel ils tendent tous, encore que par differens moyens.

Quelques-uns y pensent parvenir en soufflant, & mêlant pour l'ordinaire du mercure & de l'or qu'ils tiennent neuf mois dans un four-

neau sur un feu de lampe. D'autres estiment que c'est une operation toute simple, l'appellant pour cela l'ouvrage des enfans, & disant qu'il n'est besoin que de la seule connoissance de la matiere, du feu, du vaisseau, & de la maniere; le reste se faisant comme de soi-même, lorsqu'on l'a reçû par tradition, qu'ils soûtiennent être l'unique moyen d'y parvenir.

Il y en a qui attribuënt cet œuvre à la seule révelation, disant qu'il ne faut que prier Dieu, & qui croyent que c'est de cet œuvre que parle l'Ecriture Sainte dans l'endroit où elle dit, qu'il faut beaucoup d'argile pour faire des pots; mais qu'il ne faut qu'un peu de poudre pour faire l'or; que c'est cette sagesse qui enrichit Salomon à un point, que selon l'Ecriture l'or étoit aussi commun sous son regne que les pierres. (Trait d'Histoire contredit par l'Ecriture même, qui rapporte que le peuple Juif se plaignit à Roboam des impositions dont son pere les avoit accablez.)

Ils disent encore que l'or d'Ophir étoit celui que cette pierre Philosophale avoit converti, beaucoup plus

excellent que le naturel, & que les vaisseaux que frétoit ce Prince pour l'envoyer querir, ne sont que des paraboles & des figures, aussi-bien que la Toison d'or, qui étoit un parchemin contenant ce secret. Mais la plûpart tiennent un sentiment composé de ces deux, & jugent que l'operation manuelle doit être aidée d'une grace extraordinaire du Ciel.

Pour qui panchez-vous, Monseigneur, de ces Philosophes; & que pensez-vous de leur contraste? mais je n'ai qu'ébauché mon catalogue, il faut le poursuivre.

D'autres veulent que la pierre Philosophale soit une poudre de projection, que vous jettez en petite quantité sur les métaux imparfaits (ils le sont tous hormis l'or) les purifie, & guerit de leur lépre & impureté; en sorte que leur ayant ôté leur crasse, & multiplié leurs degrez, ils acquierent une nature plus parfaite, les métaux ne differant entr'eux que de degrez de perfection.

Cette excellente poudre est de deux sortes; la blanche qui sert à faire l'argent; & la rouge qui, comme

plus cuite, est propre à faire l'or. Pour y parvenir, il faut seulement avoir la connoissance de trois choses; de l'agent, de la matiere, & de la proportion convenable, afin que l'agent puisse tirer la forme du sein de cette matiere préparée par l'application des actifs aux passifs.

Les deux premieres sont aisées à connoître. L'agent n'est autre que la chaleur, soit des rayons du soleil, ou du feu commun; ou du fumier que les Philosophes appellent le ventre du cheval, ou du bain marie, ou bien celle de l'animal.

La matiere sont le sel, le soufre, ou le mercure, l'or, l'argent, l'antimoine, le vitriol, ou telles autres choses dont l'experience fait voir ce qu'il en faut attendre. Mais l'application de l'agent au patient, la détermination des degrez de la chaleur, la derniere préparation & disposition de la matiere, ne se peuvent connoître que par un grand travail & une longue experience. De là vient qu'on voit plus de tromperies & d'impostures en cet art, que de veritez. Il est indubitable,

& les Histoires en font foi, que Hermès Trismegiste, Glaubert, Raymond Lulle, Arnaud, Flamel, le Trévisan, & plusieurs autres en ont eu la connoissance. Les Philosophes qui suivent, ne parlent pas tout à fait si affirmativement; ils se contentent de dire, que comme les Mathematiciens, en la recherche qu'ils ont faite inutilement de la quadrature du cercle, sont parvenus à la connoissance d'une infinité de choses qui leur étoient auparavant inconnuës; de même les Chymistes bien qu'ils n'ayent pas peut-être rencontré la pierre Philosophale, ont découvert des secrets admirables dans les trois familles des vegetaux, des animaux, & des mineraux: mais que quand personne n'y seroit encore parvenu, elle n'en est pas moins possible; non seulement par cette raison générale, que la nature ne nous a point donné de desir en vain; mais particulierement attendu que tous les métaux sont d'une même espece, étant faits d'une même matiere, qui est le soufre & le mercure, & cuits par une même chaleur celeste, ne

le lieu, le tems, la façon d'operer, ſont conteſtées ; y ayant ſur cela autant d'opinions qu'il y a d'Ecrivains, dont le nombre eſt prodigieux. Auſſi eſt-ce impoſer de dire que les métaux ſont tous d'une eſpece, & ne different que de coction : le fer étant plus cuit que l'argent, comme plus dur & moins fuſible, & leur difference étant neceſſaire à l'uſage des hommes.

Or les eſpeces parfaites qui ſont ſous un même genre prochain, telles que ſont les métaux, ne ſe changent jamais les unes aux autres, non plus que le cheval en lion ; & quand même cette pierre Philoſophale ſeroit & pourroit agir ſur les métaux, elle n'en devroit pas faire de l'or ou de l'argent, mais d'autres pierres ſemblables à elle, ou leur imprimer ſes qualitez, ſuivant les effets ordinaires à tous les agens naturels.

De plus, s'il étoit vrai que cette poudre d'or engendrât d'autre or, étant jettée ſur les métaux, comme le grain de froment en reproduit pluſieurs autres étant jetté en terre ; il faudroit garder le même ordre & le même progrès en la multiplica-

tion de l'or qu'en celle des grains de froment, ce que ne font pas les Chymistes, qui veulent que leur multiplication se fasse en un instant.

Il y en a d'autres qui prennent ceux-là à partie, & qui raisonnent ainsi : puisque l'art tire tant d'effets naturels d'une matiere propre, comme des vermisseaux, des serpens, grenoüilles, souris, crapeaux, abeilles : Le sujet de ces métamorphoses étant beaucoup plus difficile à disposer, & moins propre à recevoir une ame, que le métal insensible à recevoir une forme divisible comme sa matiere, quelle impossibilité pour le grand œuvre ! y ayant d'ailleurs des espéces qui se changent les unes aux autres, comme le nitre d'Egypte en pierre, le jaspe en émeraude, le bled en yvroye, la chenille en papillon : & si nous en croyons les Ecossois, ils ont un arbre dont les fruits tombant en l'eau, se changent en oiseaux.

Voilà, Monseigneur, dequoi vous amuser ; & exercer votre esprit dans votre retraite. Je suis curieux de sçavoir le parti & la résolution que vous prendrez parmi tant de téné-

bres, & de contradictions. Souvenez-vous toûjours de cette ancienne définition du grand œuvre : *Ars cujus principium est fallere ; medium laborare ; finis autem mendicare.* Bien des curieux sçavent si cette définition est juste, & peut-être le sçavent-ils à leurs dépens.

Je sçais que vous avez lû grand nombre d'Auteurs qui traitent de la composition de cette Pierre si vantée, si desirée, & si peu connuë; mais peut-être n'avez-vous pas vû cette maniére aisée de la composer. Elle est de Palingenius, & voici comme il l'expose.

Au signe du Capricorne, dans son Zodiaque de la vie.

» Pressez ce jeune Arcadien, infidele & trop fugitif : plongez-le
» & le noyez dans les eaux du Styx :
» que le Dieu que la terre de Lemnos adore, le reçoive dans son
» giron, enfermé dans une prison
» de verre, afin qu'il l'éleve & le
» mette en croix. Ensevelissez-en la
» pourriture, un esprit émané de
» notre corps pénétrera ses membres
» degoutans ; & par un ordre admi-
» rable se retirera peu à peu des om-
» bres noires. Alors il paroîtra re-
» vêtu d'une robe dorée, & sera

tout brillant d'argent. Mettez-le « sur les charbons, il deviendra tout « autre, & sera renouvellé comme le « Phœnix : tous les corps qu'il aura « touchez seront rendus parfaits, & « il vaincra l'ordre & les loix de la « nature. Il changera les espéces, & « mettra en fuite la pauvreté ? «

C'est dont je doute, & cependant j'ai l'honneur d'être, &c.

II. LETTRE.

AU MESME.

Paralelle de la Nature & de l'Art.

MONSEIGNEUR,

JE vais tâcher de contenter votre curiosité autant que je le pourrai ; mais n'attendez pas que j'aille opposer ensemble l'Art & la Nature, pour les faire connoître, & pour les mettre dans leur jour. Je tenterois un moyen qui est nul, si l'art ne peut rien sans la nature ; verité qu'il suffit de proposer, & qui n'a pas besoin de preuve.

La servitude de l'art posée, ses succès seront imputez à celle qui lui

aura prêté ſes forces & ſes lumiéres pour executer ſes projets, ou leur execution lui ſera peu d'honneur. Mais la Maîtreſſe renonce à cette ſorte de gloire, trop contente de favoriſer l'induſtrie de ſon eſclave, & demande à être jugée dans les formes. Satisfaiſons un deſir ſi modeſte. Où paroît l'excellence des agens? que dans leurs actions, & dans les fins qu'ils s'y propoſent.

Selon ce principe, la nature ſera d'autant plus excellente que l'art; qu'elle a une fin plus noble en ſes actions; & qu'elle parvient ordinairement à ſa fin.

En effet, quelle eſt la cauſe de toutes les générations, & de toutes les revolutions que nous admirons? n'eſt-ce pas la nature? & comment les opére-t'elle? par degrez, & avec ordre. Elle les prépare de loin, pour les achever auſſi-tôt que là matiére eſt diſpoſée.

Quelqu'un me dira peut-être; l'art ſe précipite-t'il dans ſes productions? Le Sculpteur, & le Peintre ne travaillent-ils pas à loiſir; l'un ſes ſtatuës, l'autre ſes tableaux? je l'avouë; mais que leur communiquent-ils,

qu'une forme extérieure, & une ressemblance morte? ni vie, ni verité; tout se borne à l'expression des superficies, & de quelques accidens qui tombent sous les yeux.

Il y a même cette difference entre la nature & l'art en leur maniére d'opérer, que la nature fait, pour ainsi dire, ses ouvrages du premier coup, leur donnant d'abord toutes leurs parties, qu'elle allonge ensuite tout à la fois avec proportion. Par exemple, quand elle engendre un homme, c'est dans son entier, & avec tous ses membres; mais foibles, tendres & delicats; & elle employe le premier âge à les affermir, les fortifier, les endurcir de compagnie. L'art au contraire met ses desseins en execution piéce à piéce : il fait les fondemens devant les murailles, & les murailles avant le toît. On a déja remarqué que l'art ne peut rien sans la nature; qu'elle se sçait bon gré de commettre sa puissance à cet esclave. Sans doute que ses services lui agréent. Est-ce entêtement ou reconnoissance?

Pour en juger, examinons l'usage qu'il fait du dépôt qui lui a été con-

fié. Par cette puiſſance, il domte & aſſujetit la nature même. En nous elle eſt portée au mal, mais les préceptes de la Philoſophie & de la Théologie Morale la redreſſent, & en corrigent les défauts avec un tel ſuccès, que S. Paul dit de lui; qu'il ne vit plus, que c'eſt Jeſus-Chriſt qui vit en lui; que Socrate triomphe des vices de ſon tempérament, & s'éleve au comble de la vertu.

La nature porte l'homme à ſatiſfaire ſa ſenſualité, & à ſe ſaiſir de ce qui l'accommode; mais la Religion, la politique, & la tempérance, repriment ces penchans. La politique lui apprend à ne point toucher au bien d'autrui ſans le conſentement du propriétaire; les deux autres, à jeûner tantôt par conſcience, & tantôt pour la ſanté.

En ſecond lieu, nous avons l'expérience qu'un homme qui ſçait faire des armes, vient aiſément à bout d'un plus robuſte que lui, qui combat armé des ſeules forces de la nature; que le cheval, le chien, les oiſeaux de proye, & tous les autres animaux qui ſont capables de diſcipline, ſont beaucoup mieux ce que

l'homme leur enseigne, qu'ils ne le feroient n'étant point dressez.

Que si l'on veut bien voir la difference qu'il y a entre un homme façonné par l'art, & un homme sans culture, il ne faut que considerer un sçavant en dispute avec un ignorant ; dans la vie civile, un courtisan rafiné avec un campagnard ; à la lutte, un champion adroit & agile en mesure, & aux prises avec un colosse entrepris dans ses mouvemens. Et n'est-ce pas une merveille qu'avec une vis sans fin, un enfant éléve un fardeau, qui accableroit deux bœufs ; & que le même nombre de ces animaux attelez à une charette, traînent un faix que dix autres bœufs ne pourroient porter sur leur dos ? Combien de fois est-il arrivé qu'une poignée de gens, qui n'avoient pour armes que des épées & des arquebuses, a défait à plate couture des armées, & des armées nombreuses de Sauvages ? En un mot, que l'on observe la foiblesse de la plûpart des choses avant que le tems les ait amenées à leur perfection par un amas de préceptes dont les arts sont composez ; & l'on

trouvera que l'art surpasse autant la nature, que le pain efface le gland & même le bled, avant que l'art l'ait accommodé à notre usage.

D'un autre côté, le prix des choses se mesure par leur durée : c'est pourquoi nous méprisons ces bouteilles d'eau & de savon enflées d'air, qui offent à la vûë un si agréable spectacle, par la seule raison qu'elles se dissipent en un moment. Il en est de même des choses artificielles comparées aux naturelles. La nature qui leur a donné commencement, les voit finir, & leur survit à proportion du plus ou du moins de solidité, qu'elle leur a communiqué.

Ainsi de ce que la chose périt, accusons-en l'art sans balancer ; & de ce qu'elle subsiste, faisons-en honneur à la nature ; & pourquoi balancerions-nous ? L'écriture qui est gravée sur le marbre, ne dure-t-elle pas davantage que celle qui est tracée sur le sable ? Neantmoins c'est une même écriture.

Enfin tôt ou tard, il faut que chaque chose retourne à son principe, & que ce qui est tiré de la nature rentre sous son empire. Donc elle

eſt la plus forte, puiſqu'elle attire tout à elle. Ouvrons-en la preuve par les choſes inſenſibles.

Nous élevons ſur la terre, des Palais dont les cimes orgueilleuſes ſe perdent dans les nuës; la nature qui le ſouffre avec peine, y oppoſe ſon poids pour combattre notre audace, juſqu'à ce qu'elle ſemble ſe relâcher & ſe rendre. Loin cependant de ſe rebuter, elle pouſſe ſa pointe avec une vigueur qui ne ſe dément point. Demandez-en le ſuccès aux ſiécles paſſez, & ils vous diront qu'elle a comblé tout ce que l'art avoit creuſé, & applani tout ce qu'il avoit élevé, le tout ſans outils ni inſtrumens. L'art eſquarre les arbres, ce qui faiſoit demander à une Dame de Sparte, ſi les arbres venoient quarrez. Laiſſez-les ſur pied à l'air, ils s'arrondiſſent, leurs angles ſe pourriſſant les premiers. Les Medecins remarquent auſſi que les remedes les plus ſimples & les plus naturels, ont le plus de vertu, & que ceux où il entre moins d'artifice, ſont les plus ſouverains. Il n'y a que les broüillons & les charlatans qui chargent leurs recettes d'un

fratras d'herbes & d'autres ingrediens. La pratique des habiles gens du métier, est unie & debarassée. Ils reconnoissent que plus on a d'intention dans une ordonnance, moins on parvient à son but, une qualité résistant à l'autre, & en émoussant l'action. De leur aveu, dans la cure des maladies, c'est la nature seule, ou la nature un peu aidée, qui guérit. Elle dirige ceux qui réüssissent à accoucher les femmes. En un mot, plus les crises sont naturelles, plus elles sont salutaires, & la plûpart des sudorifiques épuisent & ne soulagent point les malades.

L'adoption appartient à l'art : or dans le cœur de qui a-t-elle produit l'affection que la nature imprime aux enfans pour leurs péres & méres ? où est la nourrice qui allaite avec la même joye son nourrisson, que son propre enfant ? & quelle est la raison de cette difference, sinon celle que rendit le Jardinier au Philosophe, qui lui demandoit pourquoi les herbes qui venoient d'elles-mêmes, croissoient mieux que les herbes qu'on transplante, & qu'on prend soin de cultiver ?

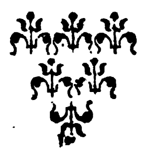
L'artifice n'eſt pas moins vicieux dans les contrats & dans les autres actês de la Societé humaine. En effet, voulant marquer un honnête homme, on dit qu'il eſt de bon naturel; & d'un homme dangereux, qu'il eſt plein d'artifice: Nous avons même beau nous déguiſer, la nature nous décele. Il échape au bilieux, au ſanguin, au mélancolique, malgré leur diſſimulation, des traits qui les indiquent, qui déconcertent leur ſingerie. Que l'on prêche un avare, un intempérant, un ambitieux; ils ſe contraindront pendant quelque tems; mais à la fin ils ſuccombent au vice, à la tyrannie, & à l'aſcendant de leur habitude.

A quoi bon ces ſpéculations? Qu'eſt-ce que la nature? qu'un compoſé de matiére & de forme; & l'art? que l'eſprit humain qui les applique à ſon uſage, qui perfectionne la nature, y ajoûtant des formes artificielles. Par là un marbre qui n'eſt d'aucun prix dans ſa miniére, devient précieux étant taillé en ſtatuë; & s'il repreſente une vieille, de combien mille fois en fait-on plus de cas que de l'original qu'il

exprime ? Par là un dragon en tapiſſerie attire nos regards, qui ne ſoûtiennent point la préſence d'un dragon naturel. Entre les choſes utiles ou agréables, un plat de fruits imité parfaitement dans un tableau ou en cire, ſera plus eſtimé qu'un millier d'autres plats de fruits naturels. Et qui ne priſe davantage une table, un cabinet ou autre meuble, qu'une égale quantité de bois brute; un verre, que la cendre dont il eſt compoſé ?

Ce ſeroit accuſer toute l'antiquité d'erreur, de prétendre qu'elle auroit inventé & perfectionné en vain tous les arts, que de leur préferer la rudeſſe & la ſimplicité de la nature; qui nous apprenant dès l'enfance à nous munir contre les défauts du corps & de l'eſprit par le moyen des arts, leur rend tacitement hommage. Hé bien, Monſeigneur, ces reflexions l'emportent-elles ſur celles-ci ? que plus un agent eſt excellent, plus il affecte d'indépendance dans la production de ſes ouvrages, comme s'il craignoit d'en partager l'honneur avec la matiére. De-là vient que Dieu, le plus par-

fait de tous les agens, a produit l'Univers de rien; & que la nature qui eſt un agent ſubordonné, & beaucoup moins parfait que Dieu, fait tous ſes ouvrages de la matiére premiére, qui n'eſt preſque rien. Mais l'art ne peut rien faire qu'avec l'aide des corps naturels compoſez de matiére & de forme, leſquels il joint ou diviſe; comme lorſqu'un Architecte bâtit une maiſon, il aſſemble pluſieurs pierres, pluſieurs piéces de bois & autres corps naturels; & le Sulpteur coupe, découpe, creuſe, façonne le marbre dont il forme ſa ſtatuë. Tellement que Dieu dans la production de ſes ouvrages, eſt autant ſupérieur à la nature, que la nature eſt ſupérieure à l'art. Je ſuis....



III. LETTRE.

A MONSIEUR........
Professeur à Lipsic.

Prodiges & incertitude de la Médecine.

MONSIEUR,

De la maniére dont vous parliez derniérement de la Médecine, vous en faisiez tour à tour un art merveilleux & une chimére. Elle ne peut être l'un & l'autre. Elle existe si elle opére des prodiges, & ces prodiges tombent si elle n'existe point, ou sont douteux si elle est incertaine.

N'en déplaise aux gens du métier, sans être un Moliére, j'ai un grand penchant pour cette derniére opinion, & j'espére que je vous y aménerai.

Nous lisons dans plusieurs Auteurs des guérisons de blessures par la seule application d'un onguent sur les instrumens qui les avoient faites, & Goclenius Medecin Allemand assûre avoir vû guérir de la sorte à une Dame Suèdoise, un de

ses

ses domestiques blessé d'un coup de couteau par un de ses camarades, & que cette espéce de cure est fort commune & anterieure à l'Empereur Maximilien. Il ajoûte que les païsans de sa contrée se guérissent de même des plaies qu'ils se font à la plante des pieds, enfonçant dans du lard les épines & les cloux qui les ont causées.

Ces effets sont fondez sur la sympathie qu'il y a entre le sang versé par la plaie, & adhérant à l'épée, ou autre chose, & celui qui demeure dans le corps du blessé; l'un communiquant à l'autre la vertu de ce qui lui est appliqué.

Ne seroit-ce pas par la même sympathie, que ceux ausquels on a coupé un bras ou une jambe, endurent de grandes douleurs, lorsque ces parties retranchées se corrompent dans la terre? ce qui n'arrive pas si elles sont bien embaumées. Ainsi l'abeille, la vipere & le scorpion, sont des antidotes contre leurs piqûres.

Il y a des Medecins qui se moquent de ces remedes, & de la maniére dont on explique leur action, & qui soûtiennent que la nature d'elle-même fait reprendre les plaies, pourvû qu'el-

les n'offensent point les parties nobles, & qu'elles soient nétoyées des ordures qui s'engendrent par la foiblesse des parties affligées, & qui empêchent la réünion; que c'est un effet du baume naturel à chaque partie, qu'il ne faut point par consequent attribuer à des remedes bisarres, qui n'ont aucun rapport avec la guérison dont on leur fait honneur; que tout agent naturel n'a qu'une certaine sphére d'activité, au de-là de laquelle il ne peut agir; qu'ainsi le feu brûle ceux qui le touchent, échauffe ceux qui s'en approchent, mais n'agit point à une distance considerable; que l'antiquité a reconnu à tout le tems & le lieu pour des accidens inseparables des mouvemens naturels.

Si ces rêveries avoient lieu, vû même que l'attouchement est necessaire pour toute action naturelle; que cet attouchement est, ou mathematique, lorsque les surfaces & les extrémitez sont jointes; ou physique, lorsque les agens touchent les patiens par quelque vertu qui procede d'eux: que l'un & l'autre ne peut être si le corps qui guérit, ne touche celui qui est guéri, puisque tous les effets de la

Medecine sont produits par les qualitez elementaires, & qu'il n'y en a point de plus active que la chaleur, qui étant limitée même dans le feu, le doit être à plus forte raison ailleurs.

D'autres disent, que cette maxime de la Philosophie ordinaire, qui veut que les agens naturels touchent toûjours les patiens, est erronée ou mal entenduë, & suit d'un principe faux, qui attribuë toutes les actions naturelles aux qualitez elementaires, que l'on prend pour des causes univoques; au lieu que ces actions sont des effets équivoques de causes supérieures, dont le Ciel est la premiere. Qu'après que Dieu eut créé le monde, il se reposa, commettant aux Cieux la conduite des choses naturelles, pour n'être pas obligé de faire tous les jours de nouveaux miracles; que dans cette vûë il remplit d'Esprits le firmament pour informer toutes les matières disposées à recevoir de nouvelles formes. A quoi s'accorde le dire du Philosophe; que le Soleil & l'homme engendrent l'homme; & ce trait d'Hermès, que les choses d'en bas répondent à celles d'en haut. Et les Astrologues veulent qu'il n'y ait rien

sur la terre qui ne soit soûmis à l'empire de quelqu'étoile.

De là vient la liaison de l'étoile polaire avec l'aimant ; de la rosée avec le Soleil ; de lui & de la Lune avec l'heliotrope & le seledotrope. Combien de semblables liaisons observées par les Naturalistes. S'il en est qui ne paroissent point, celles-là sont cautions de leur réalité.

Il est donc croyable que l'onguent ci-dessus mentionné, a de la sympathie avec la constellation qui doit opérer la guérison de la plaie ; qu'il en attire & réünit la vertu, comme le miroir ardent fait les rayons du soleil ; en sorte qu'il sert de moyen unissant à cette constellation, pour se joindre à l'instrument qui a fait la plaie, auquel elle communique sa force de guérir, en la façon que le même soleil communique sa chaleur à la terre, laquelle nous échauffe ensuite.

Il ne faut pas douter que cette cure ne soit aidée, & de la nature qui tend toûjours à se conserver, & de l'imagination du blessé qui peut beaucoup, C'est pour cela qu'Hypocrate exige si souvent la foi au Medecin ; & la

verité est qu'elle guérit nombre de malades.

Qu'on n'insiste point sur la necessité de l'attouchement immediat, non plus que sur ce que d'autres blessés qui seront entre le malade & l'instrument, & qu'on aura pansé, ne seront point guéris. Hé ! ne voyons-nous pas que l'aimant n'attire pas le bois ni la pierre, qui sont entre lui & le fer ; & que le soleil n'échauffe point ces vastes espaces qui le separent de la terre, par la raison qu'ils ne reflechissent pas ses rayons ?

Ainsi l'attouchement de l'instrument qu'on aura pansé, & de la plaie qu'il a faite, peut être aussi bien appellé physique, que celui du soleil & de nous, encore que cet astre demeure toûjours attaché à sa sphére.

Mais n'avons-nous pas des exemples de plusieurs attouchemens, qui se font sans moyens manifestes, tels que ceux des fiévres contagieuses ; des chassieux ou ophtalmiques ; de la vûë du loup qui enrouë ; de celle du basilic qui tuë ?

Enfin si vous ôtez de la médecine les cures qui se font par des causes occultes, elle n'aura rien d'admira-

En effet, si l'entendement devient ce qu'il connoît, pourquoi n'effectuëra-t-il pas ce qu'il conçoit ? C'est donc à cette ferme persuasion de la réüssite, non à la sympathie du sang répandu, & collé à un habit ou à un instrument avec son tout, qu'il faut rapporter la guérison surprenante des plaies. Et certainement si deux parties d'un même corps étoient blessées, il ne suffiroit pas de panser l'une pour guérir l'autre. Toutefois il y a plus de sympathie entre les parties d'un même corps, animées d'une même forme, qu'elles n'en ont avec un peu de sang éventé, qui a perdu toutes les dispositions qu'il avoit communes avec celles dont il est séparé.

Voici encore autre chose que je vous laisse à examiner ; c'est le sentiment d'un célebre Auteur du quinziéme siécle sur les maladies, & sur les Médecins, que je veux bien vous rapporter tout au long. Il est de Marcel Palingéne, à qui Bayle, Baillet, Ménage, de la Monnoye, Naudé, Colletet, Borrichius & Scaliger même ont prodigué beaucoup de loüanges. Voici comme il s'explique dans son *Zodiacus vitæ*. *Au signe du Lion.*

» Celui qui en bêchant la terre, » joüit d'une santé robuste, est plus » heureux mille fois qu'un Roi ma- » lade. Il faut par consequent étudier » quelle est la source de toutes les » maladies qui nous affligent : quand » on en connoît la cause, on pré- » vient bien-tôt l'effet. Quelques-uns » sont nez d'une mauvaise constitu- » tion, & sont mal disposez par la » nature ; les mêmes ressentent des » tourmens qui procedent du Ciel ; » les derniers sont ordinairement for- » mez dans une grande corruption, » & leurs peres sont la cause de leurs » maladies.

» Il y a plusieurs autres causes, tel- » les que le repos, le travail, le chaud, » le froid, le sommeil, les nourri- » tures & la passion pour le sexe. Cha- » cune de ces choses débilite les for- » ces & nuit aux fonctions des mem- » bres, soit que nous en fassions un » usage immoderé ou une abstinence » outrée. L'une & l'autre extrêmité » est également dangereuse ; la mé- » diocrité au contraire dans la façon » d'en user, est plus utile que nuisi- » ble, & conserve la vie.

» Les passions illimitées de l'ame

» causent aussi des maladies. Une crainte violente, le chagrin, la douleur; une trop grande joie même nous tuë, si on en croit mille faits historiques qui l'attestent. L'air, l'eau même, deviennent nuisibles quand ils ont contracté quelque chose de contagieux. Delà naissent les pestes qui brûlent les entrailles, & donnent une mort générale à des peuples entiers. Les querelles, les accidens & mille dangers de la vie enfin, nous rendent malades de la même maniére.

» Employez donc votre raison à connoître les sources & les fondemens de tous ces maux, si vous voulez joüir d'une santé parfaite. Si malgré ces précautions vous devenez malade, ne differez pas de recourir aux remedes. Donnez tous vos soins à ce que la maladie ne prenne pas des forces que vous auriez peine à détruire, avant que cet ennemi ait pénetré jusqu'à l'interieur de la maison. Il faut peu d'eau pour éteindre un feu qui n'est pas encore bien allumé; mais quand il s'est accrû, & que les flammes montent jusqu'au Ciel, les puits,

» les fontaines, les fleuves entiers
» peuvent à peine l'éteindre. Con-
» noissez de bonne heure la cause d'u-
» ne maladie, & prenez ce qui lui
» est contraire. Ce n'est que par leurs
» opposez que les maux se guérissent.
» Si vous êtes incommodé d'un trop
» grand froid, guérissez-vous par des
» remedes chauds. Faites la même cho-
» se à une maladie qui procede d'un
» travail outré, ou d'avoir trop man-
» gé. Ayez recours à leurs contraires;
» car ils se détruisent alternative-
» ment.

Vous avez vû jusqu'ici, Monsieur, ce que cet Auteur pense des maladies, vous dirai-je encore ce qu'il dit des Medecins? je n'ose, de peur d'irriter la Faculté, qui pour se vanger pourroit bien m'envoyer la fievre quarte. Mais je n'y songe pas, tout ce que Palingene dit, ne convenoit qu'aux Medecins de son tems; ceux du nôtre sont & bien plus sages, & bien plus éclairez. Continuons donc pour en faire voir la difference.

» Consultez, s'il est besoin, pour-
» suit notre Auteur, un Medecin ou
» un Chirurgien. L'art de ce dernier
» est beaucoup plus certain; tout ce

» qu'il fait est assûré, & se démontre
» clairement. Le Médecin qui se vante
» mal-à-propos d'être Physicien, ne
» s'attache qu'à un bruvage : mal-heu-
» reux, tâte le poux, examine les ex-
» crémens, & croit faire beaucoup.
» Il trompe les autres, & se trompe
» lui-même : Ah! malheureuse condi-
» tion des hommes! le malade meurt,
» & donne occasion aux Moines, &
» aux Prêtres de chanter.

» Un autre largement payé de ses
» visites, met la Providence en jeu,
» & s'en prend à elle si quelqu'un
» meurt. Il remplit cependant sa bour-
» se. Le seul hazard guérit les ma-
» lades sans le secours de l'art. Celui
» au contraire qui connoît la Méde-
» cine, fera rarement des fautes. Mais
» ceux dont je veux parler, à peine de
» cent d'entr'eux s'en trouvera-t-il un
» qui puisse guérir un malade pour
» mille qu'ils assassinent. D'où vient
» cet abus? il ne part que de leur pro-
» fonde ignorance. Dans leurs études
» ils se remplissent l'esprit d'argu-
» mens sophistiques, & de grands
» mots d'une dialectique outrée dont
» ils éblouissent le vulgaire. A peine
» sçavent-ils les élemens de la Méde-

» cine, ils ne chargent leur mémoi-
» re que de dètours, & ne sont ar-
» mez que de syllogismes imparfaits.
» Vous les voyez parez de ces talens,
» marcher avec orgueil, & demander
» effrontément les plus grandes ré-
» compenses. Ils croyent qu'il leur
» suffit, (& ils ne se trompent pas à
» cet égard) d'être sous un nom hon-
» nête les bourreaux du genre humain.
» Miserables loix qui souffrez de tels
» crimes! Aveugles Rois qui ne vous
» en appercevez pas; vous qui avez
» l'empire & les rênes du monde, ne
» souffrez pas de si grands abus; chas-
» sez cette peste, & que le genre hu-
» main vous ait cette obligation. Com-
» bien nuit & jour ces cruels n'en en-
» voyent-ils pas au tombeau! Qu'ils
» apprennent parfaitement leur art,
» ou qu'ils ne s'en mêlent pas! On
» peut dans les autres sciences tole-
» rer la médiocrité; mais celle-ci, si
» elle n'est pas parfaite, est très-dan-
» gereuse, & plus nuisible qu'une pe-
» ste cachée & domestique. Il faut
» prendre garde de ne se pas livrer
» à ces sortes de gens, dont toute la
» doctrine consiste à paroître bien ha-
» billez, & à porter au doigt un beau
» diamant.

» Obſervez ce que je vais vous di-
» re. Pour prévenir tous leurs abus,
» ſoyez attentif ſur votre nourriture;
» ne mangez pas, & ne prenez rien
» de nuiſible. Voilà les deux choſes les
» plus pernicieuſes, rien ne cauſe tant
» de maladies. Ne mangez que des
» viandes faites, & qui ſoient bien
» cuites. Donnez tous les jours à vo-
» tre corps de l'exercice pour reveil-
» ler la chaleur naturelle. Le mouve-
» ment eſt la cauſe de la chaleur : il
» aide l'eſtomach & rétablit les for-
» ces : il diſſout les humeurs inuti-
» les, & chaſſe les corrompuës. Pre-
» nez un repos moderé. Le ſommeil
» répare les forces du corps & de l'eſ-
» prit. Une veille trop longue énérve
» l'un & l'autre. Il faut ne point pren-
» dre de chagrin, & regarder la tri-
» ſteſſe comme pernicieuſe aux corps.
» C'eſt elle qui blanchit les cheveux
» avant le tems. La gayeté au contrai-
» re rajeunit les corps, & fortifie les
» membres.

Eſtes-vous content, Monſieur, & ma lettre eſt-elle aſſez longue ? Au reſte, je ſuis bien aiſe de vous dire que dans cet endroit de Palingéne que vous venez de voir, j'ai ſuivi mot à

mot la traduction de M. de la Monnerie; * car je n'en connois point d'autre.
Je suis . . . .

* Imprimée à la Haye chez Jean Suart en 1731.

IV. LELTRE.

A MONSIEUR VAN D. . . .
à Amsterdam.

Oeconomie des facultez naturelles de l'homme.

MONSIEUR,

L'Appetit est une inclination de tous les êtres vers leur bien ; & il y en a de trois sortes dans l'homme ; le naturel, le sensitif & le raisonnable. Le naturel est commun à toutes les substances corporelles, animées ou non ; & se remarque dans les plantes, qui attirent le suc de la terre pour leur nourriture ; dans l'aiman & dans le fer qui se cherchent réciproquement ; dans la terre dessechée, qui se fend & ouvre son sein pour recouvrer sa fecondité. Elle rejoint encore son centre, aussi-tôt que la violence qu'on lui a faite, vient à cesser.

Cet appetit est aveugle même dans l'homme, ce qui se voit en ce qu'il

fait mieux toutes ses fonctions naturelles lorsqu'il dort, tems auquel les puissances de son ame sont liées.

Le sensitif est restraint à l'homme & à la bête, quoiqu'on ait voulu l'exclure du premier, sous prétexte qu'il est le siége des passions ennemies de la raison, qui fait l'homme, & que deux contraires ne peuvent demeurer ensemble. Il faut bien que cet appetit soit en nous, puisqu'on l'accuse d'y causer du trouble.

Le raisonnable est la volonté. Comme on ne sçauroit concevoir de desirs pour ce qu'on ignore, l'appetit sensitif a besoin des connoissances de l'imagination; & le raisonnable ou la volonté, des connoissances de l'entendement. Mais le naturel ne dépend que de la premiere cause, dont la sagesse le conduit seule à sa destination. Il est donc incapable de déreglement.

La même raison conclud pour l'appetit sensitif, qui obéit aux sens & à l'imagination, que la même cause gouverne. En effet, les organes des sens ébranlez, nous avons des sentimens que l'imagination recueille, & dont elle forme des phantô-

mes, à la presence desquels l'appetit est émû.

Or on ne voit point de rapport entre les ébranlemens des organes, & les sentimens que nous éprouvons à leur occasion ; ces sentimens & les phantômes qui les representent ; enfin entre ces phantômes & les desirs qu'ils excitent. Reste donc que la premiere cause lie seule toutes ces choses & produise tous ces effets.

Nous avons justifié l'appetit sensitif, en qui réside la concupiscence suivant la doctrine des Théologiens ; & ils le prouvent par ce raisonnement, que nous aimons le bien d'un amour invincible ; que le bien ne sçauroit être sans le vrai ; celui-ci, si l'entendement ne l'approuve ; & que l'appetit sensitif, loin de lui être soûmis, le regente & entraîne la volonté.

Ne pourroit-on pas répondre qu'il se contente de bien faire son office sans examiner les consequences, sauf à la raison de les prévoir, de les peser mûrement, & de prendre le parti le plus convenable ? Car la raison demeure toûjours la maîtresse.

En effet, les hommes se gouvernent selon nature qui leur sert de

regle comme aux autres êtres, & ayant reçû la raiſon en partage, ils ne ſçauroient être conduits que par ſes mouvemens. Mais les uns trouvent de la raiſon où les autres n'en trouvent point. C'eſt pourquoi Regnier dit plaiſamment en ſes Satires, que chacun a la ſienne.

Ainſi le larron ſe flâte en ſon mauvais deſſein d'avoir le bien d'autrui, & trouve que les richeſſes étant mal partagées, il y a de la juſtice à s'approprier les choſes dont on a beſoin; & s'il y voit du mal, il en conçoit davantage dans ſa neceſſité, que ſa raiſon lui repreſente comme le plus grand de tous les maux : en ſorte que comparant un mal qu'il eſtime moindre avec un plus grand, il l'appelle bien, & ſe précipite avec connoiſſance de cauſe dans ce crime, qu'il ne connoît point pour tel tandis qu'il le commet.

On peut dire la même choſe de tous les pechez, auſquels ceux qui s'y livrent, trouvent plus de douceur lorſqu'ils les commettent, qu'ils ne conçoivent de crainte des ſupplices, dont la Juſtice divine & humaine les punit.

Que s'ils sentent des synderèses dans l'action, ils les appaisent; ou si la synderèse est plus forte que la passion, ils renoncent à la derniere. Dans l'égalité ils demeureront indéterminez, & il leur en prendra de même qu'à l'âne qui mourut de faim entre deux mesures d'avoine, ne sçachant à laquelle aller. Car il est impossible que notre volonté se porte plûtôt à une chose qu'à l'autre, à moins qu'elle n'y trouve plus d'attrait.

Sans difficulté il est de l'ordre que l'inferieur reçoive la loi du superieur, & que le plus parfait commande à ce qui l'est moins. Ainsi entre les animaux l'homme commande aux bêtes; & entre les hommes les uns naissent maîtres, & les autres dans la dépendance; & entre les serviteurs il se rencontre même de maîtres valets. Le mâle a l'empire sur la femelle; le pere sur ses enfans; le Souverain sur ses sujets; le corps défere à l'ame; la matiére à la forme; les Anges des Monarchies inferieures reçoivent leurs connoissances des Anges des Hierarchies supérieures; les Cieux inferieurs empruntent la regle de leurs mouvemens des Cieux supérieurs; les

élémens ſont ſujets aux impreſſions de ces corps celeſtes, & dans tous les mixtes une qualité domine ſur les autres.

Or puiſque l'appetit ſenſitif eſt autant au deſſous de la raiſon que la bête eſt au deſſous de l'homme, & l'imagination au deſſous de l'intelligence; ſelon cet ordre établi dans la nature, la raiſon devroit toûjours commander à l'appetit ſenſitif: joint qu'ayant plus de connoiſſance, elle eſt plus capable de le conduire à ſa fin.

Cependant il eſt de fait, que nous ſuivons plus volontiers les mouvemens des ſens que les mouvemens de la raiſon; les mouvemens de la chair que les mouvemens de l'eſprit. Seroit-ce parce que les premiers nous ſont plus familiers & plus ordinaires, & pour cette cauſe nous touchent davantage que ceux de la raiſon, dont les conſeils ſont d'ailleurs plus ſalutaires?

Veritablement c'eſt un malheur & un déſordre tout enſemble que ces conſeils opérent ſi peu ſur la volonté, qui étant maîtreſſe de toutes les facultez, pour commander tantôt une

action vertueuse, dont la raison lui a fait connoître la bonté; tantôt une action vicieuse par la suggestion de l'appétit sensitif qui lui en a fait goûter le plaisir actuel, plaisir plus puissant que les récompenses que promet la vertu.

De là vient que la loi des membres l'emporte sur la loi de l'esprit, qu'elle obscurcit quelquefois entiérement, comme dans les pécheurs endurcis à qui elle cache le vice : & quelquefois elle contraint la loi de l'esprit de se mettre de son côté, & d'appuyer son déreglement par ses raisons. En d'autres la raison demeure toute entiére, & avec une claire connoissance de la laideur de quelque action, la volonté est néantmoins tellement liée, & charmée par la véhemence des passions de l'appetit concupiscible, & irascible, qu'elle suit leurs mouvemens malgré les rémontrances de la raison.

Telle étoit Médée qui voyoit bien l'énormité du crime qu'elle alloit commettre en tuant ses enfans; mais sa rage contre Jason leur pere, & l'ardeur de la vengeance prévalurent. Ainsi disoit-on des Athéniens, qu'ils sça-

voient bien ce qu'il falloit faire; mais qu'ils ne le faisoient pas.

Ceux qui tiennent que les vertus ne sont point des habitudes distinguées des sciences, ne seroient pas de cet avis, qu'on puisse connoître le bien & faire le mal. Soit que la Théologie Chrêtienne ait adopté ou non, cette opinion de la vieille Philosophie; elle veut qu'il n'y ait point de peché sans ignorance. Et comme il ne seroit pas en notre pouvoir de pécher, si nous avions une parfaite connoissance de la laideur du vice; de même il semble impossible qu'un homme connoisse la beauté de la vertu sans l'aimer.

Cette doctrine est fondée dans la nature, puisque nous avons au dedans de nous des semences de vertu, que nous nous y portons, que nous la cultivons naturellement; & ces semences de vertu étoient nécessaires pour nous conduire à notre fin, qui est le souverain bien. Elles croîtroient d'elles-mêmes, & fructifieroient, sans la dépravation de notre jugement ensorcelé par l'imagination & par l'opinion commune, qui prostituë les honneurs au vice éclatant, & déclare in-

fâme la vertu indigente. Ces semences de vertu sont ainsi bien-tôt étouffées. Ajoûtez la force de l'exemple, & la multitude innombrable des gens vicieux en comparaison des vertueux; que le vice flate les sens; qu'il passe aisément en habitude; l'habitude en coûtume, la coûtume en nature qui impose une espéce de necessité; que les hommes en cet état ont des appétits aussi étranges que ceux des femmes grosses, qui préferent le charbon, la craie & la cendre aux bons alimens.

Il ne faut pas oublier qu'il n'y a de contraste entre l'appétit sensitif & la raison, que pour la difference de leurs objets, ausquels chacune de ces puissances étant portée, elle tâche d'y amener la volonté. C'est pourquoi lorsqu'il arrive que l'honnête qui est l'objet de la raison, est un mal sensible, comme de jeûner, d'aller aux coups, & d'endurer quelque chose contraire à l'appétit sensitif, qui a pour objet le délectable, il y a combat entre ces facultez, auquel souvent la raison succombe.

Mais lorsque l'objet de la raison & de l'appétit, est un bien sensible, il

n'y a point de démêlé entr'eux. Car la raison le proposant à la volonté, elle s'y porte sans peine, & d'autant plus volontiers qu'elle y est aussi conviée par l'appétit sensitif. D'où vient que dans l'indignation, la compassion & l'émulation qui sont des mouvemens raisonnables accompagnez de colere, de douleur & d'amour propre, il n'y a point de combat entre l'appétit sensitif & la raison, & qu'elle lâche la bride à ces passions qui sont les ministres de l'appétit. Comme lorsque les commandemens du maître s'accordent avec les inclinations du valet; au lieu de murmurer, il les exécute avec empressement. Mais parce qu'il arrive fort rarement que ce qui est commandé par la raison, soit conforme aux passions de l'appétit; qu'au contraire il est souvent difficile & laborieux; il ne faut pas s'étonner si cette guerre intestine se renouvelle si fréquemment, & si l'appétit y triomphe de la raison.

Il est bon de remarquer que l'entendement devant ses connoissances aux sens pareillement appointez contre cette faculté, il retient toûjours quelque chose de la crasse de la sen-

sualité. Tellement que ces connoissances de l'entendement prenant souvent le parti des sens, & de l'appétit sensitif, il n'a garde de l'emporter sur eux, vû même que c'est l'ordinaire des inférieurs de blâmer les commandemens de leurs supérieurs : joint que l'empire de la raison sur l'appétit n'est pas despotique, ou de maître à valet ; mais politique, tel qu'est celui du Magistrat dans son ressort, par consequent à demi volontaire.

Je suis.....

V. LETTRE.

AU MESME.

L'excellence ou la foiblesse de la raison humaine.

MONSIEUR,

L'EXCELLENCE & la foiblesse de la raison vont de pair & marchent ensemble. Pascal l'a dit en d'autres termes dans ses Pensées. Il ébauche la peinture de l'homme. S'il s'éleve, je l'abaisse, dit-il, avec son tour inimitable. C'est le celebre & fameux Janus à deux visages. Je l'ai representé sans

sans dessein d'après nature dans mes Lettres, j'ai fait voir sa capacité de penser.

Le Singe avec le Leopard
Gagnoient de l'argent à la Foire,
Ils affichoient chacun à part:
L'un d'eux disoit; Messieurs, mon mérite & ma gloire,
Sont connus en bon lieu; le Roi m'a voulu voir;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, & mouchetée:
La bigarrure plait, partant chacun le vit.
Mais ce fut bien-tôt fait, bien-tôt chacun sortit.
Le Singe de sa part disoit; Venez, de grace,
Venez, Messieurs, je fais cent tours de passe-passe:
Cette diversité dont on vous parle tant:
Mon voisin Léopard l'a sur soi seulement,
Mais je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gilles,
Cousin & Gendre de Bertrand,
Singe du Pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrivé en trois batteaux exprès pour vous parler;
Car il parle, on l'entend; il sçait danser, baller,
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux, & le tout pour six blancs.

Non, Messieurs, pour un soû; si vous n'êtes contens,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.
Le Singe avoit raison; ce n'est pas sur l'habit,
Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit.

Vous avez pû remarquer & vous remarquerez à l'avenir dans mes Lettres cette sorte de diversité, quant au raisonnement. En quoi paroissent tout ensemble & l'excellence, & la foiblesse de la raison humaine. Car si la multiplicité de nos vûës fait connoître l'excellence de la raison, leur incertitude en rabat bien, & démontre en même tems sa vanité & sa foiblesse.

Poussons l'orgueil humain. Ciceron observe que les Philosophes, ces Héros de la raison, l'ont exposée au mépris par leurs égaremens, & qu'il n'est sorte d'absurdité qu'ils n'ayent avancée.

Après cela faut-il s'étonner que Montagne asûre, que nos sagesses sont plus capables de nous faire rire, que nos folies; qu'un moderne des plus enjoüez, des plus originaux & des plus spirituels, ait osé écrire: Imaginez tant d'extravagances qu'il vous plaira; après cela cherchez bien,

& vous en trouverez des exemples.

Ah! c'est une affaire que cette recherche, il me faudroit faire trop de chemin. Hé bien! puisque vous craignez tant la peine, ne sortez pas, vous ne laisserez pas de trouver. Qu'est-ce qu'on n'a pas crû, & qu'est-qu'on ne croit pas d'extraordinaire, & de bisarre tous les jours sur bien des matiéres? On a crû que les plantes sentent du mal quand on les blesse, qu'elles raisonnent & qu'elles moralisent quand il leur plaît; qu'une mule a engendré; qu'un chien étoit si acharné sur un lion, qu'il se laissa découper par morceaux, sans vouloir lâcher prise; qu'il y avoit une fontaine dont les eaux faisoient prononcer des oracles aussi-tôt qu'on en avoit bû; qu'une taxe ayant été assise sur le sel, il disparut, de sorte qu'on ne mangea rien de salé, qu'après qu'on eût ôté la taxe; que la terre est plus legere que les trois autres élemens; qu'il y a des hommes qui étant sans bouche, ne vivent que d'odeurs; qu'il est impossible de tirer de l'eau le dragon de mer avec la main droite: mais qu'on en vient facilement à bout avec la gauche; que si l'on sonne

contre, il faut chausser le matin le pied gauche le premier & cracher dans son soulier : que c'est le diable qui a inventé la Philosophie : qu'on a vû deux hommes, dont l'un n'étoit pas plus haut qu'une perdrix ; & l'autre si mince & si leger, qu'il ne pesoit qu'une obole : que l'air est aussi pesant que la terre : qu'on trouve une sorte de miel qui rend sages ceux qui sont foux ; & foux ceux qui sont sages. Que quand on jouë de la flûte auprès d'une fontaine, elle est si joyeuse d'entendre le son de cet instrument, qu'elle se met à danser, & ne cesse point qu'on n'ait cessé de flûter : qu'en mangeant le foïe ou le cœur d'un dragon, on peut entendre le jargon de tous les animaux, & ainsi être instruit de tous leurs raisonnemens & de tous leurs desseins. Que de la corde de pendu ou du treffle à quatre feüilles fait gagner au jeu. Que dans la taupe & dans la grenoüille verte il y a des parties qui font aimer, & d'autres qui font haïr. Qu'un homme couroit si legérement, qu'il ne laissoit aucune trace sur le sable, & ne se moüilloit point les pieds sur les eaux : qu'un certain Georges David commandoit

aux oiseaux & aux bêtes sauvages avec tant d'empire, qu'elles lui apportoient, quand il le leur ordonnoit, tout ce qui lui étoit necessaire pour sa subsistance; & que même il les obligeoit de lui répondre en toutes sortes de langues: que les oiseaux, quelque grands & forts d'aîles qu'ils soient, sont contraints de tomber, s'ils volent par dessus un caméleon. Qu'il se trouve une pierre à qui toutes les autres ne peuvent se dispenser d'aller rendre visite. Qu'il y a des peuples à qui la lumiére du jour est inutile, parce qu'ils ne voyent que la nuit. Qu'un Philosophe apprit la Philosophie à un oison; & qu'enfin il y a des pierres, des herbes & quelques membres d'animaux qui font deviner ou voir en songe ce qu'on veut sçavoir.

On croit encore qu'après la mort on aimera les femmes, parce qu'on les a beaucoup aimées. Qu'on n'est point soi-même un sot, parce qu'on a assez d'habileté pour connoître la sottise des autres, & assez de malignité pour l'apprendre aux autres. Qu'un tel est fort content, parce qu'il paroît fort gai. On en peut croire

dire avec sa belle Latinité & son harmonie poëtique, que Dieu a caché l'avenir aux mortels, & qu'il se mocque de ceux qui font leurs efforts pour le découvrir.

Prudens futuri temporis exitum
Caliginosâ nocte premit Deus,
Ridetque, si mortalis ultra
Fas trepidat.

Comment cet avenir est-il donc si bien caché, si avec de petites pierres, un parfum, une anguille ou une belette, on peut le connoître? Est-il possible que ces ténebres qui l'enveloppent, soient si épaisses qu'il prétend nous le faire croire? Y a-t-il rien de si aisé que de trouver quelques-unes de ces petites bagatelles, qui font arriver à de si importantes découvertes? D'où vient donc que tous les jours les hommes font de si fausses démarches; sont surpris par les évenemens, ne peuvent compter sur rien, & ne voyent la plûpart pas plus loin que leur nez? Ils n'ont qu'à vouloir pour agir à coup sûr; pour cela il y a des secrets qui leur sautent, pour ainsi dire, aux yeux, du moins & vieux & nouveaux livres les enseignent. Il n'y a guéres de Bibliothe-

ques, de boutiques de Libraires, où l'on n'en ait à choisir.

Oh ! mais, répondra-t-on, c'est que par scrupule ils ne veulent pas faire ces épreuves. Vrayement, vous me la donnez bonne avec votre scrupule ! Ils ne font pas scrupule, ces bonnes gens, ces ames timorées, de s'abandonner à mille désordres, qu'ils sçavent parfaitement être tout-à-fait condamnables, comme mensonges, injustices, fourberies ; excès brutaux ; usures, fureurs, vengeances ; & vous prétendez . . . . . . Un bon homme se plaint chez Virgile, que des chênes foudroyez lui avoient prédit malheur.

De Cœlo tactas memini prædicere quercus.

Ce malheur étoit pour les chênes & pour les hommes. J'entends quand ceux-ci vivoient de gland. Je n'en croirai point d'autre, à moins qu'on ne me prouve par de bonnes raisons ; qu'il y a une étroite & forte union entre les malheurs futurs, & le coup dont la foudre frape un chêne ; qu'ils sont tout-à-fait inséparables ; qu'il y a un certain je ne sçais quoi, mais un veritable & un très je ne sçais quoi ; qui ayant connoissance de ce qui doit

des cheveux, d'allonger les jambes & de les redresser. Cela dans l'ordre ordinaire de la ſcience des Prédicateurs, ne paroît pas poſſible; & ainſi voilà des rouſſeaux, des boiteux & des borgnes entiérement deſeſpérez. Point de ſalut pour eux; ils ont une jambe trop courte, un œil trop défectueux, des cheveux d'une trop ſiniſtre couleur: c'en eſt fait, ils ne pourront ni éviter le mal, ni faire le bien.

Qui auroit jamais crû qu'une certaine couleur de poil, un œil ſain & une jambe bien faite, euſſent été abſolument néceſſaires pour être humble, chaſte, doux, fidéle, juſte, patient, ſobre, charitable, & pour arriver à la perfection.

Ceux de Tarragone ayant envoyé à l'Empereur Auguſte des Ambaſſadeurs pour lui apprendre comme un bon préſage, qu'un Palmier étoit né ſur l'autel du Temple qu'ils lui avoient fait bâtir; ce Prince leur répondit en ſe mocquant, qu'il voyoit bien, cela étant ainſi, qu'on n'en faiſoit guéres brûler de victimes ſur cet Autel.

La réponſe d'Auguſte vaut mieux que tout ce que je pourrois dire. Il eſt bien plus raiſonnable de plaiſanter

sur ces fadaises, que de les combattre serieusement; & ainsi je n'ajoûterai rien à la raison de ce Prince. Venons à un autre ridiculité.

Prendre douze grains de bled le jour de Noël, donner à chacun le nom des douze mois, les mettre l'un après l'autre sur une péle de feu un peu chaude, en commençant par celui qui porte le nom de Janvier, & en continuant de même: le bled sera cher dans les mois dont les grains sauteront.

Quelqu'un pourroit-il bien nous dire en quoi consiste cette vertu prévoyante? Ce n'est ni dans le fer dont cette péle est composée, ni dans le feu qui l'échauffe. Car tous ces grains sont dessus, & en sont également échauffez. Ce n'est pas dans ces grains, car ils n'ont pas plus les uns que les autres le don de deviner. C'est donc le nom du mois dont on bâtise chacun, qui produit cet admirable effet. Ce nom, cela étant, doit donc prévoir l'avenir, & ensuite ordonner aux grains de sauter pour nous avertir charitablement de ce qu'il connoît devoir arriver.

Comme cela est très-difficile, ou

plûtot impossible à concevoir, on ne manquera pas de dire que je ne fais pas réflexion, que le jour de Noël entre aussi pour sa part dans cette prédiction. Certes, l'oubli n'étoit pas important ; car ce jour ne détruit pas la difficulté, & asûrement le mystere qu'il rappelle, la détruira.

Encore moins peut-on s'imaginer que des grains de bled sautent & dansent, afin de nous apprendre ce que nous avons à faire, pour ne pas courir risque de mourir de faim. Que de présages à propos des rencontres qu'on fait ! mauvais présages, par exemple, que de rencontrer un Prêtre, un Moine, une fille, un liévre, un serpent, un lézard, un cerf, un chevreüil, un sanglier, une charette vuide.

Bons présages, au contraire, de rencontrer un élephant, un chameau, un cheval, une vache, un bœuf, une chévre & un crapaud. Ne peut-on pas dire après cela & sans exagération, qu'il pleut des présages ? n'est-ce pas notre faute, si nous succombons aux mauvaises avantures, puisque les avis naissent, pour ainsi dire, sous nos pas, pour nous en détourner ?

En verité, il faut s'imaginer que

le public soit un animal bien bête, pour lui debiter de telles impertinences, & qu'il comptera sur ce qu'elles promettent. Pour peu que les bêtes eussent de connoissance, elles auroient bien du plaisir de voir les hommes qui se targuent tant du titre de raisonnables, pour marquer la superiorité qu'ils ont sur elles, donner cependant dans des visions si extravagantes. Ils ont asûrément interêt de se persuader qu'elles sont sans raison, qu'elles ne raisonnent point, car sans cette persuasion, ils seroient dans de continuelles inquiétudes, parce qu'ils auroient lieu de les regarder comme autant d'espions, appliquez à censurer leur conduite, & à s'en divertir.

Bon augure, si l'on entend le tonnerre du côté droit, disoient les Grecs; mauvais selon les Romains. Le bruit que fait le tonnerre, l'effroi qu'il inspire, la terreur qu'il donne, sont les causes des superstitieuses opinions qu'on en a formées. Il rompt, dit-on, l'épée dans le fourreau, il fond l'or dans la bourse, il brûle le pied dans le soulier; & cela sans offenser, ni le soulier, ni la bourse, ni le fourreau. Les animaux venimeux en étant

touchez, perdent leur venin. La foudre gèle le vin, de sorte qu'il ne s'épanche pas, le vaisseau étant détruit : & si après avoir été dégelé on en boit, on devient fou, & on meurt.

Les parties touchées de la foudre, sont plus froides que les autres. En tombant elle forme des montagnes, des pyramides & des colonnes avec autant d'art que les plus habiles Sculpteurs & Architectes. Les Magiciens se vantent de pouvoir faire tonner & produire la foudre, quand ils veulent. On croyoit, par exemple, que Numa Pompilius la faisoit tomber par ses sortileges, & que le Roi Tullus Hostilius en fut frapé, parce que voulant imiter Numa, il n'observa pas ponctuellement les cérémonies requises dans ces évocations.

Marcia grande Dame Romaine, étant grosse, fut touchée de la foudre ; son enfant fut tué dans son ventre, & elle ne souffrit aucun mal. On trouve dans l'Histoire grand nombre d'exemples de gens tuez, de bâtimens renversez, & de villes détruites par le tonnerre. N'en voilà que trop pour introduire la superstition. Aussi n'a-t-elle pas manqué de se faire bien

valoir, en promettant ou d'écarter le tonnerre ou de le former, à proportion des craintes ou des desirs. Voici comment.

Si l'on tient de l'herbe appellée armoise dans la maison, le tonnerre ne tombera point dessus, ni aucun air venimeux ne l'infectera. La pierre hyacinthe portée, garantit du tonnerre. Selon les Auteurs qui aiment à dire au hazard, ou *ex professo*, des choses extraordinaires; d'horribles coups de tonnerre se feront entendre, si ayant fait brûler les vers formez de la sauge pourrie sous du fumier dans une bouteille de verre, on en jette les cendres dans le feu; ou si l'on fait brûler la tête d'un caméleon avec du bois de chêne. On attribuë au tonnerre des pierres & des carreaux qui n'ont jamais été. On m'en a montré une à Roüen dans le cabinet d'un Curieux, qui prétendoit que lorsqu'il devoit faire quelqu'orage de tonnerre, cette pierre devenoit suante & de mauvaise odeur. On veut que le veau marin, l'aigle & le laurier, ne soient jamais atteint de la foudre. C'est dommage que le laurier n'ait cette proprieté. Accordons-la lui en faveur

de ce beau vers de Corneille.

Tout chargé de lauriers, craignez encore la
foudre.

Les Hurons prenoient le tonnerre pour un grand oiseau. Ceux de Thrace tiroient des fléches contre le Ciel, quand il tonnoit. D'autres faisoient des bruits épouvantables pour effrayer la foudre & lui donner la chasse. *Contra tonitrua oppedere.* Enfin les Romains avoient des Temples & des Autels, pour l'évocation des foudres; & ainsi d'un météore aussi naturel que la neige, la grêle, la pluye, les bruines & les frimats, on en a fait un prodige mysterieux, formé pour l'exécution de quelques grands desseins. Les Poëtes sont venus à la charge, pour intimider les esprits, & augmenter leurs visions. Selon eux,

Ce n'est pas la vapeur qui produit le tonnerre;
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.

Horace étoit Epicurien, & en faisoit gloire: avoit-il donc changé d'opinion, ou bien parloit-il Poëte, quand il composa cette belle Ode, qui commence par *Parcus Deorum cultor & infrequens.*

On prétend dans les Colleges qu'il avoit repris la Philosophie du Portique; cela n'est pas impossible.

Un bloc de marbre étoit si beau,
Qu'un Statuaire en fit l'emplete.
Qu'en sera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il Dieu, table ou cuvette?

Il sera Dieu: même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre:
Tremblez humains, faites des vœux,
Voilà le maître de la Terre.

L'artisan exprima si bien
Le caractere de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter, que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du Sculpteur
Le Poëte autrefois n'en dut guére,
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colére.

Il étoit enfant en ceci:
Les enfans n'ont l'ame occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit:
De cette source est descendue

L'erreur Payenne qui se vit
Chez tant de peuples répanduë.

S'ils embrassoient violemment
Les interêts de leur chimére ;
Pigmalion devint amant
De la Venus dont il fut pere.

Chacun tourne en réalitez
Autant qu'il peut ses propres songes.
L'homme est de glace aux veritez,
Il est de feu pour les mensonges.

Est-ce donc là que se terminent la prérogative qui distingue l'homme de la bête, qui le range parmi les Intelligences, & qui l'associe à la Divinité ? Heureuse stupidité des brutes, qui leur asśûre une constante égalité dans leur conduite, & qui leur imprime un caractere de sagesse ! par où prouver que ce n'en est qu'une ombre, & un phantôme ? mais l'homme n'est pas d'accord avec lui-même s'il a quelque connoissance. Ecoutez ; ce Livre est un puits de science. Oüi, mais la veritable ne s'y trouve pas. Il y a bien de la difference entre dire plusieurs choses & n'en dire que de veritables. Voyez les babillards. Que de mensonges on trouve en chemin dans de certains gros livres avant que d'arriver au vrai. J'ai quelquefois foüillé dans

dans ce puits, à peine en ai-je remué le fond, que j'y ai bien trouvé de la bourbe; mais pour la verité, néant.

En voici un qui vient de paroître; c'est un sage & habile homme qui l'a composé : cette sagesse & cette habileté embarassent bien des gens qui ont des sentimens contraires aux siens. Les spectateurs n'y sont pas moins embarassez. Comment? On y prétend assommer je ne sçais combien d'ouvrages en qui on s'étoit confié. Messieurs les Anciens, voilà bien des affaires : comment vous en demêlerez-vous? Si vous êtes veritablement Auteurs de ces ouvrages, apportez de nouvelles attestations; car on ne se contente pas aujourd'hui de celles qu'on nous a produites depuis si longtems. La prescription vous est favorable; c'est beaucoup pour la plûpart des esprits; vous êtes en possession, c'est la condition la meilleure. Vous n'avez qu'à parler, on a les plus belles dispositions du monde à vous entendre, & pour prendre votre parti, & même avec plus d'ardeur que vous ne le prendriez vous-mêmes. On vous interprète, on vous explique toûjours favorablement, on veut absolument

que vous soyez infaillibles. On développe chez vous des mystéres que vous n'avez point cachez ; on y entend des finesses qui sont assûrément au-dessus de votre simplicité, & qui vont bien au-delà. Toute la peine que l'on prend en votre considération, mérite bien, ce me semble, que vous mettiez un peu du vôtre pour la soûtenir.

Vous ne répondez rien, ou du moins vous n'excitez personne à répondre pour vous ? Si vous continuez à rester dans le silence, à la fin, malgré vous, on vous soutiendra pour Auteurs de ces Ouvrages qui portent vos noms. Nous avons ici des modernes qui n'entendent pas raillerie là-dessus. Ces Fureteurs, ces Dénicheurs ne sont propres qu'à désesperer, & qu'à donner de la confusion.

Venir dire au nez des gens, que pendant toute leur vie ils ont pensé, lû, parlé, écrit faux ; cela est-il réjoüissant ? Quoi ! on aura vieilli tranquillement dans une opinion ; elle sera passée sans difficulté de bouches en bouches, de plumes en plumes, dans l'espace de plusieurs siécles ; on s'y sera sacrifié sans défiance, & sans s'infor-

mer sérieusement, si l'on a raison, ou non ; il prendra ensuite envie à un Rechercheur de verité, à un exact Eplucheur de titres, à un de ces gens qui veulent absolument bien connoître ce qu'on leur propose de croire, (je ne parle pas ici de Religion) il lui prendra, dis-je, fantaisie après d'exactes discussions de dire que nos notions, & nos opinions sont fausses ; & à cause de cela, il faudra changer de sentiment, & nous dédire ? Cela est-il suportable ? Ne vaut-il pas mieux rester en repos dans la bonne-foi, quand même la verité du systême en devroit souffrir, que de s'aller tourmenter pour changer toutes ses idées, pour donner d'autres tournûres à son imagination, faire agir son jugement ; se rétracter, se redresser, & se démentir ? Je me trouve bien logé, c'est pourquoi je resterai, s'il vous plaît, ou s'il ne vous plaît pas, là où je suis. J'aurois trop de peines à prendre, trop de dépenses à faire pour démenager. Que sçais-je ? Peut-être que si j'allois où l'on me veut conduire, viendroit-il quelqu'autre qui voudroit encore me faire déloger. Les frais de la crédulité sont faits il y a long-tems, je

ne puis pas me résoudre à en faire de nouveaux.

François Sanchès fit, il y a quelques années, un Ouvrage intitulé; *Quod nihil scitur*, qu'on ne sçait rien. Quelle hardiesse que d'avancer une telle proposition à la vûë de tant de Colleges, & d'Academies de Sçavans? Comment les Libraires ont-ils pû se résoudre à débiter ce Livre? Si l'on ne sçait rien, quel argent prétendent-ils donc faire de ces piles d'impressions qui remplissent leurs Magasins? Est-ce qu'ils les gardent comme autant de Commentaires du Livre de Sanchès, comme autant de preuves qui montrent que ce faux frere a eu raison de dire, sans ménager les autres Auteurs, qu'on ne sçait rien. Delà viennent les oppositions continuelles qui se trouvent entr'eux. Ecoutons ces quatre Médecins, que je vois autour de ce malade. Examinons s'il est vrai, comme on le dit, qu'ils ne conviennent jamais de rien.... En verité, le monde est bien méchant. Je les ai écoutez avec toute l'attention possible; il ne m'est pas échapé un seul mot de leurs discours; & enfin j'ai connu parfaitement qu'ils convien-

nent tous de deux veritez, ausquelles il n'y a pas le mot à dire ; la premiere, c'est que celui, qui les a assemblez, sent du mal ; & la seconde, c'est qu'ils doivent profiter du mal, qu'il sent. Je suis....

VI. LETTRE.

A MONSIEUR... Avocat au Parlement de Roüen.

Felicité temporelle de l'Homme.

MONSIEUR,

JE vous envoye le portrait que vous m'avez demandé. Job l'a fait il y a long-tems, quand il a dit : » L'Homme né de la femme, vit peu » de tems ; il est sujet à beaucoup de » miséres, il passe comme une fleur » que l'on foule aux pieds, il fuit » comme l'ombre sans jamais demeu- » rer dans le même état. »

Ces paroles n'ont pas besoin de Commentaire, en voici pourtant un. A peine l'homme est-il né, qu'il est comme enchaîné. On emmaillote ses membres délicats dans des bandes qui sont les

fâcheux présages de la dure servitude à laquelle il va être livré. Tout animal marche, & va où il lui plaît presqu'aussitôt après sa naissance, il n'en est pas de même de l'homme : il est long-tems sans pouvoir se servir de ses pieds, de sa bouche, & de son esprit. C'est enfin une statuë qui rend des sons : il remplit l'air de ses cris, il trouble le repos de ceux qui lui ont donné la naissance, & semble leur reprocher la fatalité du present qu'ils lui ont fait.

Quand il peut se soûtenir sur ses jambes, & qu'il commence à s'exprimer, il débute par devenir esclave ; il se trouve assujetti aux ordres, aux menaces, & aux châtimens d'un Maître : il est exposé aux mauvais traitemens d'un Pere, d'une Mere, & quelquefois d'un Frere ou d'une Sœur. Que sera-ce s'il a affaire à un Beau-pere, ou à une Belle-mere?

Il entre dans la jeunesse, ses forces augmentent ; alors il méprise les conseils, il se soustrait à la domination paternelle, il n'écoute plus d'avis salutaires, il devient furieux, & avec une téméraire imprudence il s'abandonne à ses passions : la sagesse lui

paroît folie, il dispute, il conteste, & devenu esclave des préjugez de son cerveau, il fait tout son possible pour se soustraire au joug des Loix. En un mot, la plus grande partie de la jeunesse est toûjours fougueuse. Un très-petit nombre de jeunes gens passe leur jeunesse dans la crainte, la pudeur, & la prudence.

Un âge plus grave, meilleur, & plus prudent, succede à cette fougue. Alors que de soucis & de travaux ! On cherche à faire sa fortune en mille façons, on se donne mille tortures pour y parvenir ; toûjours affaires sur affaires à la Ville, à la Campagne, ou dans les Païs Etrangers.

Ces soins redoublent, si l'on est chargé des soins d'une femme, d'enfans, & de domestiques. On est accablé seul de tous les soucis des autres. A peine a t'on le tems de manger avec agrément, & l'on passe peu de nuits tranquiles. L'ambition nous sollicite d'ailleurs à parvenir aux Charges publiques; tandis qu'on se livre follement à de vains honneurs, on souffre mille maux de la part de la haine, & de l'envie qu'on porte à notre avancement.

Les cheveux blanchissent, & l'on parvient enfin à une vieillesse ridée, on se trouve tout à la fois assailli des incommoditez du corps, & de celles de l'esprit. Les forces se détruisent, le visage devient difforme, le coloris se perd, les sensations se debilitent. On entend, & l'on voit à peine: les viandes semblent perdre leur goût, un bataillon de maladies vous attaque. A peine peut-on manger avec une bouche démeublée. Vos jambes aidées d'un bâton refusent de vous porter. L'esprit baisse, on tombe en enfance, & l'on est accablé sous le poids des années.

Il est outre cela des maux communs à tous les âges. Le froid aigu vous pénétre, les neiges vous glacent, le vent de nord vient vous incommoder. L'Eté, d'autre côté, vous brûle par ses chaleurs. La soif, la famine, & la disette de toutes choses quelquefois vous tourmentent. Qui peut enfin nombrer les incommoditez ausquelles la vie est sujette? Que de fiévres, de langueurs, de douleurs, de la tête aux pieds, le corps humain est affligé dedans, & dehors! La nature semble avoir répandu le venin dans

tous nos membres avec le ſang. La tête, les mains, les pieds, le côté, l'eſtomach, les oreilles, les yeux, le goſier, en un mot, toutes les parties du corps & dedans & dehors, rien n'eſt exempt de ſouffrir.

L'eſprit auſſi ſe déplace de ſon aſſiette naturelle par des ſoucis cuiſans, par des breuvages, des enchantemens, ou une maladie dangereuſe. On paroît comme inſenſé, comme poſſedé d'un mauvais Génie, ou comme dans une yvreſſe furieuſe. Nous voyons par expérience que l'avarice, la douleur, l'ambition, la colére, & la volupté nous ôtent l'uſage des ſens, comme le vin, & couvrent l'eſprit de ténébres.

Qui d'entre les hommes n'eſt pas enivré des folles paſſions ! Il en eſt certainement peu, qui ne chancellent, qui voyent ſainement les objets tels qu'ils ſont, & qui ſoient gouvernez par la raiſon. C'étoit donc avec juſtice que quelqu'un diſoit ; que tous les hommes enſemble étoient une troupe d'inſenſez. Car quel eſt celui qui n'a pas beſoin d'une doſe d'ellebore ! Aſſûrément la folie eſt la mere, & la nourrice du genre humain. Sans

elle toutes les choses mortelles périroient, & les hommes ne feroient aucunes démarches.

C'est par les influences de la folie qu'on se fait la guerre les uns aux autres; c'est elle qui a fourni l'invention des jeux, des danses, & des spectacles. C'est elle qui a donné la naissance à une grande multitude de Livres, dont elle semble avoir dicté le stile, & partagé la distribution. Presque toutes les actions des hommes en un mot, viennent de cette source. Qui pourroit rapporter toutes les miséres, les inconvenients, & les malheurs ausquels les hommes sont sujets!

Celui-ci par son avidité pour les richesses est englouti dans la mer, & devient la pâture des poissons. Cet autre tombe, se tuë ou languit après s'être brisé les membres. Un autre périt dans la neige, ou dans une ravine; un autre se trouve écrasé de la foudre. Celui-ci périt dans un incendie; cet autre sous les décombres d'un bâtiment. L'un est empoisonné d'une herbe venimeuse, & l'autre s'étrangle en mangeant.

Combien y en a t'il qui ont terminé leur vie par la morsure de quel-

ques bêtes, ou par des coups de pied de chevaux ? Combien ne pourrois-je pas citer de dangers, qui ne sont arrivez aux hommes, le plus souvent, que par leurs fautes ? Il n'est pas de bête si farouche, qu'on doive tant apprehender que l'homme. Que de voleurs, de brigands, de sacrileges, de délateurs, & de faux-témoins ! Combien d'adultéres, & de bourreaux qui troublent la tranquillité de la vie ! L'un offense avec la langue, l'autre avec le fer, & la plûpart avec la fraude, & la tromperie. Celui-ci pille ouvertement, cet autre en cachette. Combien en trouve-t'on, qui sous le beau nom de l'amitié, & sous des prétextes respectables, en imposent à plusieurs qu'ils trouvent trop crédules, & trop de bonne-foi ! Mais ce qui est encore bien détestable, c'est que presque tous les hommes se réjoüissent des maux d'autrui. Il n'est point de confiance sincére entre les freres, entre les amis, ni même le plus souvent entre le Pere, & le Fils ; & l'on trouve sur la terre tous les crimes qui au rapport des Poëtes, peuplent le sombre Royaume de Pluton.

Le seul temps que les hommes em-

ployent au sommeil, est celui de la paix. C'est le temps le plus doux qu'on passe dans la vie; mais ces plaisirs pacifiques ne sont-ils pas encore interrompus par les piqûres de differens insectes, & quelquefois par des songes affreux? Voilà quelle est la condition de l'homme, voilà les avantages de ce Roi des animaux. Mais à propos de cette Royauté, que je crois tout à fait chimérique, on ne veroit pas les Lions, les Tigres, les Ours, & autres bêtes féroces respecter fort le caractére, & la dignité de leur Souverain, si dans les Forêts de l'Affrique un homme seul se trouvoit au milieu d'eux. On sçait assez que si on assujetit quelque animal, c'est toûjours par artifice, ou par le droit du plus fort, comme les hommes le pratiquent entr'eux tous les jours.

Concluons donc par dire qu'il n'y a rien de plus malheureux que l'homme, qui après être né dans la corruption se trouve destiné aux pleurs & aux gémissemens, & exposé sans cesse à mille & mille dangers, & à des maladies d'une infinité d'espéces. Il passe une vie courte, & laborieuse, pleurant, & regrettant tantôt une chose,

& tantôt l'autre, jusqu'à ce qu'enfin la mort vienne finir ses peines, & l'oblige d'abandonner son cadavre à la terre, pour y être changé en une vile poussiere, sans nom, & sans mémoire. Je suis....

VII. LETTRE.

A MONSIEUR DE.... à Thoulouse.

Nature de l'Ame.

MONSIEUR,

DE toutes les preuves que nous avons de l'existence de Dieu, il n'en est point à mon avis de plus belle que celle qui se tire de l'ignorance, où nous sommes de la nature de notre ame.

Dieu éxiste, ou n'éxiste point. Mais il est la cause de tous les effets qui n'en peuvent avoir d'autre que lui, & par conséquent il existe. A l'application. Vous la ferez de reste, sans que je m'en explique, en lisant cette Lettre.

La difference qu'il y a entre un corps vivant, & un corps qui n'est pas en-

core animé, ou qui ne l'est plus, est sensible, & manifeste ; & les plus grossiers voyant une plante croître, un animal marcher, & multiplier ses fonctions, jugent, & décident qu'il a une ame.

Mais sa nature est aussi obscure, que son éxistence est claire ; & les Philosophes la rangent, les uns en une classe, les autres en une autre. Aussi est-elle du genre des choses que nous ne connoissons point par elles-mêmes; mais seulement par leurs effets, comme le mouvement local, & la substance qui n'est perceptible que par ses accidens. Ainsi la figure des corps animez dévoile leur forme invisible. Car l'ame figure également toutes les parties externes du corps qu'elle informe, comme on voit dans les plantes, & les animaux, entre lesquels ceux qui sont de même espece, ont pour l'ordinaire la figure de leurs feüilles & de leurs membres, ressemblante. Au lieu qu'entre les pierres, & autres corps inanimez, à peine en trouvera-t'on deux de même figure.

Parcourons les sentimens des Philosophes. Selon Aristote, l'ame est l'acte premier d'un corps organisé,

ayant la vie en puissance. Par acte il entend une perfection qu'il exprime par le mot d'Entélechie, qui veut dire être dans sa fin ou forme, parce que la forme & la fin ne différent point dans les choses naturelles. Et ainsi l'acte premier est la premiere perfection du corps vivant, & le premier principe des actes seconds qui émanent de lui, tels que sont toutes les actions de la vie.

Car de même que dans la matiere, le plus imparfait de tous les êtres, il y a une puissance premiere, ou éloignée; comme dans l'eau, de devenir feu: une autre seconde, ou prochaine, comme dans la même eau, d'être air, lorsqu'elle est rarefiée; ainsi dans les formes, les plus nobles de tous les êtres créez, il y a un acte premier, qui est la source, & l'origine de toutes les actions qui se font dans le corps vivant; & un acte second, qui comprend ses facultez, & ses fonctions; bien que les facultez soient seulement des actes seconds au regard de l'ame, de qui elles procédent, & des actes premiers au regard des fonctions qu'elles produisent.

L'ame n'est pas un acte pur comme Dieu, & les Anges; mais un acte

du corps dont elle dépend en son être, sa conservation, & ses opérations. Ainsi les ames végétatives, & les sensitives dépendent des corps qu'elles informent, en telle façon qu'elles cessent d'être, lorsque les dispositions qui les conservoient, & qui leur avoient donné naissance, ne sont plus. L'ame raisonnable suit bien les dispositions du corps dans l'exercice de ses opérations; mais non pas pour être & se conserver, étant immortelle & immaterielle.

On dit de l'ame qu'elle est l'acte d'un corps naturel, pour la distinguer des machines qui remuënt les corps artificiels, & inanimez. On ajoûte d'un corps organisé, parce que les organes sont necessaires à l'action. Ce corps doit avoir la vie en puissance, c'est-à-dire, pouvoir exercer les fonctions vitales. A faute de quoi, le cadavre bien qu'organisé ne passe point pour animé, non plus que faute d'organe, l'œuf, & la semence, bien qu'ils ayent la vie en puissance, ne peuvent passer pour avoir une ame.

Pythagore l'appelloit un nombre, à raison du raport qu'elle a avec lui. Elle est une en essence: double, qui

est le premier nombre, par sa combinaison avec le corps, & par la division de ses facultez, l'entendement, & la volonté ; triple, par ses trois especes, qui sont l'ame végétative, la sensitive, & la raisonnable ; quadruple, par les quatre qualitez, qui font la température qu'éxige son introduction dans le corps. Et de ces premiers nombres pris ensemble se forme le nombre de dix, d'où découlent tous les autres, comme de la simple conception, de l'énonciation, de l'argumentation, & de la méthode, qui sont les quatre opérations de l'ame raisonnable, procedent toutes ses lumieres, & ses connoissances.

Selon l'Ecriture Sainte, l'ame sera un air, ou vent, puisqu'elle raporte que Dieu souffla sur le visage de l'homme un esprit de vie, & tel étoit le sentiment des Stoïciens, pour ne point parler de l'étymologie du mot *anima, animus*, qui signifie vent. L'ame est arrêtée dans le corps par le moyen de l'air.

La même Ecriture dit ailleurs que l'ame des brutes réside dans leur sang. C'est pourquoi Dieu en défendoit l'usage aux Juifs avec tant de séverité. Il sem-

ble après tout que les esprits animaux méritent encore mieux le nom d'ame. Car outre qu'ils roulent mêlez avec le sang arteriel, ils sont la cause impulsive de tous les mouvemens, qui sont l'effet le plus apparent de l'ame. Je remarquerai que tout ce qui voit la matiere au dessous de soi, s'appelle ame, qui est le nœud de la matiére spirituelle & corporelle, & le lien du Ciel avec la terre, participant également des qualitez de l'un & de l'autre.

Mais ce n'est pas assez de dire que l'ame est un acte & une perfection, ou que c'est par le moyen dequoi nous vivons, nous sentons & nous concevons : il faudroit dire quel est cet acte. Ce doit être une substance ou un accident. Pythagore qui dit que l'ame est un nombre qui se meut lui-même, la met sous la quantité, comme ceux qui l'appellent un point ou une ligne. Au sentiment de Galien, qui n'en reconnoît point d'autre que la temperature, l'ame sera une qualité ; de même que selon celui de Clearque, qui la définit par l'harmonie.

De ceux qui ont crû que l'ame étoit une substance, les uns l'ont appellée

le plus pur de quelque élément, comme Heraclite, du feu; Anaximene, de l'air; Thalés, de l'eau; pas un, de la terre à cause de la grossiereté de sa matiére. Critolaüs dit que c'est une quintèssence. Démocrite voyant que l'ame étoit cause de tous les mouvemens, a dit suivant sa maxime, que c'étoit une substance composée d'atômes ronds, & par conséquent aisez à mouvoir.

Il est vrai que l'ame est une substance & non un accident, parce qu'elle compose la substance dont elle fait avec le corps un tout par soi. Or la substance ne se fait point de ce qui n'est pas substance; ce n'est donc pas une quantité, puisque l'ame est le principe des actions, & que la quantité n'est point active. Elle est encore moins un nombre qui se meut lui-même, puisque le nombre est un être de raison, & que rien ne se meut lui-même, mais est mû par autrui. Ce n'est pas un point, ni une ligne, puisque le point ne se peut separer de la ligne, non plus que ligne de la surface, & néantmoins quelque ame, comme la raisonnable, se peut separer du corps, & être sans lui. Ce n'est

pas aussi une des quatre qualitez, vû que par leur nature elles sont indifferentes, & doivent être determinées par quelque forme qui les employe à certain effet. C'est bien moins le temperament, puisqu'il se trouve en tous les mixtes, dont il y en a toutefois qui sont inanimez. Ce n'est pas une harmonie, car elle est composée de contraires, & non pas l'ame qui n'en est point susceptible à cause de sa simplicité.

L'ame est donc une substance non corporelle, parce qu'il y auroit pénétration de quantité, un corps étant dans un autre corps, & l'ame dans toutes les parties du corps humain. Par consequent elle n'est ni un élément particulier, ni composée de plusieurs, contre les sentimens d'Empedocle & de Platon, fondez sur ce que l'ame devoit juger de toutes choses, dont elle devoit avoir les principes conséquemment en elle-même. Ce qui est absurde, puisque notre ame connoît plusieurs choses qui ne sont point composées des élémens, comme les Anges & les Cieux. De sorte que l'ame est du nombre des choses, dont il est plus aisé de dire ce qu'elles ne

sont pas que ce qu'elles sont.

Le commun des Philosophes concourt néantmoins à croire que l'ame est un feu, dont le centre est le Ciel, & Dieu la premiere source, qui s'appelle dans le texte sacré du nom de feu. De là vient que la vie, qui est un effet de l'ame, n'est rien autre chose qu'une chaleur. Ce qui fait dire à Hypocrate, que l'ame n'est qu'un feu, & une chaleur celeste. Ainsi comme le feu rend les corps plus legers, ce qui se remarque aux étincelles qui volent en l'air tandis qu'elles sont enflammées, leur matiére tombant aprés en terre; ainsi les corps vivans pésent moins que les cadavres. Et les Hebreux appellent l'homme Isch, du mot Esch, feu; comme les Grecs, Phos, c'est-à-dire, Lumiere, qui est une espéce de feu luisant & brûlant. Cette lumiére paroît sur les corps, pendant qu'ils vivent, & disparoît aussitôt qu'ils sont morts. C'est pourquoi le soleil qui est la fontaine de la chaleur & de la lumiére, l'est aussi de la vie de toutes les choses d'ici bas; & comme l'ancien cahos, où la matiére premiére dans son naturel étoit représentée par les ténebres, ainsi la

lumiére exprime fort bien par ſa pureté, ſa beauté & ſon activité, celles des formes animées. Je ſuis...

VIII. LETTRE.

Au mesme.

Si toutes les ames raiſonnables ſont de même eſpéce.

MONSIEUR,

IL eſt des hommes ſi matériels, & d'autres ſi ſpirituels, qu'on ne comprend pas comment l'opinion courante s'eſt établie, à moins de dire que les ſuffrages ont été comptez, & que ceux des ſots l'ont emporté. Ils ſont ſans doute le plus grand nombre. Mais ſe connoiſſent-ils, & ne ſe flatent-ils pas encore plus que les habiles gens ?

Apollon & Mercure étant broüillez là-haut,
Ne ſçavoient ici-bas où donner de la tête:
Ils n'avoient point d'argent, & c'eſt un grand défaut;
Jamais de l'indigence on n'a chomé la fête.
Que deviendrons-nous, dirent-ils,
Si Jupiter ne nous rappelle ?
Faire des tours de mains auſſi prompts que ſubtils
Eſt un art où Mercure excelle ;

Mais il craignoit les Alguazils,
Et s'il se rencontroit sous leur pate cruelle,
De mettre en œuvre les outils
De la Justice criminelle,
L'ingenieuse pauvreté,
Qui pour vivre de rien, rêve, invente, s'éxerce,
Leur fit voir plus de sûreté
A faire un loüable commerce.
Mais comment? ils n'ont rien, argent, fond ni crédit.
Pendant cet embarras il arrive une foire.
Apollon s'avisa de vendre de l'esprit,
Mercure de la mémoire.
Après s'être postez dans l'endroit le plus beau
Pour attirer du peuple & de la chalandise,
Chacun dans un Ecriteau
Etala sa marchandise.
Mais à peine Mercure a-t-il planté le sien
Que de toute la foire il attre la foule.
Le monde vient, s'en vaj, puis revient & s'écoule,
Sans diminuer en rien:
Le Marchand de mémoire en fournit la contrée.
Mais le Marchand d'esprit à peine fut-il vû.
Il vendoit une denrée
Dont le plus idiot croit être assez pourvû.
Il s'écrie, il s'emporte, il se rompt la cervelle:
Messieurs, dit-il, Messieurs, tournez ici vos pas:
Dequoi la mémoire sert-elle,
Quand l'esprit par malheur ne l'accompagne pas.
Il eut beau faire & beau dire,
Beau se plaindre & fulminer,

Apollon avec sa Lyre
S'en alla sans étrenner.
Il n'est pas mal-aisé de croire
Que de sa marchandise il n'eut point de débit.
On dit à tout moment qu'on n'a point de mémoire;
Et l'on ne dit jamais que l'on n'a point d'esprit.

Heureuse illusion qui exclud les mécontentemens, & qui répare l'inégalité des parties ! La sagesse de la nature est ainsi justifiée ; sagesse qui paroît principalement dans l'ordre fondé sur la varieté. L'Univers en rend témoignage. Qu'est-ce en effet autre chose que l'assemblage d'une infinité d'êtres tous dissemblables ; & l'homme, ce petit monde, qu'une fidéle image de cet original & de cette diversité ? Elle est sensible dans le corps humain, & n'est pas moins réelle, quoique plus obscure dans les ames, soit entr'elles ou en elles.

A-t-on jamais vû deux hommes qui convinssent en tout pour les sentimens & les inclinations ? & le même homme ne differe-t-il pas de lui-même tant pour les uns que pour les autres ? Son cœur & son esprit ne ressemblent-ils pas à ces mers orageuses, agitées & toûjours diverses.

J'ai

J'ai déja insinué qu'il y a autant de différence entre tel homme & tel homme, qu'il y en a entre tel homme & telle bête. Chacun est cependant plus que satisfait de son lot, & cela va jusqu'à plaindre ses camarades. Le sage Esope en a diverti son siécle dans cette Fable.

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire,
S'en vienne comparoître aux pieds de ma Grandeur.
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur ;
Je mettrai remede à la chose.
Venez, Singe, parlez le premier, & pour cause.
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautez avec les vôtres ?
Etes-vous satisfait ? Moi, dit-il, pourquoi non ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché ;
Mais pour mon frere l'Ours, on ne l'a qu'ébauché ;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut ; de sa forme il se loüa très-fort ;
Glosa sur l'Elephant, dit qu'on pourroit encor
Ajoûter à sa queuë, ôter à ses oreilles ;
Que c'étoit une masse informe & sans beauté,

L'Elephant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles.
Il jugea qu'à son appétit
Dame Baleine étoit trop grosse.
Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,
Se croyant pour elle un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurez tous.
Au reste content d'eux, mais parmi les plus foux
Notre espéce excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, & *Taupes* envers nous,
Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes.

On allegue pour cause de cette bigarrure d'esprits & d'inclinations, la diverse constitution des corps, dont le tempérament forme la trempe de l'ame, sa maniére de penser & ses affections : que ce tempérament est sans cesse alteré, & changé par les causes externes & internes, non seulement dans les quatre saisons de l'année, mais encore dans les quatre parties du jour; que de là vient l'inconstance de nos jugemens & de nos desirs; & que nous désapprouvons & nous fuyons les mêmes choses que nous approuvions & que nous recherchions un moment auparavant.

Tout le monde ne raiſonne pas de la ſorte. Selon quelques-uns, l'eſprit eſt ou comme une étincelle produite de l'ame raiſonnable, qui par ſes inclinations fait juger de ſes qualitez; ou comme une habitude réſultante ſimplement du tempérament des humeurs; ou enfin comme un composé de l'un & de l'autre.

Ce dernier ne peut être, puiſqu'il n'y a point de proportion, ni de rapport d'une nature ſpirituelle à une nature materielle & corporelle, & que dans les alliances des métaux par la ferrumination, ceux qui ont le moins d'affinité, ne ſe peuvent pas unir parfaitement.

Ce ne peut être auſſi un ſimple tempérament des quatre qualitez, qui forme l'eſprit. Car pourquoi les bêtes n'en auroient-elles point? & cependant celles qui approchent le plus du tempérament de l'homme, comme le pourceau, ſont les plus ſtupides: & puis les âges, les ſaiſons & les alimens changeant continuellement ces qualitez, changeroient auſſi ſans ceſſe les eſprits.

C'eſt donc plûtôt une qualité ou rayon de l'ame raiſonnable, qui trou-

yant les quatre qualitez mêlées diversement en chaque sujet, s'en sert aussi en des opérations differentes; & ainsi cette difference d'esprits n'est qu'accidentelle ou instrumentelle, puisqu'elle ne procede que de la diversité des humeurs, qui servent comme d'instrument à l'esprit; & non pas essentielle, puisqu'y ayant même proportion du tout à sa partie que de la cause à son effet, cette ame étant égale en tous, son effet ou cette portion d'elle-même qu'on appelle esprit, le doit être.

Aussi voyons-nous, quelque différence qu'on veüille mettre entre les esprits, que leurs inclinations fondamentales sont semblables, la haine & l'aversion des mauvaises choses, le désir & la poursuite du bien; & que si les moyens pour parvenir à leur but, sont différens, cela vient d'un tour particulier d'imagination causé par la constitution des humeurs, qui, à la maniére d'un verre coloré, produit cet effet.

Ainsi la bile du soldat lui fera rechercher l'honneur & le profit dans les armes. L'Avocat les recherchera dans les sciences, que sa constitution

plus modérée, ou l'exemple & la volonté de ses parens lui aura fait embrasser. Car cette proportion ne change point la nature des esprits ; elle n'en change que l'apparence, comme du mélange de quatre ou cinq couleurs, un Peintre en formera une infinité d'autres, qui n'auront qu'un être apparent. C'est pourquoi entre les esprits forts & les esprits foibles, comme il n'y a guéres de difference dans les mots, aussi y a-t-il peu de différence entre ces esprits ; & le Guerrier ne différe du Philosophe que de quelque degré de chaleur, que divers accidens ayant changé, on a vû soudainement l'un transformé en l'autre.

Voulez-vous un nouveau Systême ? vous allez être servi. Il y a plusieurs causes partiales de la differences des esprits. Elles varient à l'infini selon qu'elles se rencontrent, à l'exemple des vingt-quatre lettres de l'Alphabet diversement combinées.

Ces causes se peuvent néantmoins rapporter à trois principales ; la nature, l'art & la fortune. La nature de l'homme, c'est l'ame & le corps. Quant à l'ame, qui croira que nos ames different d'espéce ? il s'ensui-

vroit qu'une espéce seroit partie de l'individu, puisque l'ame fait partie de l'homme. Or cela est absurde, puisque l'espéce doit être énoncée de plusieurs individus. Il y a donc plûtôt quelque différence individuelle entre nos ames, qui nedépend pas tout-à-fait de la conformation des organes, ni de la température des humeurs.

En effet, il s'est vû des ames excellentes logées dans des corps mal faits, comme celles de Socrate & d'Esope : & combien de corps bien faits logent-ils des ames mal faites ? L'art peut servir beaucoup à cette diversité, sur tout dans la jeunesse, à cause que nos esprits exemts de préoccupation à cet âge, sont plus flexibles, s'en étant vû de fort grossiers & déreglez, que l'étude & l'habitude, qui changent souvent la nature, ont beaucoup perfectionné. La fortune, & l'occasion ont encore bonne part dans cette diversité, entr'autres le séjour. C'est lui qui fit les Juifs pasteurs, parce que la Palestine étoit fertile en pâturages ; les Egyptiens laboureurs, parce que les plaines d'Egypte engraissées par le Nil, étoient propres au labourage. Ceux qui habitent les côtes mariti-

mes, ſont Marchands par la commodité du tranſport des marchandiſes; & la neceſſité dont le pouvoir eſt ſi impérieux, fait que les Arabes, qui habitent un terroir infertile, ſont la plûpart voleurs : que d'autres mieux policez ſont belliqueux, & ſobres; & que de troiſiémes ſont ſortis de leurs pays pour s'établir ailleurs de vive force.

La diverſité des climats, les vents, les eaux, les façons de vivre, les exercices différens, & généralement toutes les choſes externes, & internes, faiſant quelqu'impreſſion ſur nos tempéramens, font auſſi quelque diverſité dans les eſprits.

Nous avons dit ailleurs, que les actions dépendent de l'être, & qu'une choſe n'agit qu'entant qu'elle eſt. Les actions des eſprits étant donc entierement différentes, ne peuvent procéder que de la diverſité qui ſe trouve dans leur nature; diverſité qui n'eſt pas ſeulement convenable à l'ornement de l'Univers, où les formes, qui en ſont les plus nobles parties, perdroient leur nom, qui ſignifie beauté, ſi elles n'étoient differentes, puiſque la beauté ne ſe trouve que dans la diverſité. Mais cette diverſité ſem-

ble requise à la nature même des ames, parce que ce sont des formes relatives aux corps, entre lesquels comme il s'en trouve de plus parfaits que les autres, ils requierent aussi des formes plus parfaites que les autres.

Ainsi il y a grande apparence que les ames de Socrate, d'Aristote, & des grands Philosophes ont été d'une autre trempe, que celles de ces peuples si stupides, qu'ils ne pouvoient compter au-dessus de cinq. Platon distinguoit les ames en autant de classes qu'il y a de métaux, & l'experience nous fait remarquer trois sortes d'esprits dans le monde; les uns sublimes & transcendans, dont le nombre est très-petit; les autres sont foibles, & du plus bas étage, qui sont ceux qu'on dit ordinairement n'avoir point de sens commun. Il y en a d'autres qui sont mediocres, & dont comme des autres il y a plusieurs degrez.

Attribuer tous ces ordres d'esprits au divers mêlange des qualitez élementaires, & matérielles; c'est faire dépendre un effet spirituel, tel qu'est l'action de l'entendement, d'une cause corporelle; ce qui ne peut être, puisqu'il doit y avoir une proportion

entre la cauſe, & ſon effet, qui ne ſe rencontre point entre l'eſprit, & le corps.

Car s'il y a des actions des mixtes qui ne peuvent proceder des qualitez premieres de toute la ſubſtance, comme en l'aimant la vertu d'attirer le fer; à plus forte raiſon les actions divines de l'entendement, ne pourront proceder du divers mêlange des qualitez élementaires.

J'oſe dire qu'il y auroit moins d'abſurdité de raporter ces divers effets aux divers aſpects des aſtres qui influënt des qualitez celeſtes qui ne ſe trouvent jamais entiérement ſemblables qu'au tempérament de ces humeurs.

Vous vous trompez, ſi vous croyez les conjectures épuiſées; preuve que rien moins, l'eſprit eſt une habilité, ou puiſſance de l'ame, ayant ſon ſiége dans la faculté connoiſſante, & raiſonnable; & non dans l'appétitive, ou ſenſitive. C'eſt une certaine capacité de l'entendement pour connoître les choſes à la faveur de la diſcipline, ou par le moyen de l'invention.

Pour inventer, il faut de la ſubtilité, & du jugement; pour apprendre, du jugement, & de la docilité. La

mémoire fournit la matiere, & les choses. Car puisque de rien on ne fait rien, si la mémoire ne nous offre des espéces, il est impossible d'avoir ce qu'on appelle de l'esprit. Le jugement range les choses, résout le tout en ses parties, quand il faut apprendre, ou enseigner, & réduit les parties en leur tout, quand il faut inventer; ce qui contient plus de difficulté, l'esprit trouvant plus de facilité à diviser qu'à composer.

C'est pourquoi les Inventeurs des arts, & des choses néceſſaires à la vie, ont été mis au nombre des Dieux. Mais ces trois parties éxigent chacune un tempérament qui leur est propre. La mémoire, de la chaleur, & de l'humidité; ces qualitez se rencontrent dans les enfans. La subtilité, de la chaleur, & de la secheresse; elles font les Poëtes, & les Devins. Le jugement, du froid & du sec; c'est le temperament des vieillards; & parce que ces qualitez ne s'ajustent pas, voilà pourquoi il est peu d'esprits qui excellent tout ensemble dans ces trois parties, sans avoir recours aux inspirations des Génies de Platon; aux astres, ni à l'air qui sont des cau-

ses équivoques. La raison de la diversité des inclinations vient peut être de ce qu'on se porte plus volontiers à ce qu'on fait plus aisément. Ainsi celui qui parlera bien, aura du goût pour les professions qui obligent à paroître en public, comme la Chaire, & le Bareau; celui qui est robuste, en aura pour la guerre, & les arts qui demandent de la vigueur, & des forces. Je suis....

IX. LETTRE.

A MONSIEUR l'Abbé.... Philosophe Cartésien, à Paris.

Si les bêtes sont sans raison, & de pures machines.

MONSIEUR,

LES Disciples de Descartes ont eu meilleure opinion que lui de sa Philosophie; il l'appelloit son Roman parmi ses amis. Quand il auroit badiné en tenant ce langage, rien ne nous empêche de croire qu'il a dit la verité, contre son intention même. Ne pensez pas, Monsieur, que je sois plus favorable aux autres Philoso-

phes. Je les mets tous sans exception au nombre des Romanciers, dont l'imagination a plus travaillé que le jugement ; Descartes, & eux ont privé les bêtes de connoissance. Sur quel fondement ? Faut-il le demander ?

Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes,
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour propre au rebours, fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.

La Fable revient à la charge contre ce défaut.

On exposoit une peinture,
Où l'Artisan avoit tracé,
Un Lion d'immense stature,
Par un seul homme terrassé.
Les regardans en tiroient gloire.
Un Lion en passant rabatit leur caquet :
Je vois bien, dit-il, qu'en effet,
On vous donne ici la victoire :
Mais l'ouvrier vous a deçûs,
Il avoit liberté de feindre,
Avec plus de raison nous aurions le dessus ;
Si mes Confréres sçavoient peindre.

Peut-être ne manque t'il de même aux bêtes que la parole pour produi-

re au-dehors les richesses de leur intelligence, & confondre la présomption des hommes? Mais qui sçait encore si elles ne parlent point, & si faute de les comprendre, elles & nous ne sommes pas barbares les uns aux autres? & puis, qui témoigne plus de sagesse, les actions ou les paroles? Ne craignez pas que je donne dans la bisarrerie de ces Juges trop intégres, qui pour se défendre de la séduction, panchent pour la partie adverse dans les affaires qu'on leur a recommandeés. Je n'apporte ni scrupule, ni préjugez, ni interêt à l'examen de notre question. Dieu veüille que j'y apporte autant de pénétration, & de lumiére, que j'y apporte de liberté de jugement.

Laissons l'homme dans la possession où il est, de primer les animaux, & ne lui demandons pas de titres: Les apparences sont en sa faveur; l'Empire qu'il a sur les bêtes, la structure de son corps, les opérations de son esprit, & les ouvrages de l'un & de l'autre comparez à ceux des autres animaux: Il n'y a que l'homme seul qui connoisse non seulement Dieu, & les autres Créatures; mais aussi

soi-même, par une reflexion de l'entendement, qui est le plus puissant effet de la raison. Son corps seul propre à lever les yeux au Ciel pour la contemplation; à s'asseoir pour l'exercice des arts ; flexible en toutes ses parties, & principalement de la main, l'organe des organes, & tant d'ouvrages merveilleux qui perfectionnent, & surmontent ceux de la nature, ne trouvent rien dans tous les autres animaux, qu'on leur puisse égaler. Qu'on ait donc préferé l'homme à la bête, je ne le désaprouve point ; mais qu'on ait dépoüillé celle-ci de toute intelligence, c'est ce que je ne peux souffrir.

Puisque la raison est la main du jugement, comme la parole l'est de la raison, & la main de la parole, il faut que l'un de ces degrez nous méne à la connoissance de l'autre. Je veux dire que la raison étant la main du jugement, les animaux qui se trouveront en avoir, ne pourront être non plus sans raison, qu'un homme naturellement sans main.

Or on est obligé de reconnoître quelque jugement dans les animaux, qui ne pourroient exercer sans cela

les fonctions de leurs sens extérieurs & intérieurs, que plusieurs d'entr'eux ont en un degré beaucoup plus éminent que nous.

Ils ont un sens commun, puisqu'ils distinguent les objets des sens ; une fantaisie, puisqu'ils se portent tous également au bien sensible. Plusieurs ont une mémoire, comme les chiens & les chevaux qui abboyent & hennissent en dormant ; ce qui ne se peut faire sans quelque faculté supérieure, qui rassemble les especes éparses dans leur mémoire ; effet dont la raison seule est capable. Mais ce qui léve la difficulté, est qu'ils sont disciplinables, & qu'il n'y a tour de souplesse qu'on ne leur enseigne beaucoup mieux qu'à l'homme : témoin les Elephans qui dansoient sur la corde à Rome ; & les Chêvres qui en font autant aujourd'hui ; sans parler des chiens, chevaux, singes, & autres animaux qu'on dresse, & des oiseaux ausquels on apprend à parler.

Quel jugement peut-on former de l'Elephant, qui avant que de payer le Chaudronnier, essayoit si son chaudron étoit bien rajusté, y mettant de l'eau ? Du Bœuf, qui n'en puisoit

jamais qu'un pareil nombre de seaux ; du Renard, qui faisoit hausser l'eau de la cruche, la remplissant de pierres ; du même, qui approche toûjours l'oreille du ruisseau glacé, pour entendre si l'eau remuë, avant que de hasarder le passage ; du Chien, qui aïant flairé deux chemins, se lance à corps perdu dans le troisiéme après le gibier ; du Chat, qui nonobstant sa faim, s'abstient du rôti qu'il voit, crainte du foüet qu'il ne voit point ; de plusieurs animaux, qui ont donné à l'homme la connoissance de bâtir, comme l'Hirondelle ; de faire de la toile, comme l'Araignée ; de faire des provisions, comme la Fourmi, à l'école de laquelle Salomon renvoye le paresseux ; de faire des lavemens, comme l'Ibis ; de se saigner, comme l'Hippopotame ?

Accuserons-nous nos maîtres de manquer de raison ? Se peut-il une contradiction plus grossiére, & une ingratitude plus criante ? les facultez se déclarent par leurs actions, & celles-ci sont déterminées par leur fin. Or les actions des hommes & des bêtes sont semblables, & ont une même fin, qui est le bien utile, de-

rectable, ou honnête. Ces deux premiers sont sans contreverse : l'honneste qui consiste dans l'exercice de la vertu, est en un degré éminent en elles; témoin le courage du Lion, en qui cette vertu n'est point fardée, ni interessée, comme dans les hommes.

Aussi ne s'est-il jamais vû de Lions asservis à d'autres Lions, comme l'on voit des hommes asservis à leurs semblables. Leur tempérance se remarque en ce qu'elles se contentent des plaisirs licites, & necessaires : superieures en cela aux appetits désordonnez des hommes, qui non contens comme elles, d'une seule viande, dépeuplent l'air, la terre, & les eaux, pour irriter plûtôt que pour assouvir leur gourmandise.

La foi de la Tourterelle, & la chasteté de la Colombe sont telles, que l'Epoux sacré leur compare celle de son Epouse. La fidelité du Chien envers son Maître, fait honte à celle des hommes. La Corneille est si continente qu'on remarque qu'elle passe jusqu'à cinq cens ans sans mâle, si le sien vient à être tué.

La bonne constitution de leurs corps, aidée de la regle, leur procure

cette longue vie. C'est moins la nature que les déreglemens, qui termine la nôtre dans peu d'années. Pour la justice, les droits des hommes sont fondez sur le droit naturel, qui leur est commun avec les bêtes. Je pourrois observer qu'on en épargnoit le sang dans le premier âge du monde; qu'on le ménage encore dans une grande partie des deux Indes, quoique Pythagore n'y ait pas porté sa doctrine; que Dieu n'ayant sauvé du déluge que quatre couples d'hommes, en garantit sept de chaque animal munde; que l'asne de Balaam vit plûtôt que ce Prophête, l'Ange qui les menaçoit, & leur fermoit le passage; qu'Isaye fait valoir la reconnoissance de l'asne & du bœuf envers leurs Maîtres, lorsqu'il reproche aux Israëlites leur ingratitude envers Dieu; que ces deux animaux ont été les premiers témoins de la naissance du Verbe incarné, qui nous commande lui-même d'imiter la simplicité de la colombe, & la prudence du serpent. Puisque la bête tend invariablement à sa fin, qu'elle y arrive toûjours; que l'homme se détourne ordinairement de la sienne. N'est-il pas juste de donner un nom plus

noble à la faculté qui s'acquite bien de son devoir, qu'à celle qui est si sujette à y manquer? Ainsi la bête aura plus de raison que l'homme, ou ce que l'homme appelle instinct en la bête, est plus excellent que sa raison.

Nous voilà bien payez de notre insolence; mais il n'y a que les personnes modestes qui sçachent se retracter. On répond par ce qui est en dispute; que la comparaison de deux ou de plusieurs choses, les unes avec les autres, en quoi consiste l'exercice de la raison, ne se pouvant faire que par l'homme; il n'y a aussi que lui seul capable de raison; qu'il possede seul la justice, qui n'est autre chose que cette même raison que les Juges font à un chacun, sous laquelle est comprise la Religion, inconnuë aux brutes; qu'on leur attribuë improprement de la prudence, de la force, & de la temperance, parce que ce sont des habitudes de la volonté, que ces animaux n'ont pas, non plus que la connoissance des extrémitez vicieuses, que ces habitudes présuposent. Tant s'en faut que les bêtes aient de la raison, qu'elles n'ont pas même un parfait usage des sens extérieurs. Les

odeurs, les sons, & les couleurs ne font impression sur elles, qu'entant qu'ils servent au goût, & au toucher, qui sont absolument necessaires à leur conservation.

Il ne faut pas que leur imagination ou leur jugement apparent nous impose. La piéce par laquelle l'homme connoît les choses universelles, définit, compose & divise, comprend les rapports & les différences. Mais tout cela leur manque. Elles ont un appétit par lequel elles se portent vers leur bien. Mais parce que la connoissance qu'elles en ont, n'est pas suffisante, ni entiere comme celle de l'homme, qui connoît seul le bien, comme bien, la fin comme fin; cet appétit est reglé & conduit par une cause supérieure, qui lui rend le même office que le pilote au navire; & cette cause porte necessairement cet appétit au bien, comme elle précipite la pierre vers son centre. De sorte que cette infaillibilité dans les démarches des bêtes, est plûtôt un argument & un préjugé contre leur raison prétenduë; au lieu que l'homme doüé de connoissance, & pour ce sujet mis entre le bien & le mal, le

feu & l'eau, se porte librement vers l'un & l'autre : d'où viennent nos égaremens, parce qu'il est sujet à prendre l'ombre pour le corps, & les apparences pour la verité.

Venons aux Paradoxes de Descartes.

Descartes ce mortel dont on eut fait un Dieu,
Chez les Payens, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'esprit, comme entre l'huître & l'homme,
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.

Ce Philosophe suppose;

Que la bête est une machine;
Qu'en elle tout se fait sans choix & par resorts;
Nul sentiment, point d'ame, en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine
A pas toûjours égaux, aveugle & sans dessein;
Ouvrez-la, lisez dans son sein;
Mainte rouë y tient lieu de tout l'esprit du monde.
La premiere y meut la seconde,
Une troisiéme suit; elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle;
L'objet la frape en un endroit,
Ce lieu frapé s'en va tout droit
Selon nous au voisin en porter la nouvelle;
Le sens de proche en proche aussi-tôt la reçoit.
L'impression se fait, mais comment se fait-elle?

Selon eux, par necessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvemens que le vulgaire appelle
Tristesse, joye, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelqu'autre de ces états.
Mais ce n'est point cela, ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc ? une montre ; & nous ? c'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose ;
Voici, dis-je, comment raisonne cet Auteur
Sur tous les animaux enfans du Créateur.
J'ai le don de penser, & je sçais que je pense.
Or nous sçavons, dit-il, de certaine science
Que quand la bête penseroit,
La bête ne reflechiroit
Sur l'objet ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, & soûtient nettement
Qu'elle ne pense nullement.

Que ne présume point de soi-même un esprit qui sent sa superiorité, & dont la réputation est établie ?

Cependant quand aux bois,
Le bruit des cors, celui des voix
N'a donné nul relâche à la fuyante proïe ;
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre & broüiller la voie.
L'animal chargé d'ans, vieux cerf & de dix corps,
En suppose un plus jeune, & l'oblige par force
A presenter aux chiens une nouvelle amorce.

Que de raisonnemens pour conserver ses
 jours !
Le retour sur ses pas, les malices, les tours ;
 Et le change, & cent stratagêmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un
 meilleur sort ;
 On le déchire après sa mort,
 Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

 Quand la perdrix
 Voit ses petits
En danger, & n'ayant qu'une plume nou-
 velle
Qui ne peut fuïr encor par les airs le trépas ;
Elle fait la blessée & va traînant de l'aîle,
Attirant le Chasseur & le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
Et puis quand le Chasseur croit que son chien
 la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée & rit
De l'homme, qui confus des yeux en vain
 la suit.

Parlerai-je des castors, & des travaux qu'ils construisent, pour arrêter le ravage des torrens ?

L'édifice résiste & dure en son entier ;
Après un lit de bois est un lit de mortier ;
Chaque castor agit, commune en est la tâche ;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;
Maint maître d'œuvre y court, & tient haut
 le bâton ;
 La République de Platon
 Ne seroit rien que l'apprentie
 De cette famille amphibie.

Ils sçavent en hyver élever leurs maisons;
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, sçavant ouvrage;
Et nos pareils ont beau le voir;
Jusqu'à present tout leur sçavoir
Est de passer l'onde à la nage.

Parlerai-je de certains animaux qu'on voit sur la frontiére de Pologne, parmi lesquels la haine est héreditaire & éternelle?

Ces animaux, dit-on, sont germains du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siécle où nous sommes.
Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis & mille inventions
D'une pernicieuse & maudite science,
Fille du Stix, & mére des Héros
Exercent de ces animaux
Le bon sens & l'expérience.

Mais que répondront les Cartesiens au fait suivant?

Deux rats cherchoient leur vie, ils trouverent un œuf,
Le dîné suffisoit à gens de cette espéce;
Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit & d'allegresse,
Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part;

Quand

Quand un quidam parut ; c'étoit maître
Renard ;
Rencontre incommode & fâcheuse.
Car comment sauver l'œuf ? le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner,
C'étoit chose impossible autant que hazardeuse.
Necessité l'ingenieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieuë,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses
bras,
Puis malgré quelques heurts, & quelques
mauvais pas,
L'autre le traîna par la queuë.
Qu'on m'aille soûtenir après un tel recit
Que les bêtes n'ont point d'esprit.

Je raconterai un dernier fait,

Que je soûtiens prodige, & tel que d'une
fable
Il a l'air & les traits, encor que veritable.
On abbatit un Pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un Hibou, triste & sombre
retraite
De l'oiseau qu'Atropos prend pour son Interprete.
Dans son tronc caverneux & miné par le
tems
Logeoient entr'autres habitans
Force Souris sans pieds, toutes rondes de
graisse.

L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé ;
Et de son bec avoit leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnoit, il faut qu'on le confesse.
En son tems aux souris le compagnon chassa.
Les premieres qu'il prit, du logis échapées,
Pour y remedier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite ; & leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à sa commodité ;
Aujourd'hui l'une & demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre ;
Elle alloit jusqu'à leur porter
Vivres & grains pour subsister.
Puis, qu'un Cartésien s'obstine
A traiter ce Hibou de montre & de machine ;
Quel ressort lui pouvoit donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en muë ?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnuë.
Voyez que d'argumens il fit.
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit ;
Donc il le faut croquer aussi-tôt qu'on le hape ;
Tout ? il est impossible ; & puis pour le besoin
N'en dois-je pas garder ? donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échape.
Mais comment ? ôtons-lui les pieds. Or trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite.
Quel autre art de penser Aristote & sa suite
Enseignent-ils par votre foi ?

Je suis . . . . . ,

X. LETTRE.

A MONSIEUR le Chevalier DYKVVELT, à Londres.

Origine des Mœurs.

MONSIEUR,

NE sommes-nous pas admirables ; de vanter la beauté de l'esprit, & la multitude de ses connoissances, & de n'en connoître ni la nature, ni la capacité ? Cependant qu'est-ce que cet esprit, que nous-mêmes ? Comment est-il donc possible qu'il nous soit inconnu ? & s'il ne se connoît pas, comment connoîtra-t-il ce qui n'est pas lui & qui est hors de lui ?

Vous voyez que sans philosopher beaucoup & sans rien outrer, comme les Sceptiques, il est aisé d'établir l'incertitude de toutes choses. En voulez-vous un exemple dans notre question même de l'Origine des mœurs ? on les attribuë les uns à un principe, les autres à un autre.

Débroüillez, si vous pouvez, ce cahos. Comme nous sommes nez pour

la societé, nous avons dû y être portez par un instinct, qui nous est commun avec les bêtes, & par une habitude qui en procéde. Ainsi cette habitude est toute corporelle. D'ailleurs, les mœurs étant diverses, elles ne peuvent venir des ames qui sont égales, & des substances simples: si bien qu'il faut necessairement qu'elles viennent des corps, où l'ame agit diversement selon la diversité de leur température, & produit ces mœurs différentes.

Pareille varieté dans les actions naturelles, puisqu'une même ame digére dans le ventricule, fait le sang dans le foïe & dans les veines, voit par les yeux, parle de la langue, & raisonne dans le cerveau. C'est ainsi que la même est tantôt triste, lorsque l'humeur mélancholique domine dans le corps; tantôt gaie, lorsque le sang abonde, & tantôt en colere, quand la bile est agitée.

Philosophie appointée contraire. L'homme est un composé dont l'ame est la forme, comme le corps en est la matiere: Et à quoi rapporte-t-on les vertus & les actions du composé? n'est-ce pas à la forme? Or nous appellons mœurs, les habitudes qui se

forment de la répetition des actions humaines. Quand l'ame ne seroit qu'une qualité suivant les pensées de quelques Philosophes, on ne pourroit lui refuser le privilege dont joüit la qualité dominante de chaque composé, qui est de lui donner non seulement le nom, mais aussi l'action.

Par exemple; dans les médicamens le simple le plus actif l'emporte au dessus des autres. Le musc entre les parfums, & l'amertume & la salure parmi les saveurs. Joint que si le tempérament donnoit les mœurs à l'homme, il ne pourroit d'ignorant devenir sçavant : & jamais un débauché entendant la leçon de Xenocrate, n'eût quitté sa couronne de fleurs pour s'attacher à la Philosophie.

Les exemples de tant de grands personnages disgraciez de la nature, démentent les inductions qu'on veut tirer de la difformité du corps contre les mœurs, & décreditent les remarques qui ont été faites de quelques prétendus signes de malice, tels qu'en Zoïle, d'avoir la barbe rouge, la bouche noire, être boiteux & louche; & en Thersite d'avoir la tête

pointuë. On voit assez communément des gens de semblable constitution, poil, stature, traits du visage, & autres circonstances, jusqu'à des jumeaux, differer de mœurs & d'inclinations.

Les astres mêmes, ces agens si puissans selon quelques-uns, ne contraignent point, mais sollicitent seulement nos volontez. Et les dispositions du corps regleront les sentimens de l'ame? Sans doute qu'elles n'y contribuent pas peu, à cause du commerce qui est entre ces deux substances: & peut-être qu'il ne faut pas moins d'effort pour résister à l'impetuosité des passions, que pour se soûtenir sur la pente d'un précipice.

Après tout, cette résistance n'excéde point nos forces; & la continence de Socrate, dans le lit duquel ses Disciples introduisirent une Courtisane, en est un témoignage autentique. Je ne parle pas de la crainte de Dieu, dont les effets vont encore plus loin, parce qu'elle reléve d'un ordre supérieur à nos raisonnemens.

Les Partie ss'approchent insensiblement, & conviennent à peu près de

faits ; continuez-leur votre audience.

L'ame exerce toutes ses fonctions par le ministére du corps ; donc il influë dans toutes ses actions. Il n'y sçauroit influer qu'au moyen de ce qu'il a, son temperament & ses autres proprietez. Donc c'est ce tempérament qui les diversifie, puisqu'elles sont diverses. En effet, l'ame est sage, quand le cerveau est bien temperé ; hébétée, quand il est trop humide ; & folle ou furieuse, quand il est enflammé, comme au délire ou en la manie. Elle est même contrainte de quitter le corps, lorsqu'une fiévre violente a tellement dépravé les humeurs, que le tempérament requis à ses fonctions ne s'y trouve plus. De même que le feu cesse, lorsque la matiére combustible est consumée.

Hipocrate a observé, que les peuples sont guerriers, ou lâches ; laborieux, ou fainéans ; vertueux, ou vicieux, suivant la nature des climats, & des païs qu'ils habitent, qui leur communiquent chacun leurs qualitez. De là vient qu'en Asie où l'air est plus temperé, & moins sujet aux changemens qu'en Europe ou en Afrique, les hommes sont plus sains &

plus beaux; leurs mœurs plus égales & plus réguliéres.

Au contraire, dans les païs froids ou chauds, les hommes sont plus cruels ou plus emportez; plus hardis ou plus timides. Et ceux qui habitent les montagnes & autres lieux ingrats, signalent leur industrie, pendant que ceux dont le sol est heureux, croupissent dans l'oisiveté.

Entre les Grecs, les Thébains & tous les Béotiens, dont le terroir étoit gras, & l'air grossier, avoient l'esprit lourd; & les Atheniens l'avoient delié, à cause de l'aridité de l'Attique. Ce qui faisoit dire que l'on naissoit Philosophe à Athenes.

La Scythie, qui donna la naissance à Anacharsis, accrut beaucoup la réputation de sa sagesse. Hypocrate ajoûte les saisons, dont le changement entraîne inévitablement celui des mœurs. Or tout cela ne peut agir sur les ames que par l'organe du corps; & ainsi les humeurs se ressentent de toutes ces varietez.

Voilà de nouvelles preuves en faveur de la premiére opinion. Vous allez voir qu'elle ressemble aux riviéres, qui grossissent à mesure qu'elles

s'éloignent de leur ſource. Les enfans à la mammelle n'ont pû contracter aucune habitude, ni bonne ni mauvaiſe. C'eſt pourquoi il eſt bon de les conſiderer pour reconnoître leurs inclinations. Car il eſt certain qu'ils en ont; les uns donnant des indices de courage, les autres de timidité. Les uns ſont honteux, les autres impudens; quelques-uns gourmands, les autres ſobres; & ſi-tôt qu'ils commencent à parler, on voit les uns menteurs, & les autres véritables. Et quoique deux enfans étudient ſous le même maître, ſouvent celui qui travaillera davantage, fera moins de progrez que ſon condiſciple, qui aura de la diſpoſition pour les ſciences, qui les affectionnera, & à qui elles ſe livreront preſque d'elles-mêmes. Celui-ci ſera querelleux, celui-là complaiſant & pacifique. Tel paroîtra né pour obéir, & tel pour commander; de ſorte que non-ſeulement les actions morales, mais les intellectuelles dépendent des corps.

Auſſi eſt-ce une ſuite neceſſaire de la méthode que l'ame obſerve dans leur production. Les objets exterieurs agiſſent ſur les ſens qui ſont leur ra-

port à la fantaisie; la fantaisie rend compte à une puissance supérieure; cette puissance démêle les images qu'elle a reçûës, pour en porter son jugement. Il ne sçauroit être sain, si ces images ne sont fidéles; & elles ne le sçauroient être, s'il y a de l'altération dans les humeurs, & dans les esprits animaux.

Le Parti contraire défend à ces moyens, que si les mœurs dépendoient du tempérament, les alimens pourroient procurer les vertus. Car comme le tempérament dépend des humeurs, les humeurs procédent des alimens; ce qui semble ridicule, puisque les plus considerables fonctions de l'ame dépendroient non seulement des viandes, mais de toutes les autres choses non naturelles; & que ce seroit assujettir la souveraine à des esclaves, & la dépoüiller de son empire, qui consiste dans la volonté.

La Théologie intervient dans ce différend, & s'oppose à cette conclusion, qui rejetteroit sur l'Auteur de la nature les déreglemens des hommes. A la verité, celui qui feroit une mauvaise action, ou pourroit ne la point commettre, y étant porté par sa con-

stitution; & cette necessité l'excuseroit, & il meriteroit grace, & non pas punition, parce que son peché seroit involontaire. D'ailleurs, l'homme, cet être si variable, auroit part à l'immutabilité; le mélancholique seroit toûjours sombre; le bilieux toûjours colere; le sanguin toûjours amoureux; le pituiteux toûjours nonchalant. Et néanmoins nous voyons un même homme exercer toutes sortes de vertus, & être capable de tous les vices.

Enfin nous voyons quantité de bêtes, qui ressemblent à l'homme. Le Singe pour le cerveau, pour la forme extérieure, & pour les os. Aussi du tems de Galien, on montroit dans les Ecoles le squelette de cet animal au défaut de celui de l'homme. Le Pourceau lui ressemble pour le tempérament, & pour les parties internes, & le Veau comme le Singe, pour le cerveau. Cependant aucune de ces bêtes ne fait rien d'approchant des actions spirituelles de l'homme. Ces actions ne sont donc pas organiques; autrement elles seroient corporelles, puisqu'elles proviendroient des corps; & si elles étoient corporelles, quelle seroit la destinée de notre ame?

Toutes ces opinions ne vous contenteront pas plus que moi. Il n'est pas aisé de faire un choix qui contente pleinement. Je suis....

XI. LETTRE.

Aux prétendus Esprits forts qui révoquent en doute l'immortalité de l'ame.

EST-ce donc là, Messieurs, une matiére de dispute, & la Religion ne doit-elle pas nous suffire pour nous assûrer de la durée de la principale partie de notre être? C'est une grande autorité, dites-vous, & la plus respectable de toutes. Mais peut-elle en plusieurs personnes empêcher les soulevemens de la raison; peut-elle en éteindre absolument le flambeau? Il nous épouvante, & nous rassûre.

Démêlons, s'il est possible, les ombres d'avec la lumiére, & les illusions d'avec la verité. Il ne faut point consulter la Physique sur l'immortalité de l'ame. Comme elle est la science des corps naturels, en tant qu'ils sont sujets au changement, elle ne traite de l'ame qu'autant qu'elle informe le

corps, & qu'elle participe, ou qu'elle est cause de ce changement ; mais elle ne traite pas de son immortalité.

Les effets qu'elle produit, & ses pensées qui vont au-delà des espaces imaginaires, sa façon d'agir, sa vigueur dans la vieillesse, ses apprehensions des Jugemens de Dieu, la satisfaction, ou les syndereses de la conscience, & la seule Justice de Dieu qui laisse impunis quantité de péchez en ce monde, en sont des témoignages autentiques, quand le consentement universel des Payens mêmes, dont quelques-uns ont avancé leur mort pour joüir de cette immortalité, & quand la figure, & la disposition du corps de l'homme, qui le distingue si avantageusement de tous les autres animaux, ne démontreroient pas l'excellence de sa forme postérieure : de sorte que l'ame des bêtes mourant, celle des hommes ne devoit point mourir, par la maxime même de la Philosophie, qui veut qu'il y ait des contraires parmi les diverses espéces de choses.

Comme il y a donc des esprits joints aux corps, qui meurent, il

en falloit d'autres joints à d'autres corps, qui ne mourussent point en étant séparez; & l'harmonie du monde, qui ne permet pas que les choses passent d'une extrêmité à l'autre, sans parcourir le milieu qui est entre deux, semble aussi demander, que de même qu'il y a des esprits, & des intelligences toutes pures, qui sont immortelles, des substances corporelles, & mortelles, il y eût pareillement une nature mitoyenne, c'est-à-dire, l'homme appellé pour ce sujet par les Platoniciens, l'Horison de l'Univers, parce qu'il sert de lien, & de moyen qui unit l'hemisphére supérieure de la nature angelique, avec l'hemisphére inférieur de la nature corporelle.

Mais il y a bien de la différence entre ce qui est, & ce qui peut être démontré par la raison, qui ne sçauroit même prouver beaucoup de choses sensibles, telles que sont les propriétez de chaque chose; non plus que donner un nom aux dernieres différences, ni même rendre raison du mêlange des couleurs, de la diversité des sons, & des autres objets sensibles & grossiers, que pour la plûpart elle n'a pû encore désigner par des

noms propres, & convenables. A plus forte raison ne sçauroit-elle prouver ce qu'elle ne voit point, ni démontrer l'attribut de quelque sujet, ne sçachant ce qu'ils sont l'un & l'autre.

Car pour prouver par la raison l'immortalité de l'ame, il faudroit au moins connoître les deux termes de cette proposition, l'ame est immortelle : or l'un & l'autre est inconnu à la raison naturelle, parce que l'immortalité dit une chose qui n'aura jamais de fin ; & l'infini surpasse la portée de notre esprit, qui est fini, & terminé. Pour le terme d'Ame, il est si obscur, que la Philosophie n'a pû encore convenir si c'est un esprit, ou quelque chose de corporel ; une substance, ou un accident ; si enfin elle est une ou plusieurs.

Revenons à nos moutons. Tout ce qui est mortel, est corruptible ; est tel, en ce qu'il a en lui, ou hors de lui quelque cause de cette corruption. Tous les corps mortels étant composez de parties contraires, & ennemies, ont dans eux-mêmes le principe de cette corruption, duquel, tant les corps simples, comme les élemens, & les cieux, que nos esprits, & les pures

telligences, sont entiérement exempts.

Il est vrai que dépendantes toutes d'une premiere cause, qui leur a donné l'être & qui le leur conserve par le concours continuel de sa vertu, elle le leur peut ôter, & les replonger dans le néant d'où sa toute-puissance les a tirées.

Comme en ce dernier sens, il n'y auroit rien d'immortel que Dieu, parce que les Anges, les ames raisonnables, les élemens, & les cieux, qu'il a créez dans le tems, pourroient aussi finir dans le tems : ainsi, selon le premier sens, nos ames, & les purs esprits sont immortels, & incorruptibles ; sinon il faudroit, que selon l'ordre établi dans la nature, il s'engendrât de leur corruption quelque nouvelle substance : ce qui est absurde, étant simples, & exemptes de composition.

Car si les ames raisonnables, qui font partie de l'homme composé de matiere & de forme, en étoient elles-mêmes composées, il y auroit un progrès infini dans les causes ; ce qui est contraire à la raison naturelle : outre que rien ne se corrompt que par son contraire ; & conséquemment

ce qui n'a rien qui lui ſoit contraire, eſt exempt de corruption.

Or telle eſt l'ame raiſonnable. Car non ſeulement elle n'a rien qui lui ſoit contraire; mais même les choſes les plus contraires dans la nature, telles que ſont les habitudes, & les privations, étant reçûës dans ſon entendement, ne ſont plus oppoſées, ni ennemies; mais amies, & de même nature; d'où vient que, ſelon la Philoſophie, la raiſon des contraires eſt ſemblable, & que leur connoiſſance fait une ſeule, & unique ſcience.

Il faut demeurer d'accord que nous n'avons qu'un moyen de connoître la nature des choſes, ſçavoir, leurs actions; ce qui a donné lieu à la maxime, qu'une choſe agit en tant qu'elle eſt; & que chaque agent a une ſphére d'activité conforme à ſa nature. Car puiſque l'action dépend de l'être, ce qui n'eſt point n'en pouvant produire aucune, à plus forte raiſon cette même action doit-elle répondre à la nature de l'être d'où elle procede; & par conſequent, comme une ſubſtance corporelle ne peut produire d'action qui ne ſoit corporelle, auſſi une action immaterielle,

& incorporelle ne reconnoît aucun principe de son être, que ce qui est incorporel, & incorruptible : de sorte que les mêmes raisons qui prouvent que les ames des brutes sont mortelles, parce que leurs operations ne s'étendent point au-delà du corps, de sa conservation, & de son bien sensible; ces mêmes raisons, dis-je, concluënt pour l'immortalité de notre ame, dont les opérations sont spirituelles, & détachées du corps. Car se nourrir, assimiler, sentir, mouvoir, & telles autres actions étant corporelles, puisqu'elles se terminent à des objets sensibles & corporels, elles doivent être produites par une faculté de même nature.

Mais l'ame étant raisonnable, outre les actions qui lui sont communes avec les bêtes, en a de particuliéres d'un ordre plus relevé, comme de connoître par les lumieres de l'entendement les veritez éternelles, d'affirmer, nier, suspendre son jugement, comparer les choses semblables, désunir les êtres pour les considerer à part en eux-mêmes, sans avoir égard au lieu, au tems, & à tous leurs accidens sensibles : & par la volonté aimer la vertu, l'embrasser malgré les

inclinations contraires de l'appétit sensitif; faire le bien difficile, & fuir le mal qui flatte nos sens; & telles autres actions, qui étant au-dessus du corps, & plus excellentes que les objets materiels, & sensibles, ne peuvent être produites que par une substance immaterielle, & incorruptible, telle que l'ame de l'homme.

Aussi, puisque notre ame peut connoître toutes sortes de corps, elle ne doit point participer de la matiere; comme la langue, pour bien juger des saveurs, & l'œil pour bien discerner les couleurs, n'en doivent avoir aucune; car comme l'œil étant corporel, ne peut recevoir que les especes visibles, parce que la disposition de son organe est déterminée à recevoir ces especes, & non celles des sons, ou des odeurs; de même, si l'entendement étoit corporel, il ne pourroit recevoir les especes de tous les corps qu'il connoît; mais sa nature étant limitée, elle ne seroit propre à recevoir que certaines especes, & non toutes; ce qui est absurde.

La connoissance de l'entendement, bien-loin d'être restrainte à quelque nature corporelle, aïant pour objet

l'être en général, tout ce qui éxiste, tout ce qui n'est pas encore, comme les chose à venir; ce qui n'est plus, jusqu'à cela même qui n'est pas en puissance: tellement que son objet étant infini, il doit à plus forte raison être infini; ce qui reçoit ayant plus d'étenduë que ce qui est reçû.

Il y a plus. La nature qui est toute sage, & qui ne fait rien en vain, a imprimé en chaque chose un désir de la fin qu'elle a eu en vûë en la produisant. Cela se remarque dans tous les êtres créez. Puis donc que le plus violent desir de l'homme est celui de l'immortalité, vers laquelle il dirige toutes ses actions, & toutes ses pensées, il en doit être capable, & la passion qu'il a naturellement de connoître tout, en est un puissant argument.

Ne pouvant donc en cette vie arriver à sa fin, ainsi que font toutes les autres choses; n'y pouvant acquerir pleinement la science, ni la vertu, qui sont les perfections de son être; il faut que cela s'accomplisse en une autre; sans laquelle non seulement les gens de bien seroient plus malheureux que les méchans; mais les

les hommes de pire condition que les bêtes, si après avoir essuyé tant de disgraces, dont les brutes sont exemptes, la conclusion de nos miséres étoit l'anéantissement de la principale partie de nous-mêmes. Joint que ce que Dieu veut conserver éternellement est immortel. Or il nous paroît par la lumiere naturelle que Dieu a dessein de conserver éternellement nos ames. Car sa sagesse ne permet pas que rien soit inutile dans la nature. C'est pourquoi aussi-tôt que les organes corporels viennent à être gâtez de telle façon qu'ils ne peuvent plus servir aux opérations, tant végétatives que sensitives de l'ame des bêtes, Dieu cesse de la conserver, & elle retombe dans le néant, étant désormais inutile.

Si donc l'ame raisonnable n'étoit que pour ces opérations corporelles, sans doute qu'elle éprouveroit le même sort que celle des bêtes, lorsque les organes seroient tellement gâtez, que ces opérations ne pourroient plus se faire; mais puisqu'elle a en soi, & sans aucune dépendance des sens, une puissance qui agit beaucoup plus excellemment qu'avec les organes corpo-

rels, comme nous avons dit, il s'ensuit que Dieu la conservera aussi éternellement hors du corps, puisqu'elle peut produire hors de lui des opérations plus parfaites, que lorsqu'elle y étoit. Et quand mêmele dégoût qu'a notre ame de tous les biens créez durant cette vie ; l'ascendant qu'elle prend sur le corps, & sur toutes les puissances sensitives, & corporelles, ne prouveroient pas cela; le mépris qu'elle fait de la mort, qu'elle recherche souvent malgré son inclination naturelle, qui la lui represente, comme le plus grand de tous les maux, témoigne assez que l'ame raisonnable, qui fait ce jugement, ne meurt pas avec le corps : autrement la maxime qui dit, que toutes choses desirent leur bien, & par conséquent l'être, fondement de tout bien, se trouveroit fausse dans l'ame qui desireroit par conséquent son mal, je veux dire, le non-être.

De plus. Si elle ne pouvoit être sans le corps, son souverain bien seroit dans la vie corporelle, & les voluptez du corps ; comme son souverain mal, dans les afflictions, & les exercices de la vertu : ce qui est ab-

surde. Car ce que l'on oppose ordinairement que notre ame ne sçauroit exercer ses fonctions les plus nobles, que par le moyen des organes corporels bien disposez ; & que lorsqu'elle sera dégagée du corps, elle ne pourra plus agir, puisqu'elle n'aura plus d'organes, & par conséquent ne sera plus, une chose ne cessant pas plûtôt d'agir que la nature cesse d'en prendre soin ; c'est supposer ce qui est en dispute ; sçavoir, que l'ame ne peut agir sans les organes du corps, lorsqu'elle en est separée, puisqu'elle opére quelquefois plus parfaitement, lorsqu'elle est dégagée des sens, comme dans l'extâse, dans les fiévres chaudes, pendant la nuit, & en la vieillesse.

Dans l'Architecture, la principale piéce d'un édifice est le fondement. Les bons principes sont de même la partie la plus importante, & la plus essentielle d'une science ; puisque, sans eux, tout ce que nous appellons sciences, sont de pures conjectures, ou opinions.

Donc pour bien juger si l'immortalité de l'ame se peut démontrer, il faut (si l'on peut) trouver des principes de cette proposition ; l'ame

est immortelle; dont les termes étant connus, soient clairs & reçûs communément.

Ceux dont on s'est servi jusqu'à present, sont tels. I. Tout ce qui est spirituel, est incorruptible. II. Ce qui est matériel, est mortel. III. Ce qui est immatériel, est immortel. IV. Ce que Dieu veut conserver éternellement, est immortel. V. Une chose agit en tant qu'elle est : Et quelques autres principes sur lesquels cette créance semble mal appuyée.

Car pour le premier, il n'est pas absolument vrai, puisque les habitudes de la grace & les habitudes naturelles se perdent; celles-là par le peché, celles-ci par l'interruption des actes qui les ont produites.

Pour le second, il est manifestement faux, puisque non seulement les formes des élemens qui sont matérielles, & les élemens mêmes considerez dans leur totalité, mais encore la matiére premiere, sont incorruptibles & éternelles : & selon le sentiment de plusieurs Théologiens, ce n'est pas un article de foi que les Anges soient incorporels, bien que c'en soit un qu'ils soient immortels : pour ne rien

dire

dire des Démons ignées, aëriens, & autres Genies corporels des Platoniciens.

Quant au troisiéme : les actions de l'entendement & de la volonté, sont immatérielles & néantmoins périssent, pour ainsi dire, dès le berceau, & les espéces intentionnelles ne sont pas incorruptibles, bien qu'elles ne soient composées de matiére & de forme. Au contraire, les Cieux qui en sont composez, ne laissent pas d'être incorruptibles. Ce qui montre que l'immortalité de l'ame ne dépend point de là, mais de toute autre chose.

Pour le quatriéme : il est aussi difficile de prouver, sans avoir recours à la Sainte Ecriture, que Dieu veut conserver éternellement les ames, que de montrer qu'elles sont immortelles.

Pour le dernier : il est certain que plusieurs choses agissent au dessus de leur portée & de leur nature, puisque ce qui n'est point comme la fin, ne laisse pas de nous remuer, comme la cause efficiente : le mouvement engendre la chaleur qu'il n'a point ; la lumiére qui est une qualité cor-

porelle, se meut en un instant à la maniére des substances spirituelles; & le Soleil qui est inanimé, produit des animaux plus excellens que lui.

Tous ces exemples font voir que ce principe si rebatu, Que l'on connoît la nature de chaque chose par ses opérations, n'est pas universellement vrai, non plus que tous les autres qu'on propose sans les expliquer, & avant que d'avoir défini les termes sous lesquels ils sont compris.

Car, comme un Géométre se moqueroit de demander à quelqu'un qu'il lui accordât, que l'on peut d'un point donné à un autre point mener une ligne droite, & décrire un cercle de quelque centre ou intervalle que ce soit; ou qu'il reçût pour principe que tous les angles droits sont égaux entr'eux; si auparavant il ne lui avoit expliqué ce qu'il entend par ces termes, de point, de ligne, centre, cercle, angle droit & intervalle: Aussi ne doit-on pas écouter ceux qui proposent pour principe, Que tout spirituel ou immatériel est incorruptible & immortel; avant que d'avoir défini (ce qu'ils ne sçauroient faire) ce que c'est que spirituel, immatériel & immortel.

Quand même on leur passeroit ces principes ; ce seroit à eux à montrer par raisons naturelles que l'ame raisonnable est spirituelle, immatérielle, indépendante du corps par sa nature ; & non à supposer ces choses pour assûrées. Et encore qu'on leur accordât, ce qui est fort incertain, que les actions des hommes sont plus nobles que celles des brutes ; il ne s'ensuivroit pas de là que l'ame raisonnable qui en est le principe, fût immortelle, & tout-à-fait dégagée de la matiere : mais bien qu'elle seroit d'un ordre plus relevé. Comme l'imagination est une puissance corporelle de même que la vûë, bien que ses actions soient beaucoup plus excellentes en comparaison de ce sens, que ne sont les actions de l'ame raisonnable par rapport à l'imagination qui ne lui cede guéres en sa maniére d'operer. Et toutefois ceux qui écrivent de l'Immortalité de l'ame se fondent là-dessus ; & ainsi la prouvent bien par des convenances, mais ne la démontrent point ; parce que c'est une verité qui, quoique très-certaine, est cependant très-obscure, & peut bien être comprise par la foi qui nous la revelée,

& à qui nous devons toute ſorte de reſpect & de ſoûmiſſion ; mais cette verité eſt trop éloignée de nos ſens, pour être démontrée par des raiſons naturelles & ſenſibles.

Je ſuis, Meſſieurs, votre.....

XII. LETTRE.

A MONSIEUR ROSENVVOLDE, à la Haye.

Si les Eſprits des Morts reviennent.

MONSIEUR,

LEs Proteſtans font la guerre aux Catholiques, de croire le retour des Eſprits, & la verité eſt que leur incredulité n'eſt pas ſans ſans fondement, ayant pour eux la Parabole de Lazare & du mauvais Riche. Ils accuſent les Miniſtres de l'Egliſe Romaine de fomenter cette erreur, ou de la combattre mollement par raiſon d'interêt, L'envie n'auroit-elle pas autant de part que le zéle dans ces déclamations de leurs Prédicateurs ?

Sub Judice lis eſt.

C'eſt la faute de leurs Chefs. Ils ont imité Charles VIII. qui paſſa en Italie, ſans avoir pris les meſures convenables pour s'y maintenir. Ces Meſſieurs les Réformateurs ſont pour l'ordinaire gens ardens, auſſi deſtituez de ſageſſe que pourvûs d'imaginative. Mais venons à notre ſujet.

Puiſqu'il y a une Cauſe ſuprême purement intellectuelle, il eſt de la perfection de l'Univers qu'il y ait auſſi des créatures purement intellectuelles, ſemblables en quelque façon à cette premiere Cauſe qui les a produites, & ce ſont les Anges & les Ames raiſonnables.

Ariſtote a reconnu cette verité, & il donne au premier Moteur neuf Eſprits ſervans, ſelon le nombre des Cieux auſquels ils doivent préſider; bien que Mercure Triſmégiſte n'en reconnoiſſe que deux, qui gouvernent le Pole Arctique & le Pole Antarctique.

Avicenne a exprimé la même choſe par ſa chaîne d'intelligence. Entre ces Eſprits il en eſt auſſi qui ſont deſtinez à conſerver les hommes. Tels ſont les Anges Gardiens, qui étoient les Génies des Anciens, par leſquels ils fai-

soient leurs plus grands sermens. D'autres nous font une guerre continuelle, & ce sont les Démons. D'autres enfin animent des corps, sçavoir les ames raisonnables, qui après la dissolution du corps, sont heureuses ou malheureuses, selon qu'elles ont bien ou mal vêcu.

L'Histoire sacrée & profane font foi, que les Anges & les Démons se sont souvent manifestez. On croit le même communément des ames des Défunts.

Outre la témérité qu'il y auroit de contredire toute l'Antiquité, qui convient de plusieurs faits en ce genre; l'Ecriture sainte, dont l'autorité est tout-à-fait respectable, & impose silence à la critique, fait apparoître Moïse & Samuël après leur mort, ce qui ne peut être entendu que de leurs ames. Et la même raison qui nous fait concevoir une ame unie à un corps, parce que c'est une forme qui lui convient, veut aussi que les ames separées de leurs corps les puissent desirer, comme les lieux & les personnes qu'elles ont chéries; & il n'y a pas plus de difficulté à concevoir comme une ame séparée se peut mouvoir,

que remuer le corps qu'elle informe. L'un & l'autre étant incomprehenſible.

Oüi : mais les ſpectres ne ſubſiſtent que dans l'imagination : ils ne ſont ni palpables, ni vûs de tout le monde ; mais ſeulement des perſonnes qui ſont préoccupées de quelque grande paſſion, comme l'amour, le deſir, l'eſpérance & la crainte ; ou foibles comme les femmes & les enfans, qui ſont ſuſceptibles de toutes ſortes d'impreſſions., non ſeulement durant la nuit, mais encore durant le jour.

Mais les bons eſprits, les eſprits forts & ſolides, ne ſont point ſujets à de pareilles illuſions. On dira que c'eſt être trop ſenſuel de ne croire que ce que l'on voit ; qu'à ce compte il ne faudroit admettre dans la nature que des accidens, parce qu'ils ſont ſeuls ſenſibles.

Tels étoient les Saducéens, qui ne croyoient aucuns Eſprits ; ainſi qu'ont fait de tout tems les libertins, qui n'ont point d'autre regle de leur créance que leurs ſens ; encore que du conſentement de tous les Sages de l'antiquité, non ſeulement il y aït des Eſprits, mais qu'ils paroiſſent ſou-

vent aux hommes pour les necessitez les uns des autres. Et ces necessitez, selon Aristote même, touchent les ames des défunts. Argument certain de la créance de ce Philosophe touchant l'immortalité de l'ame raisonnable, qu'il tenoit d'ailleurs venir de dehors.

Ainsi, au rapport d'Apulée, les Platoniciens ont fait trois différences d'Esprits, dont ils appelloient, les uns Démons ou Génies; sçavoir les ames tandis qu'elles informoient les corps; les autres, Lares ou Penates, qui étoient les mêmes ames de ceux qui avoient bien vêcu, & qui après leur mort étoient reputez Dieux tutélaires des maisons qu'ils avoient habitées; & les derniers, Lemures ou Larves, c'étoient les ames des méchans, occupées à nuire, à mal faire, ou folâtrer après leur mort, comme ils avoient fait durant leur vie.

Quelques autres, & particulierement les Poëtes, ont crû que l'homme étoit composé de trois parties; du corps, de l'ame & de l'ombre. Qu'elle paroissoit seule après la dissolution des deux premieres, le corps étant réduit aux élemens qui le composoient, &

l'Ame allant dans le Ciel ou dans les Enfers, l'Ombre dans les Champs Elisées, d'où elle n'avoit pas la liberté de sortir, errant çà & là, tant que le corps étoit privé de sépulture.

Il faut bien distinguer entre la vision, l'apparition & le phantôme. La vision est lorsque nous pensons voir une chose qui arrive en effet après, telle qu'elle nous a paru. L'apparition, lorsqu'en veillant ou dormant, il se presente à nous quelque figure visible. Celle-ci est de trois sortes, intellectuelle, imaginaire & corporelle.

L'intellectuelle est, quand les substances dégagées de la matiére, s'insinuent dans l'esprit seul, sans emprunter de forme étrangére, & sans passer par les sens.

L'imaginaire, lorsque ces mêmes ames impriment quelque figure ou espéces étrangéres dans notre imagination, & se donnent ainsi à connoître.

La corporelle est, lorsqu'elles s'offrent à nos sens exterieurs, & pour ne parler point de la premiére, parce qu'elle est rare & une image de la vision beatifique, qui appartient à la Theologie, l'apparition imaginaire,

des ames, qui s'appelle aussi spirituelle, se fait lorsque par l'entremise des Anges ou des Démons, selon la qualité des ames, elles tracent dans notre fantaisie la representation de leur personne telle qu'elle étoit durant leur vie, avec des signes extérieurs de tristesse, lorsqu'elles endurent encore les peines de leurs péchez; mais gayes, & en habit blanc quand elles en sont délivrées.

J'ai dit, par l'entremise des Anges ou des Démons, parce qu'elles ne peuvent mouvoir rien au dehors, & qu'elles n'ont pas une habileté qu'elles n'avoient pas en cette vie: bien que cette apparition soit imaginaire, elle ne laisse pas d'être veritable. Ce fut en effet par ce moyen que Judas Machabée reconnut le Grand Prêtre Onias & le Prophéte Jerémie; que Constantin vit saint Pierre & saint Paul; & que selon le jugement de plusieurs Ecrivains Ecclesiastiques, Samuël parut à Saül, à qui il prédit les disgraces dont il étoit menacé; encore que d'autres pensent que l'apparition fût corporelle.

Celle-ci est encore plus certaine, vû que les ames y apparoissent, ou

ſous leurs veritables corps, ce qui eſt fort rare, & même indécent à des ames bienheureuſes de ſe rejoindre à des corps quelquefois infectez de pourriture; ou, ce qui eſt le plus ordinaire, elles ſe font voir ſous des corps compoſez d'air, d'exhalaiſons ou autre matiére propre, fabriquez par les Anges, ou par les Démons.

On attribuë la cauſe de ces apparitions à l'union qui eſt entre l'ame du défunt, & celle du ſurvivant aux yeux de qui elle ſe produit, ſoit que cette union procede de la proximité du ſang; ou de la reſſemblance des mœurs, & de la liaiſon des cœurs, qui ſemble ne faire qu'une ame de celles de deux amis; de ſorte que l'ame ſe trouvant en peine, ſoit par les maux preſens qu'elle ſouffre, ſoit par l'apprehenſion de ceux dont elle eſt menacée pour l'avenir, principalement quand elle eſt engagée par quelque vœu dont elle a negligé de s'acquitter, Dieu lui permet pour ſa gloire, pour ſon utilité propre & pour la converſion des pécheurs, de ſe manifeſter par les voyes les plus convenables.

Je ſuis.....

XIII. LETTRE.

A Monsieur de Busenval à Lyon.

Génies.

MONSIEUR,

LA Théologie, la Philosophie ancienne & l'Histoire, parlent des Génies. Il faudroit être bien incredule pour douter d'un fait attesté si généralement. Ne mesurons donc pas la Nature à la portée de notre vûë.

Platon a fait trois sortes de Natures raisonnables ; les Dieux qu'il met dans le Ciel ; les hommes qui ont eu la terre en partage ; les Génies qui occupent l'espace qui est entre la sphére de la lune & nous, & qu'il appelle de ce nom, parce qu'ils sont Causes d'ici-bas, & Démons à raison de leur vaste sçavoir.

Ces Génies que ses Sectateurs ont crû des corps subtils, instrumens de la Providence divine, sont chez eux de trois sortes ; Ignées, Aëriens & Aqueux. Les premiers poussent à la contemplation, les seconds à l'action,

& les troisiémes à la volupté. Et la créance de toute l'Antiquité étoit, que chaque homme avoit deux Génies ; l'un bon, qui l'invitoit à l'honnêteté & à la vertu ; tel étoit le bon Génie de Socrate, qu'ils plaçoient dans l'ordre des Ignées : l'autre mauvais qui portoit au mal, tel étoit celui qui s'apparut à Brutus, & qui lui dit qu'il le verroit à Philippes.

Mais quoique selon cette doctrine, tous les hommes soient instruits par leurs Génies, qui sont comme leurs pédagogues, ils ne peuvent pas tous ressentir leur assistance ; mais ceux-là seulement, qui n'ont pas l'ame troublée par les passions.

C'est pourquoi Avicenne dit qu'il n'y a que les Prophétes & autres saints Personnages, qui ayent bien éprouvé le secours de leurs Génies en la conduite de leur vie. Je pense néantmoins que ces Génies ne sont rien autre chose que nos ames ; dont la partie intellectuelle & supérieure, qui nous incline au bien honnête & à la vertu, tient lieu de bon Génie ; la sensitive, ou inférieure, qui ne vise qu'au bien sensible & délectable, est le mauvais Génie qui nous sollicite au mal. On

bien, si les Genies sont quelque chose hors de nous, ils ne sont point autres que nos bons & mauvais Anges, constituez, les premiers pour nous garder; les seconds pour nous faire tenir sur nos gardes.

En effet, il étoit à propos que, puisque les corps d'en-bas reçoivent leur mouvement des corps superieurs; de même les substances spirituelles attachées aux corps, fussent assistées en leurs opérations, des esprits supérieurs détachez de la matiére. Car il est ordinaire en la nature, que le plus parfait donne la loi au moins parfait en même genre. Et non seulement les hommes, mais aussi toutes les autres parties du monde, ont des Anges destinez à leur conservation, puisque les Anges tutelaires ne sont rien que les organes de la Providence qui embrasse toutes choses.

Il est certain que les Génies produisent des effets, dont nous ignorons la cause, & qui ne peuvent être rapportez qu'à eux, n'y ayant personne qui ne sente des mouvemens qui le poussent au bien ou au mal, sans y mettre rien du sien, & souvent contre sa volonté & sa propre résolution.

Simonide avoit entrepris
L'éloge d'un Athléte, & la chose essayée
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parents de l'Athléte étoient gens inconnus,
Son pere un bon Bourgeois, lui sans autre mérite;
Matiére infertile & petite.
Le Poëte d'abord parla de son Héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire;
Il se jette à côté; se met sur le propos
De Castor & Pollux; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux lecteurs glorieux;
Eleve leurs combats, specifiant les lieux,
Où ces freres s'étoient signalez davantage.
Enfin l'éloge de ces Dieux
Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'Athléte avoit promis d'en payer un talent.
Mais quand il le vit, le galand
N'en donna que le tiers, & dit fort franchement
Que Castor & Pollux acquiteroient le reste.
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter cependant.
Venez souper chez moi, nous ferons bonne vie:
Les conviez sont gens choisis,
Mes parens, mes meilleurs amis,
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit, peut-être qu'il eut peur
De perdre outre son dû le gré de sa loüange.
Il vient, l'on festine, l'on mange.
Chacun étant etant en belle humeur;
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.

Il sort de table, & la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les gémeaux de l'éloge :
Tous deux lui rendent grace, & pour prix de ses vers,
Ils l'avertirent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction fut vraie.
Un pilier manque & le platfond
Ne trouvant plus rien qui l'étaye
Tombe sur le festin, brise plats & flacons,
N'en fait pas moins aux Echansons.
Ce ne fut pas le pis ; car pour rendre compléte
La vengeance dûë au Poëte,
Une poutre cassa les jambes à l'Athléte,
Et renvoya les conviez
Pour la plûpart estropiez.

On rapporte de Socrate, que se promenant hors de la ville, il fit rappeller ses amis qui alloient devant, & leur dit, que son Esprit familier lui défendoit d'aller par là ; & que ceux qui poursuivirent leur route, furent gâtez, & quelques-uns renversez par une troupe de pourceaux.

Deux hommes qui ne se sont jamais vûs auparavant, s'entr'aiment d'abord. Des parens se rencontrant sans se connoître, se sentent souvent saisis d'une joye extraordinaire. Un homme sera toûjours malheureux ;

tout succedera à un autre; ce qui semble ne pouvoir provenir que des Génies; entre lesquels il y en a de plus parfaits que les autres, & dont les premiers communiquent à ceux qu'ils dirigent, une superiorité qui leur attire le respect & la crainte de leurs rivaux.

Tel étoit le Génie d'Antoine par rapport au Génie d'Auguste; celui de César par rapport à celui de Pompée. Mais bien qu'il n'y ait rien de si commun que le mot de Génie, il n'est pas aisé de sçavoir au vrai ce qu'il signifie.

Platon dit que le Génie est le gardien de notre vie; Epictére, qu'il est le curateur & la sentinelle de notre ame. Les Grecs l'appelloient le Mystagogue ou Initiateur de la vie. C'est proprement notre Ange Gardien. Les Stoïciens faisoient deux sortes de Génies; l'un singulier, qui est l'ame de chaque homme; & l'autre universel, qui est l'ame du monde.

Varron dans le huitiéme Livre de la Cité de Dieu de Saint Augustin, après avoir divisé les Ames en immortelles, qui sont dans l'air, & en mortelles, qui sont dans l'eau & sur

la terre, dit qu'entre la lune & la moyennne region de l'air, il y a des ames aëriennes appellées Héros, Lares & Génies, dont un ancien disoit que l'air est aussi rempli qu'il est peuplé de mouches en été.

Pythagore veut que l'air fourmille d'ames; opinion qui approche fort de la créance de l'Eglise, qui tient que le nombre des Esprits est infiniment plus grand que celui des substances corporelles.

En effet, comme les corps celestes sont plus excellens, & par cette raison sans comparaison plus nombreux que les corps sublunaires & corruptibles (on en juge par la comparaison de la terre qui n'est qu'un point, avec les cieux dont l'immensité est prodigieuse.) De même les Esprits purs étant les plus nobles ouvrages de Dieu, devoient être en plus grand nombre que les autres créatures.

Les Poëtes feignent que le Génie est fils de Jupiter & de la Terre. Ils le representent tantôt sous la figure d'un serpent, comme fait Virgile celui qui se présenta à Enée; tantôt sous une corne d'abondance, qui étoit le symbole du Génie du Prince, par lequel

juroient leurs flateurs. On lui sacrifioit du vin & des fleurs, cérémonie aussi mysterieuse que le reste.

Il y a certainement bien de l'apparence, qu'outre notre ame, nous avons un bon & mauvais Génie. Le premier porte au bien, & détourne du mal; & quand on s'y est laissé emporter par suggestion, ou autrement, il travaille à en retirer, faisant naître les synderéses.

L'autre au contraire, farde, embellit le mal, & nous bouche les oreilles aux conseils de notre bon Ange. Figurez-vous deux Avocats qui plaident devant le libre arbitre de l'homme; car il est le Juge, & donne gain de cause à qui bon lui semble. C'est peut-être ce que vouloit dire Homère par les deux chemins qui furent proposez à Achilles; & Pythagore par sa célebre Emblême Y.

En effet, l'Auteur de la nature à qui l'homme est cher, & qui prévoyoit la malice du Démon, dont l'unique consolation est d'avoir des semblables, a donné au premier un guide pour le conduire dans les sentiers épineux de la vie. Aussi y voit-on des actions héroïques & admira-

bles ; & d'autres ſi noires & ſi ſcélérates, qu'on ne peut les attribuer à la ſeule nature humaine.

Les eſprits forts & les libertins ſifflent tous ces ſyſtêmes, & ſoûtiennent que le Génie n'eſt rien que le tempérament de chaque choſe ; qu'il conſiſte en un mélange harmonique des quatre qualitez, qui n'étant jamais tout-à-fait reſſemblant, mais plus parfait aux uns qu'aux autres, eſt auſſi cauſe de la diverſité des actions ; que le Génie de chaque lieu eſt ſa température, laquelle ſecondée par les influences céleſtes, que quelques-uns ont nommé les Génies ſupérieurs, eſt cauſe de toutes les productions qui s'y font : que les crimes méditez viennent de l'humeur mélancholique : que le Génie de la colére & des meurtres, eſt l'humeur bilieuſe ; celui de la pareſſe & des déſordres qu'elle entraîne avec elle, c'eſt la pituite ; & le Génie de l'amour, l'humeur ſanguine. D'où vient que ſuivre ſon génie, c'eſt ſuivre ſes inclinations tant au bien qu'au mal.

Laiſſons-là ces eſprits forts, & tenons-nous-en à ce que l'Egliſe en croît. Saint Athanaſe dit dans la vie de

Saint Antoine, que l'air est tout plein de Démons. Mercure Trismegiste a dit la même chose.

Voulez-vous sçavoir au juste le nombre des mauvais Genies ? Jean Wier vous le dira, il en a fait le compte dans son Livre des Prestiges, & il trouve qu'il se monte à sept millions quatre cens cinq mille neuf cens vingt-six, ayant à leur tête soixante & douze Princes, dont il donne dans son inventaire les noms & surnoms ; le tout sauf erreur de calcul. Il enseigne aussi leurs qualitez & proprietez. Admirez l'étenduë du génie de cet Auteur, & ne me demandez pas où il a pris ce qu'il débite.

Mahomet dit dans son Alcoran que les étoiles sont les sentinelles du Ciel, & qu'elles empêchent les mauvais Génies d'en approcher, & de connoître les secrets de Dieu.

Apprêtez-vous pour d'autres remarques. Le celebre Bodin dans la page 245. de ses Ouvrages, veut que les mauvais Génies apparoissent plûtôt la nuit que le jour, & la nuit du Vendredy au Samedy plûtôt que les autres jours. Pourquoi cela ? il nous le dira une autre fois.

Le Loyer, page 197. nous apprend que le mauvais Génie du midi se montre en forme de femme, à qui il donne le nom d'Empuse; que c'est le même Génie que le Scoliaste d'Aristophane dit avoir été envoyé par Hecaté, & qu'il n'apparoît qu'aux misérables & aux desesperez sur l'heure de midi. Attendez-moi sous l'orme.

Ce même Génie du midi est fort craint & révéré des Russiens, au rapport de Camerarius. Il apparoît en habit de deüil (c'est un vêtement modeste) quand on fauche les foins & au tems des moissons, rompant bras & jambes aux faucheurs & aux moissonneurs, s'ils ne se jettent la face contre terre, quand ils l'apperçoivent. O le dangereux Esprit!

T. 1. l. 4. c. 10.

p. 491. Il y a eu un Génie à Anneberg, dit le Loyer, qui tua plus de douze ouvriers de son soufle, dans la miniere appellée la Couronne de la Rose. Une centaine comme celui-là, déferoit les armées les plus nombreuses.

L'incredulité Sçav. p. 368. Hesiode dit, (or vous sçavez qu'Hesiode n'est pas menteur) qu'il y a dans l'air trente mille Génies bienfaisans.

Delrio nous apprend que jamais

les mauvais Génies n'ont pris la forme de colombe, ni de brebis, ni d'agneau. *Diſquiſ. Mag. p.* 304.

Les mauvais Génies ſont quelquefois amoureux. Car de Lancre nous aſsûre qu'un de cette eſpéce imprima ſur le ventre d'Attia mere d'Auguſte, la figure d'un ſerpent après en avoir abuſé. *pag.* 3.

Cardan dit avoir vû une femme à Milan, qui avoit un Génie familier inviſible, mais qui ne lui parloit que de loin. Grande précaution !

Le même Auteur apporte l'exemple d'un de ſes amis qui couchant dans une chambre où fréquentoient des Génies folets, ſentit comme une main glacée, & molle comme coton, qui paſſa ſur ſon coû & ſur ſon viſage. Au Livre *De Varietate rerum.*

Une perſonne m'a dit, rapporte Camerarius, qu'aux contrées les plus avancées vers le Septentrion, il y a des Génies qu'on appelle Drôles, qui panſent les chevaux, qui avertiſſent des dangers, & qui font ce qu'on leur commande. Cela eſt en verité bien drôle. To. 1. l. 4. ch. 13.

Bodin prétend que les Génies familiers donnent des ſignes ſenſibles de leur preſence ; comme de toucher à l'oreille droite, ſi l'on fait bien ; à pag. 47.

la gauche, si l'on fait mal ; & de fraper sur un Livre pour faire cesser d'y lire.

Paracelse avoit un Génie familier qu'il tenoit renfermé dans le pommeau de son épée. N'étoit-ce pas plûtôt deux ou trois doses de Ladanum, dont il ne vouloit jamais être dépourvû, parce qu'il en faisoit des merveilles, & s'en servoit comme d'une medecine universelle pour guérir toutes sortes de maladies ?

Naudé Apol. p. 274. 275. On a dit du fameux Medecin Pierre d'Apono, qu'il étoit le plus sçavant de son siecle ; qu'il s'étoit acquis la connoissance de sept arts liberaux par le moyen de sept Génies familiers, qu'il tenoit enfermez dans un crystal ; qu'il avoit aussi l'industrie, comme un autre Pasetes, de faire revenir dans sa bourse l'argent qu'il avoit dépensé. Secret merveilleux pour les avares.

Ibid. p. 249. Mais voici, Monsieur, bien le meilleur. Il y a un Génie nommé Barbu, qui montre dans un morceau de papier le moyen de faire la Pierre philosophale. C'est ce même Génie qui, au rapport de Cardan, donna autrefois des leçons de Philosophie à Niphus.

Mais les Génies ne sont pas toûjours Philosophes, ils s'amusent quelquefois à polissonner, témoin le Génie qui jetta des pierres, & fit tomber le bonnet du Président Latonii à Toulouse. Bodin. p. 301.

Tous les Génies ne sont pas dans l'air, il y en a aussi sous terre que Psellus asûre rendre le visage des hommes tout bouffi, & méconnoissable par le vent de leur haleine. Le Loyer p. 535.

Desirez-vous encore quelque chose des faits & gestes des Génies? voyez Saxon Grammairien. Il vous apprendra une Histoire terrible, la voici. Asmond & Asuith, compagnons d'armes Danois, étant liez d'une étroite amitié, convinrent par serment solemnel qu'ils ne s'abandonneroient ni à la mort, ni à la vie. Asuith mourut le premier, & suivant leur accord, Asmond se confina dans le sepulchre de son ami; mais un mauvais Génie qui étoit entré dans le corps du défunt, tourmenta tant Asmond en le déchirant, lui défigurant le visage, & lui arrachant une oreille, qu'enfin Asmond coupa la tête du mort. Histoire de Dannemark, liv. 5.

Dans la Tartarie il y a des Génies qui appellent les passans par leur Le Loyer p. 333.

nom, pour les faire fourvoyer & périr. Quelle méchanceté!

Paul Diacre, l. 6. ch. 6. de l'Histoire des Lombards.

Quelquefois les mauvais Génies prennent la forme d'une mouche. Kunibert Roi des Lombards s'entretenoit un jour avec son Grand Ecuyer du dessein qu'il avoit de faire mourir deux Seigneurs Lombards, nommez Aldon & Granson; mais une grosse mouche importuna si fort ce Prince à plusieurs reprises qu'il prit un coûteau pour la tuer: il ne lui coupa cependant qu'une jambe. Dans ce moment un homme se presente à Aldon, & à Granson avec une jambe de bois, & les avertit du dessein que le Roi avoit pris contr'eux; ce qui fit croire que cette mouche étoit un démon.

Je ne finirois jamais, si je voulois raporter tout ce qu'on a mis sur le compte des Génies: contentez-vous donc de ce que j'en ai dit, & regardez si vous n'en avez pas chez vous de cachez. Car deux Auteurs graves, Schot, & Delrio rapportent, comme l'ayant tiré de Meltius, que ces Génies se retirent dans les endroits les plus cachez d'une maison: par exemple, dans un tas de bois, où on les nourrit de toutes sortes de mets délicats, parce qu'ils ap-

Le Monde enchanté, l. 287.

portent à leurs maîtres du bled qu'ils volent dans les greniers d'autrui.

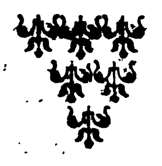
Ils ajoûtent, que lorsque ces Génies ont dessein de s'établir dans quelque maison, ils le font connoître aussi-tôt. Car ils entassent quelques monceaux de coupeaux les uns sur les autres, & jettent du fumier dans des sceaux pleins de lait.

Si le Maître du logis remarque cela, & laisse les coupeaux sans y toucher, non plus qu'au fumier dans le lait, le Génie se presente à lui, & demeure dans sa maison. Alors on les appelle Gobelins.

Je dirois volontiers à ces Auteurs qui ont débité tant de folies :

Ah! Domini, Domini, quæ vos dementia cepit?

Je suis....



XIV. LETTRE.

A MONSIEUR LE T... Maître des Comptes à Roüen.

Magie, & Sorciers.

MONSIEUR,

LES Sorciers fourmillent ordinairement dans les Jurisdictions qui connoissent des sortileges, & qui déployent la severité des Loix contre les criminels. Au contraire, dans les lieux, où l'on ne reçoit point cette accusation, à moins qu'elle ne soit impliquée de malefice, ou d'impiété, vous n'y entendez presque point parler de Sorciers : puissant préjugé qu'il n'y en a point, ou qu'ils sont fort rares.

Mais vous desirez sçavoir ce qu'on en a écrit, & vous le désirez avec ardeur, je tâcherai de contenter votre curiosité.

La haine & l'envie que l'esprit malin porte à la nature humaine, qui lui a été préferée, le rongent de telle maniere, qu'il ne se contente pas de tout

le mal qu'il peut faire par lui-même : mais il y employe encore ses Ministres ; à l'exemple de Dieu, dont il affecte d'être le singe.

Ces Ministres sont les Magiciens, & les Sorciers. Les premiers sont ceux qui enseignez ou immédiatement du Diable, ou par les Livres de Magie, usent de caractéres, figures, & conjurations, qu'ils accompagnent pour l'ordinaire de paroles barbares, & qui ne forment point de sens ; ou prises contre celui de l'Ecriture Sainte, d'où elles sont souvent tirées ; par le moyen desquelles ils font paroître le démon, ou lui font rendre réponse par un son, parole, figure, peinture, ou autre signe.

Ces Magiciens font profession particuliere de deviner. Les Sorciers sont leurs valets, destinez seulement à mal faire.

La sorcellerie est donc une espéce de magie, par laquelle quelqu'un nuit à un autre par le secours du Diable. Car sans cette derniere condition, ce n'est pas sorcellerie ; mais meurtre, empoisonnement, ou autre crime, pour l'execution desquels on se sert de moyens ordinaires, & com-

me l'opération du Démon y est nécessaire, le consentement du sorcier ne l'est pas moins, avec la permission de Dieu, sans laquelle il ne tombe point un cheveu de notre tête.

Ce consentement est fondé sur un pacte exprès, ou tacite. Le pacte exprès se fait en rendant hommage à l'esprit malin directement, ou au Magicien en son nom, ou bien en lui addressant une requête. Les Sorciers prêtent, dit-on, ordinairement ce serment dans un cercle décrit sur la terre ; le démon imitant en cela, comme en toute autre chose, la divinité representée par un cercle.

Le pacte tacite se contracte, quand on se sert de tels, & tels moyens appris d'un Magicien, ou des Livres de magie reconnus pour tels, ou quelquefois sans le sçavoir ; mais le moyen dont ils se servent le plus ordinairement dans leurs malefices, sont des poudres qu'ils mêlent dans les alimens, ou dont ils infectent le corps, les habits, l'eau ou l'air. Entre ces poudres, les noires sont destinées pour donner la mort ; les grises, ou roussâtres à rendre malade, les blanches à guérir, lorsque ces malheu-

teux s'y voyent contraints, ou pour un plus grand mal, quoique cette vertu ne dépende en aucune façon de leur couleur, ni même souvent de leurs qualitez, car c'est le démon qui fait le mal.

Ils font aussi quelquefois leurs maléfices avec des paroles, non qu'elles ayent aucune vertu en elles-mêmes; non plus que les brins de paille, herbes & autres choses sur lesquelles ceux qui passent, sont maleficiez; mais parce que le malin esprit à la presence de ces choses, la plûpart sans énergie, s'est obligé de produire certains effets, se montrant fidéle en quelque point, pour tromper après dans le reste.

Les malefices des Sorciers different aussi selon la fin à laquelle ils sont destinez. Car les uns font dormir, & cela par potions, charmes ou autres enchantemens, dont les plus usitez, sont certaines parties d'un cadavre, & des flambeaux enchantez, composez d'une maniére singuliere, qu'ils allument; & tant que cette lumiere funeste dure, ceux qui sont dans le logis, demeurent dans un profond assoupissement.

Les autres malefices sont pour faire aimer. Ils agissent au-dedans, ou hors du corps. Vous me dispenserez de vous en raporter la composition qui vous feroit fremir d'horreur contre une race si detestable.

Il y en a qui font haïr, qui empêchent la génération, font avorter les femmes, croître les douleurs des couches, tarir le lait, naître, à ce qu'on assûre, des épines dans le corps, des morceaux de verre, & de fer, des coûteaux, & autres choses semblables, contre le cours de la nature.

Entre ces effets, il y en a quelques-uns de véritables; mais la plûpart sont des prestiges. Les véritables sont, lorsque le démon se sert des causes naturelles pour produire tel effet, appliquant les actifs aux passifs, selon la connoissance qu'il a des propriétez de chaque chose.

Mais, lorsque l'effet est par-dessus ses forces, ou que Dieu ne le permet pas, il use de prestiges, imposant aux yeux, & empêchant qu'on ne voye ce qui est véritablement, de peur de montrer son impuissance. Tels furent l'Anneau de Gygès, qui rendoit son Maître invisible, quand il vouloit; les

festins de Pasete, d'où les Conviez sortoient avec une faim enragée, & l'argent dont il payoit ses Marchands, qui ne trouvoient rien au soir dans leur comptoir. Et Clement d'Alexandrie raporte que Simon le Magicien fabriquoit d'air un homme, se rendoit invisible, paroissoit sous divers visages, voloit en l'air, pénétroit les rochers, se changeoit en brebis, & en chévre; commandoit à une faucille d'aller moissonner, & qu'elle abattit plus de blé que n'auroient pû faire dix ouvriers. Il ébloüissoit les yeux de tout le monde, excepté ceux de S. Pierre.

Tels ont été aussi du temps de nos Peres Triscalin, qui voulant diffamer un Curé, le fit paroître remuant un jeu de cartes, au lieu qu'il feüilletoit son Breviaire. Et Maître Gonin, qui aïant été mis au gibet, on y vid la mule du premier President penduë en sa place.

Les transports au Sabat sont quelquefois de la premiere sorte, & réels; quelquefois imaginaires tandis que le démon assoupit profondément les Sorciers & les Sorcieres. Car le sexe est le plus sujet à la magie, & à la sor-

cellerie, à cause de sa fragilité, sur tout lorsque l'âge diminuë ses graces.

Le pouvoir des Esprits malins, qui opérent par l'organe des Sorciers, est limité de façon qu'ils ne peuvent créer, ni anéantir un brin de paille; moins encore produire des formes substantielles; bien-loin de faire descendre la lune de sa sphére, ni d'arrêter le mouvement des astres, comme a crû sottement l'antiquité Payenne; ils peuvent bien mouvoir les corps sublunaires, exciter des tremblemens de terre en amassant des exhalaisons dans les cavernes, ou en agitant violemment l'air qui y est renfermé; former des orages par l'union de ces mêmes exhalaisons; calmer les vents, en dissipant leur matiére.

Nous lisons qu'on fit mourir Sopater pour avoir enchaîné les vents en telle sorte qu'il étoit impossible de transporter aucune denrée à Bysance: & Philostrate dit d'Appollonius de Thyane, qu'il vit chez les Brachmanes deux tonneaux, qui étant ouverts, les vents, & la pluye étoient des plus véhémens; au lieu qu'étant fermez, l'air devenoit tranquille, & serain.

Olaus écrit que les Lapons, & les Finlandois vendent les vents aux Matelots. Aussi les Démons sont-ils appellez par l'Apôtre les Princes de l'air. Ils font tomber où bon leur semble la grêle, la foudre, la pluye, & le feu, dans lesquels, ils se mêlent quelquefois, mais toûjours sous le bon plaisir du Maître de la nature, qui leur lâche la bride, comme il fit lorsqu'ils brûlerent les serviteurs, & les troupeaux de Job; qu'ils renverserent par un tourbillon de vent, la maison où ses enfans étoient assemblez.

Ainsi en 1533. un Sorcier réduisit en cendres une Ville considerable de Suede. Et comme ils peuvent obscurcir l'air, aussi le peuvent-ils infecter, de même que les eaux, arrêter leur cours, & les faire remonter contre leur source, de quoi Pline dit avoir été témoin oculaire.

Quant aux animaux, ils les font mourir en les infectant, ou leur pâture; ou les suffoquent en entrant dans leurs corps, comme ils firent dans les pourceaux des Gerazeniens. Il leur est aussi facile d'enlever, & transporter ailleurs la graisse des champs, & les rendre stériles par ce

moyen, & non par la vertu des paroles des Sorciers.

C'est encore moins elles qui font venir des mouches, des sauterelles, chenilles, ou autres insectes ; mais le démon les assemble dans un lieu, ou les fait engendrer d'une matiére disposée. Il faut bien distinguer les effets de la nature, & de l'art, d'avec les sortileges ; à faute de quoi quelques-uns de ceux qui font des tours de subtilité passent pour Sorciers parmi le vulgaire, qui ne connoît pas le pouvoir de la nature, ni de l'art. C. Furius Cresinus se purgea de cette calomnie, accusé d'avoir enchanté tous les champs voisins, & d'en avoir transporté le suc dans le sien. Il produisit en plein Sénat ses domestiques, ses bœufs, sa charuë, & tout son attirail de campagne, & déclara que c'étoient-là tous ses malefices.

Les stérilitez dont on se prend aux Sorciers, viennent encore quelquefois de la colére de Dieu, qui se vange des crimes des hommes, leur donnant un ciel de fer, & une terre d'airain. Quand quelqu'un s'éleve de la poussiére au faîte des honneurs; ou de l'obscurité au comble de la fortune,

le Public jaloux de sa prospérité ne manque guéres d'attribuer au démon ces grands progrès. Cependant rien n'est plus rare (si cela est jamais arrivé) que de voir un homme enrichi par le Diable, soit qu'il destine, & qu'il réserve les trésors qu'il possede à l'Ante-Christ, pour en séduire les peuples ; soit que Dieu ne le permette pas, de peur que les hommes ne quittent son service pour celui des démons, & que les bons ne soient accablez par les méchans.

Venons maintenant aux différentes espéces de Magie que l'on divise en blanche, & noire. La premiére, selon les Auteurs du Dictionnaire de Trévoux, est un art qui fait des effets par l'évocation des bons Anges, ou simplement par adresse, & sans aucune évocation.

La seconde est un art détestable qui apprend à invoquer les démons, en conséquence d'un pacte avec eux, & à se servir de leur ministére, pour faire des choses au-dessus de la nature.

La Nécromancie est aussi une magie noire, qui consiste à faire quelque divination par les corps

morts. Alonso d'Arragon disoit de soi-même qu'il étoit un grand Necromatien, parce qu'il avoit coûtume de prendre conseil des morts. Or ces morts étoient ses Livres.

A l'égard de l'Auteur de cette doctrine diabolique, voici ce qu'on en raporte. On dit que Dieu envoya le déluge, pour nettoyer la terre, qui étoit soüillée par une infinité de Magiciens, & de Sorciers; qu'il ne reserva que Noë avec trois de ses enfans, & leurs femmes; qu'un de ses enfans nommé Cham enseigna cette magie, & sorcellerie à Misraïm un de ses enfans, qui par les grandes merveilles qu'il faisoit, fut appellé Zoroastre, lequel composa sur ce malheureux sujet cent mille vers, après quoi il fut emporté par le diable en presence de ses Disciples, & que depuis il ne fut jamais vû.

De Lancre pag. 410.

Il y a beaucoup d'Auteurs qui sont de ce sentiment; mais il y en a qui ajoûtent cette circonstance; que Cham par le moyen des charmes magiques, dont il sçavoit l'usage & le pouvoir, rendit Noë impuissant, à cause du chagrin qu'il conçut contre son pere, de ce qu'il aimoit plus ses enfans nez

Bochart Georg. Sac. l. 4.

Mille quest. Jan. 68. 69.

après déluge, que ceux qu'il avoit eus auparavant. Ce raisonnement paroît venir de quelque visionnaire.

Joseph fait remonter l'ancienneté de la magie à Salomon : elle consistoit cette magie blanche, selon lui, dans l'usage d'une certaine racine qu'on enfermoit dans un cachet, & qu'on mettoit sous le nez du possedé. On proferoit en même tems le nom de Salomon, avec les paroles des conjurations qu'il avoit introduites, & alors le démon étoit forcé de se retirer. Il prétend même, que c'est Dieu qui avoit appris à ce Roi cet art si efficace contre les démons, & qu'il en a composé un ouvrage. *L. 8. ch. 2. antiq. Jud.* Le Monde enchanté to. 2. p. 176.

Si l'on en veut croire l'Auteur de l'Incredulité sçavante, Numa Pompilius composa en son tems sept volumes Latins, & Grecs des maximes de l'art magique ; ces ouvrages furent trouvez, dit-on, dans une pierre auprès de son tombeau, & publiquement brûlez. p. 4??

Le Loyer, & Delrio prétendent d'un autre côté, que les principaux Auteurs qui maintiennent toutes les fables qu'on débite de Numa, sont Plutarque, & Denis d'Halicarnasse ;

Naudé apol. p. 185. que cependant, si on vient à les lire, & feüilleter, on trouvera tout au contraire que ce sont eux qui les réfutent, qui les sappent, & qui nous avertissent de n'y ajoûter aucune foi.

Outre les deux espéces de magie, dont nous avons parlé, il y en a encore une autre que les hommes pratiquent sur eux-mêmes. Elle consiste à se froter d'onguent magique, ainsi nommé, parce qu'il est composé de choses, qui ont naturellement la vertu de troubler le cerveau des hommes, & des bêtes. Alors l'imagination travaille, on croit être loup, ours, chat, ou autre bête.

Le Monde enchanté, to. 3. p. 368.

Souhaitez-vous à present quelques remarques? En voici, mais je ne vous les garantis pas.

l. 2. qu. 29. Delrio donne comme une verité, qu'Agrippa étant à Louvain, & un démon ayant étranglé un de ses pensionnaires, qui lisoit un livre de Conjurations, il commanda à ce démon d'entrer dans le corps de ce pensionnaire, de le faire promener sept ou huit jours dans les ruës, & sur la place publique, avant que de le quitter, afin qu'il ne fût soupçonné d'être l'Auteur de sa mort, quand

tout le peuple l'auroit jugée subite, & naturelle.

Barthelemi Giorgenits, qui a été long-tems Esclave chez les Turcs, assûre dans son ouvrage, que quand un Esclave a pris la fuite, son Maître écrit sur du parchemin, ou du papier, le nom de cet Esclave. Ensuite il l'attache contre la muraille dans sa chambre, & avec des conjurations propres pour cela, le menace de la perte de sa vie, s'il ne revient. Le fugitif alors s'imagine voir des lions, des dragons, & autres animaux féroces dans son chemin, ou que la mer est si agitée qu'elle va l'engloutir, de maniere qu'il est obligé de retourner. *De moribus Turcarum.*

Ollerus, au raport de Delrio, avec un seul os enchanté passoit de vastes mers, comme s'il avoit été dans un vaisseau. *Disquisit. mag. p. 124.*

Les Lapons font des petits dards magiques avec du plomb, dit l'Auteur du Monde enchanté, puis les lancent vers les lieux les plus éloignez contre leurs ennemis, & leur envoyent par ce moyen des maladies, & des douleurs violentes. To. 4. p. 69.

Antoine Diogene cité par Photius, dit qu'un nommé Paapis habitant de E. 166.

l'Isle de Thule, ou Tilemark faisoit mourir durant le jour les personnes à qui il crachoit au visage; mais que s'il faisoit la même chose la nuit, il leur donnoit la vie.

Disq. mag. p. 312. Delrio dit d'un Magicien, que par le moyen d'une lampe allumée il faisoit danser *in puris naturalibus*, toutes les femmes & les filles qui étoient dans la chambre.

Le Loyer p. 21. Les démons fuyent la voix du cocq, selon Psellus, & cependant les Reistres, quand anciennement ils se mettoient en campagne, portoient avec eux des cocqs, qui devinoient, & leur faisoient connoître, où leurs hôtes tenoient leur argent caché. C'est
p. 165. de Lancre qui le dit.

Vous l'allez voir dire le contraire.
p. 156. Il s'est vû des démons, dit-il, qui avoient pris la forme de lion, lesquels disparoissoient aussi-tôt qu'on leur montroit un cocq.

Le même assûre que quelquefois le
p. 506. diable apparoît en forme de grosse mouche, ou de papillon.

pag. 52. Bodin dit que l'on appelle le Soleil Bahal, c'est-à-dire en Hebreu, Seigneur; & que c'est de là qu'est venu Bahalsebut, qui veut dire Maître mou-

che, parce qu'il n'y avoit pas une mouche dans le Temple qui lui étoit dédié.

Pausanias & Pline ne s'éloignent pas de ce sentiment; car ils asseurent que les Cyrenaïques après avoir sacrifié au Dieu Acaron, Dieu des mouches; & les Grecs à Jupiter surnommé Myïodes, c'est-à-dire, Mouchard; toutes les mouches s'envoloient en une nuée.

Pausan. *in Arcad.*

Pline l. 29. c. 6.

Clement d'Alexandrie rapporte du Tyran Excestus, qu'il avoit des anneaux qui l'avertissoient de ce qu'il avoit à faire par le bruit qu'ils faisoient.

L. 1. Stromat.

Un Boulanger de Limoges voulant faire du pain blanc selon sa coûtume, sa pâte fut tellement charmée & droguée au rapport de de Lancre, par l'effusion qu'y fit une Sorciere, que cette pâte fit du pain si noir, si insipide & si infect, qu'il faisoit horreur.

p. 197.

Pour ce qui regarde les Ecoles publiques de Magie, on ne voit pas trop où on l'enseignoit en France avant le Christianisme; mais on nous apprend qu'il y en avoit de celebres Académies en Espagne, à Tolede, à Seville & à Salamanque, où on en donnoit des leçons dans une caverne profon-

L'incredulité Sçav. p. 45.

de, dont la Reine Isabelle épouse de Ferdinand, fit murer l'entrée.

Estes-vous content, Monsieur, & voulez-vous encore quelque chose? Cardan & Bodin soûtiennent que les Esprits malins sont puants aussi bien que le lieu où ils frequentent, & croïent que c'est la raison pour laquelle les Anciens appelloient les Sorciers *Fœtentes*, les Puants.

Bodin p. 25.

Voici à present des antidotes certains contre les mauvais esprits. Selon Albert le Grand, une poignée d'armoise les met en fuite. Le Mille-pertuis & la Verveine en font autant, selon le même. Mais voici encore un bien plus rare secret, c'est que le cœur d'un vautour, lié avec un poil de lion ou de loup, chasse tous les mauvais esprits. *Ad populum phaleras.*

l. 3. p. 168. 169.

l. 2. p. 8.

Encore un petit conte & puis plus. Les Juifs prétendent que le nom de Diable est d'une grande efficace à son dommage & à son grand déplaisir; que cette efficace procede, de ce que les cinq lettres Hebraïques, qui composent ce nom, font justement le nombre de trois cens soixante & quatre, qui est celui des jours d'un an entier moins un jour; & que c'est pour

Le Monde enchanté p. 181. 185.

cela qu'il ne peut les accuser pendant les 364 jours, & que ne lui en restant plus qu'un pour cette accusation, ils font ce qu'ils peuvent ce jour-là pour le tromper.

Je finis par cet article. Les Anciens disoient que la mélancolie est le bain du Diable. Quelques-uns ont crû, dit de Lancre, que les choses qui servoient à chasser l'humeur mélancolique, soulageoient aussi les Demoniaques, comme la Musique faisoit à l'égard de Saül. Les feüilles de ruë, la fumée de frêne & de cornes de chevres brûlées, chassent la mélancolie, qui est le siége du Démon.

Aristote probl. Sect. 30. qu. 1.

p. 284.

Vous aurez encore ce trait qui peut-être vous divertira. Lamy ancien Docteur en Médecine, dans sa quatriéme Lettre au devant de ses Discours anatomiques * dit de M. Blondel Médecin de Paris; qu'un Ecolier en Médecine l'a assûré que ledit Blondel avoit dit une fois dans les Ecoles, que ceux qui employent le quinquina, péchent mortellement, & qu'ils font un pacte implicite avec le Diable; & pour montrer que la guérison qu'on obtient par ce remede, est magique, c'est, disoit-il, qu'il agit sur toutes sortes de tem-

* Imprimez à Roüen en 1675.

péramens, & qu'après un certain tems la maladie revient. Ce qui a été reconnu de tous ceux qui ont écrit contre les Magiciens, pour le veritable caractére d'une guérison diabolique. *Risum teneatis amici.*

Je suis .....

XV. LETTRE.

A MON AMI MONSIEUR DE C... à Rennes.

Education des enfans: la probité doit l'emporter sur la science.

MONSIEUR,

LA volupté est fille de la fortune, la folie l'est de la volupté; & l'une & l'autre obscurcissent les lumiéres de la raison. De là vient qu'on trouve si rarement la Sagesse en compagnie de la fortune & des richesses.

En effet, quel est celui qui est assez généreux pour souffrir quelques traverses par le seul amour de la vertu, si la récompense n'y est pas attachée? Et qui est plus avide de cette récompense que le pauvre? Le riche sacrifie à la joie, à la volupté & aux

douceurs du repos ; les démarches pénibles lui font horreur, aussi bien que les chemins presque impraticables, qui conduisent à la forteresse où la science est renfermée.

J'entre dans une juste fureur contre ceux qui conduisent leurs jeunes éleves à la science par la lecture des Poëtes, dont la plûpart n'employent leur verve dépravée qu'à enseigner une doctrine obscêne à des enfans, qui n'ont pour parer de pareils préceptes, que leur innocence. Aussi profitent-ils par degrez de ces infâmes leçons, & devenants pires de jour en jour, après avoir été abandonnez de leur premiére pudeur, ils se livrent entierement à la sceleratesse de leurs mœurs.

Qu'en dites-vous, Monsieur ? de pareils Maîtres ne semblent-ils pas vouloir augmenter l'ascendant du crime originel, afin de se précipiter avec plus de rapidité dans les gouffres ténébreux de l'Enfer ? Car enfin on ne peut juger de pareils gens que par leurs criminels écrits ; & l'on juge avec raison qu'ils sont tels que leurs œuvres les representent, puisqu'il est très-certain que la parole est le miroir de l'ame, & le témoin irrepro-

chable des mœurs ; étant d'ailleurs évident que les choses dont on parle le plus souvent, sont celles ausquelles on prend plus de plaisir.

Ainsi le Laboureur ne s'entretient que de troupeaux, de socs, de sillons & de charruës ; le Nautonnier ne parle que de voiles, de boussole, de vaisseaux & des autres choses qui appartiennent à la Marine. Le soldat n'occupe son loisir qu'en rappellant dans sa mémoire le nombre des chevaux, des épées, des mousquets & des combats ; de même les hommes adonnez à l'obscénité, ne s'écartent guéres dans leur conversation des choses qui y ont un honteux rapport. Prenez donc bien garde aux mœurs de celui que vous voudrez charger de l'éducation de vos enfans, examinez-le, épluchez sa conduite. Car, comme il s'agit de former de jeunes esprits, qui sont susceptibles de toutes sortes d'impressions comme une cire molle, il faut les faire attacher de bonne heure à de belles matiéres, & leur enseigner des choses qu'on puisse citer sans rougir.

Que l'Histoire de leur païs, par exemple, & celles des Etrangers, soient

soient la base de leur instruction dans leur enfance, il faut s'efforcer de la leur insinuer de façon qu'ils s'en fassent un jeu qui leur soit agréable, afin qu'ils se chargent plus facilement la mémoire des faits qui y sont contenus.

Ce sont là de ces sucs de Nectar, qui nourrissent & flattent le goût. Ils enseignent la conduite de la vie, ils apprennent ce qu'il faut éviter, indiquent ce qu'il faut suivre, préviennent les fautes par les exemples, & chargent enfin un jeune homme de l'expérience de plusieurs siécles.

On ne doit pas négliger un peu de fable & de mythologie, dont il faut faire un choix délicat. Il faut aussi leur faire lire ce que les bonnes Comedies enseignent d'utile dans les termes les plus châtiez, & dans des scénes épurées.

J'avouë qu'il y a dans la plûpart des Poëmes, des faits souillez par les mauvaises mœurs, il ne faut par consequent choisir que ceux qui sont écrits avec une mâle gravité, & qui cachent sous une écorce riante une instruction aussi douce que le miel, & des préceptes qui peuvent sans

crime être mis à profit.

C'est de pareilles viandes qu'il faut alimenter les jeunes gens ; quand ils auront atteint un âge plus avancé, ils auront à parcourir un champ plus vaste, où ils pourront avec certitude & discernement, cueillir les simples qui leur plairont davantage ; il faut ensuite, pour donner la derniére main à ce précieux chef-d'œuvre de l'éducation, peser avec soin auquel des deux on doit s'attacher le plus, & par lequel on doit commencer le premier, ou d'assûrer chez eux une probité à toutes épreuves, ou leur enseigner une doctrine fixe, & qui n'ait rien de superficiel.

Car la doctrine est par elle-même toute divine, elle s'insinuë facilement aux caractéres doux ; les orgueilleux en sont incapables, les voluptueux & ceux qui sont adonnez à la nonchalance & au sommeil, y parviennent difficilement ; elle ne s'acquiert enfin qu'au bout d'un long tems, & par une pénible étude. Mais quels avantages n'en retire-t-on pas ?

C'est cette même doctrine qui gouverne les Villes & les Etats ; c'est à elle qu'on est redevable du bon suc-

cès des armes, qu'elle met à la main, ou qu'elle fait quitter selon l'éxigence des besoins. Elle enseigne quelle est la terre que nous habitons; elle éleve nos connoissances jusques aux astres; elle nous apprend l'art de guérir les maladies, elle renferme la peinture, la sculpture & l'architecture, en un mot toutes les formes & les figures sont de son ressort. C'est par elle qu'à l'aide d'une petite quantité de caractéres de chifres, on s'assûre avec certitude des nombres les plus innombrables.

L'art séduisant de la Musique, & de faire les instrumens, reléve de l'empire de cette Fille du Ciel; elle nous conduit jusques dans les voûtes éternelles, séjour immuable de la Divinité; elle pénétre jusqu'au plus profond sanctuaire de la nature, & nous rend les confidens de ses ressorts secrets.

Ce n'est que par elle enfin que nous pouvons parvenir à la perfection. Elle nous met infiniment au dessus des autres animaux, & semble nous égaler aux Bien-heureux.

Tous ces talens que la doctrine renferme, perdent cependant tout

leur prix & leur éclat, quand elle se trouve mêlée parmi les vices ; elle se masque alors d'un visage difforme, comme le jaspe se salit, quand il est plongé dans un bourbier ; ou comme le Soleil, quand il est couvert d'une épaisse nuée, ou quand il s'éclipse par l'interposition de la Lune ; non seulement il perd son éclat, mais ses influences sont nuisibles & dangereuses. Il en est de même de la doctrine : chez un méchant homme elle devient ce qu'est une arme dangereuse entre les mains d'un furieux, qui est en état de s'en servir à la ruine de bien des gens ; & il paroît extravaguer à mesure qu'il est plus sçavant & plus méchant.

Celui-là au contraire qui fait ses efforts, afin que le cours de sa vie soit exempt de crimes, qui respecte la Religion & les droits des hommes, qui est en garde contre le vice, comme contre les morsures d'un dragon affamé, quand il seroit de la plus basse condition, berger ou le plus vil esclave, fût-il de la plus crasse ignorance, il doit néanmoins être regardé avec vénération, on lui doit les loüanges les plus exquises ; les hommes si élevez qu'ils soient, & les Bien-heureux

mêmes qui sont au Ciel, ne sont pas en droit de le mépriser. Quel est celui qui n'aimera pas un pareil homme ? il faudroit n'avoir point d'ame, ou être un dangereux ennemi des vertus, pour refuser des éloges à celui qui respecte les choses sacrées, & qui amateur de la justice, est incorruptible aux présens les plus précieux, & à l'or dont les hommes ont fait une aveugle idole, à laquelle tant de gens sacrifient. Avec ces qualitez, cet homme ne veut pas s'emparer du bien d'autrui, il tend aux malheureux une main secourable, il s'éloigne avec horreur des infâmes : il cultive, recherche & prend soin des gens humbles ; il a soin d'éviter la fréquentation impie d'une langue médisante, qui n'épargne pas même la Divinité ; le cinique lui fait horreur ; il seroit au desespoir d'offenser qui que ce soit ; il est au contraire dans une perpetuelle sollicitude de trouver l'occasion de rendre service à tout le monde ; & ce qui met le comble à ses vertus, il est humble, & modeste à tous égards.

Heureux qui est le modéle d'un pareil caractére ! mais mille fois encore plus heureux celui qui joint la science

à ces vertus! Un pareil homme est digne du Diadême, il est autant au dessus des autres, que l'or est superieur au clinquant, & le diamant préférable au verre.

Un sçavant fait rarement des fautes, ou du moins elles sont legeres. Les ignorans au contraire n'ont aucune pudeur, ils se précipitent ouvertement dans des défauts grossiers; c'est le propre de la plus rustique ignorance, de se moquer des loix les plus saintes, de même qu'un aveugle ne peut pas se garantir de tomber dans des gouffres profonds; leurs pieds sont chancelans, comme dans la nuit la plus obscure.

C'est ainsi qu'un aveugle qui n'est pas illuminé par les sciences, ne fait nulle difficulté de se plonger dans le crime, par une pente qui lui est comme naturelle. La seule terreur du suplice est capable de l'arrêter, parce qu'il ne regarde comme juste, que ce qui le flate.

A quelques-uns la simple nature a servi de maître, & l'intelligence a été accordée à plusieurs dès leur naissance; ils ont reçû par un celeste present ce que d'autres n'ont appris

qu'aux Ecoles. Qui empêche ces derniers de mener une vie innocente? On doit donc avoir quelques obligations à celui dans les écrits duquel on trouve ces deux dons réünis.

Je suis.....

XVI. LETTRE.

A MONSIEUR le Comte de...
A Paris.

Lequel est préférable, du célibat ou du mariage?

MONSIEUR,

La question n'est pas aisée à decider, parce que toutes les deux opinions ont leurs partisans. Examinons-les cependant autant que nous en sommes capables.

Une femme, dira-t-on, est souvent d'un esprit altier, querelleuse, d'une humeur difficile, sujette aux caprices, & quelquefois trop galante. On y joindra les inquiétudes que causent les enfans. Une maladie, dont on ignore la nature, les fait languir, enfin ils meurent. Une fille déja gran-

de, attend impatiemment d'être pourvûë. Il lui faut une dot & un mari. On peut craindre que son impatience ne la porte à des extremitez qui deshonorent une famille.

Si c'est un garçon, il peut s'adonner au vice, aux femmes de mauvaise vie : il peut être étourdi, querelleur, effronté ; en un mot, l'acquisition d'une femme semble être le signal de la perte de la liberté : il faut changer de mœurs, abandonner la vie de jeune homme, être tranquille dans son ménage, ne pas s'écarter beaucoup, renoncer aux voyages, cesser de courir la Ville & les Caffez pendant la nuit, & d'aller en ce qu'on appelle bonnes fortunes. Il faut se comporter avec plus de gravité, avoir soin de ses affaires, afin qu'elles augmentent au lieu de déperir, si l'on veut éviter de tomber dans la pauvreté pendant la vieillesse.

Malgré tous ces inconveniens, je crois qu'il vaut mieux se marier, & suivre l'exemple que la nature nous donne par les oiseaux & les animaux les plus feroces. On voit chez eux le mâle se joindre à la femelle, demeurer ensemble, & nourrir de concert

par un soin assidu, les petits ausquels ils ont donné l'être : sans quoi le genre auroit péri, & n'auroit pû subsister tant de siécles.

L'empire que l'amour a non seulement sur nous, mais sur tous les animaux, nous oblige de nous soûmettre au lien du mariage ; ou, ce qui est beaucoup plus dangereux, de nous livrer à l'insatiable cupidité d'une maîtresse, qui, comme un gouffre, englôûtit les richesses. On meurt sans enfans, & on a le chagrin d'enrichir par sa mort un héritier collateral ; on devient vieux, une maladie de longue durée vient assieger, on est sans secours & sans consolation. Qui peut vous soulager en cet état ? Sera-ce un cousin, un ami, un frere même ? ils aimeroient mieux mille fois vous voir dans le cercueil, afin de joüir plus promptement de votre succession. Les caresses qu'ils vous font pendant votre vie, ne tendent qu'à vous depoüiller après votre mort ; & ce sont vos richesses qu'ils respectent, & non votre personne.

Il faut avoüer que la cupidité de posseder des richesses, est une passion bien scélerate & bien détestable ; c'est

une misérable contagion qui est répanduë dans l'Univers. Chacun, au préjudice de la vertu, ne vise qu'à l'utile. L'espérance d'un petit gain fait mépriser la justice & la probité, & l'or fait taire les loix les plus saintes, il prévaut aux liens du sang; la pudeur, la bonne foi & mille autres choses lui sont sacrifiées.

Il n'en est pas de même d'une femme. Elle abandonne ses pere & mere, & la maison où elle a pris naissance, pour vous suivre & demeurer avec vous. Elle vous donne une race feconde, & devient la source d'une famille nouvelle: elle vous donne des secours & vous rend ses services. Vous partagez avec elle les biens & les dangers; elle partage enfin tout ce qui vous arrive d'avantageux.

Si une maladie vous survient, ou que la vieillesse vous accable, elle vous parle, vous exhorte, vous console, vous donne ses soins, vous veille & vous sert. D'ailleurs, des enfans caressent leur pere de tout leur cœur, vous voyez dans leur visage un mêlange d'une double ressemblance. Après votre mort enfin, vous ne mourez pas entierement, car

vous paroissez revivre en eux.

Il est des gens qui aiment mieux avoir des enfans d'une maîtresse, ce qui les éloigne du mariage. Je blâme de pareilles personnes, je ne les crois pas même sensées : en voici la raison.

Une femme vous apporte une dot, une maîtresse ne vous en donne point. Les parens d'une femme sont vos amis, ceux d'une maîtresse sont vos plus irréconciliables ennemis. Vous possedez l'une avec honneur & sûreté, & vous ne vivez avec l'autre qu'avec honte & inquiétude. L'une est fidéle, & l'autre est perfide ; elle s'empare de votre bien, parce qu'elle craint d'être abandonnée ; elle fait enfin ses efforts pour se mettre en état de se passer de vous. En un mot, les biens & les meubles ne sont pas en sûreté avec une maîtresse.

Vous avez des enfans legitimes & certains d'une femme, au lieu que ceux d'une Maîtresse sont tachez d'infamie, & souvent très-douteux. Il faut donc prendre une femme, mais on ne peut trop prendre garde au choix qu'on en doit faire.

Il faut d'abord examiner les mœurs de ses peres & meres, car souvent

les enfans leur ressemblent. Tel est l'arbre, tels sont ses fruits ; il faut s'informer d'elle secretement dans le voisinage ; & si vous connoissez quelque femme à qui vous puissiez vous confier, l'envoyer, sans qu'il paroisse que ce soit de votre part, aux informations ; qu'elle s'informe avec finesse si elle n'a point de défauts cachez sur sa personne ; si elle est laborieuse, & si elle est capable de s'occuper des petits soins inséparables du ménage. Une femme qui s'occupe chez elle, conserve ordinairement sa pudeur. L'oisiveté est presque toûjours la source de tous les vices, & le libertinage s'en écarte rarement. C'est elle qui a renversé les plus grandes Villes. Si Lucréce, & Penelope ne s'étoient pas occupées chez elles à leurs ouvrages de laine ; de mille Amans qui les sollicitoient, un plus heureux auroit été écouté ; & Lucréce, en mourant, n'auroit pas eu de si grands éloges pour sa chasteté.

On doit même pour l'examen de ses talens ne s'en raporter qu'à soi-même ; car il est très-rare de trouver des agens fidéles, puisque la plus grande partie des hommes se fait une loi

d'en imposer. Une chose, qui touche d'aussi près, mérite d'être examinée par soi-même, & l'on ne sçauroit s'informer avec trop de soin de celle qu'on veut épouser, si l'on veut s'épargner un subit repentir.

Si cependant par un destin contraire, on est assez malheureux pour avoir une femme de mauvaise humeur, & de mœurs dépravées, il faut d'abord l'avertir de ce qui déplaît dans sa conduite, tâcher de la ramener par la douceur, l'appaiser par de petits presens, & la charmer par des caresses. On doit en pareil cas l'embrasser, lui donner mille marques de tendresse, opposer enfin la douceur à toute sa furie.

Mais si ces moyens ne réüssissent pas, il faut avoir recours à la rigueur. Il faut parler avec autorité, l'épouvanter par des menaces; si les paroles ne suffisent pas, il en faut venir aux effets, mais le plus tard qu'on peut.

Si une femme est suspecte, & que sa pudeur soit chancelante, il faut éviter d'avoir chez soi de beaux domestiques, & ne lui pas procurer de frequentation avec gens dangereux sur la coquéterie. Sur cet article aucun

ami n'est fidéle, & c'est le propre de l'amour de faire des perfides. Venus se plaît à la tromperie, & l'amour ne procede que de la fraude : mais sur tout défendez l'entrée de votre maison à ces visages hypocrites, à ces mines sucrées ; fuyez-les comme la peste la plus dangereuse. Ils trompent les insensez par des apparences fardées, & couvrent du voile d'une fausse sagesse mille actions défenduës, & une infinité de vices. Il seroit à craindre que leur probité simulée ne vous coëffât comme les maris des chêvres.

Ne vous fiez pas aussi trop à certains compéres ; car bien des gens se sont efficacement servis de ce nom pour abuser de leurs comméres. Observez que votre servante ne sorte pas trop souvent seule de chez vous ; défendez-lui d'avoir commerce dans les maisons voisines, parce que c'est ordinairement dans le voisinage que le Galand de la Maîtresse du logis a coutume de se cacher. Ayez soin que votre Epouse ne fréquente que des femmes d'une chasteté, & de mœurs éprouvées. Interrompez le honteux commerce qu'elle pourroit avoir avec d'infâmes vieil-

les, qui sont ordinairement des appareilleuses avares.

Vous, de votre côté, soyez sage, n'allez pas, épris de l'amour d'une Maîtresse nouvelle, rechercher à soüiller la couche d'autrui. Fuyez le concubinage ; rien ne peut vous causer de plus violens chagrins, & rien n'éxige une vengeance plus implacable, que l'infidelité entre gens mariez. Une femme brûle de se vanger de son mari par les mêmes moyens dont il l'a offensée ; il se forme entr'eux une haine implacable. L'Epouse devient furieuse, & rien ne peut l'appaiser. Il en est peu, croyez-moi, qui ne cherchent à se dédommager des droits dont leurs maris les privent. Si la constitution de leur tempérament ne les porte pas à une vengeance où le corps ait part, leur esprit s'aliene, & leur volonté se porte au vice par le mauvais exemple qu'on leur donne.

S'il arrivoit qu'elle fût surprise en adultére, ne rougissez pas d'avoir recours aux Loix. Le respect qu'on doit avoir pour les Loix nous engage à avoir recours à elles ; elles sont la regle principale de notre vie.

N'allez pas aussi par un aveugle-

ment de colére éxiger une punition qui ne soit pas proportionnée au crime. C'est en pareil cas offenser la Divinité, & c'est s'assujetir à une façon de penser vulgaire, dont la raison ne fut jamais le principe. Qui peut ignorer que le vulgaire est sujet aux mêmes fureurs, & aux mêmes mouvemens impétueux que des animaux les plus stupides. Dès l'instant qu'on est marié, on cesse d'être libre. Préférez, en cet état, le permis à l'illicite. Cessez d'être errant pendant la nuit, & abandonnez la folle façon d'agir des gens qui ne sont pas obligez aux engagemens du mariage. Leur liberté prétenduë n'est qu'un libertinage, & une licence dépravée: c'est être esclave que d'être libre à pareil prix. Une telle liberté n'est pas desirable, puisqu'elle précipite dans des désordres inévitables celui qui en joüit. Il est toûjours mieux de n'avoir pas la faculté de commettre le mal, que d'être libre à tous égards pourpouvoir s'y livrer. Combien de gens ont péri pour avoir joüi de cette dangereuse liberté! Combien d'autres ne doivent leur conservation qu'à en avoir été privez! Pourquoi

se livrer au chagrin, si une maladie emporte un enfant? Secourez-les des remédes dont vous êtes capable; s'ils sont insuffisans, ce n'est plus votre faute. Consolez-vous cependant de leur mort, après avoir rempli tous les engagemens de l'état de Pere. Vous n'êtes assûrément pas le seul affligé, & bien d'autres que vous sont dans le même état. Il semble que les maux partagez soient soulagez en quelque façon; ne doit-on pas se faire une raison sur la mort? Pour peu qu'on refléchisse que notre naissance n'est qu'un engagement de mort, & que l'action de naître est précisément la source de celle de mourir. Chacun de nous a reçû en partage une certaine mesure de jours; c'est plus tôt ou plus tard que nous devons payer cette dette. La mort devient la fin de tous les maux. Un homme de courage, & de vertu n'apprehende pas ce passage.

Mes reflexions me méneroient trop loin. Je suis.....



XVII. LETTRE.

AU MESME.

Sur le Mariage.

MONSIEUR,

LA lecture de ma lettre vous a fait penser à vous marier, & vous y pensez serieusement ; c'est-à-dire, que vous allez faire pour autrui, ce qu'on a fait pour vous. Vous donnerez des sujets à l'Etat, qui le défendront, ou qui le serviront dans des emplois plus tranquiles. Vous augmenterez votre bien, & vous vous éleverez un trône.

On se peut repentir, comme l'on void souvent,
Du trop hardi dessein de vivre en un Couvent ;
Mais, quand on a lâché la parole fatale,
Cet oüi, dont dépend l'union conjugale ;
Quand on est marié un quart d'heure, un moment,
Jusqu'à tant qu'un époux soit dans le monument,
On vit sous des Tyrans que les Loix autorisent,

Et qui non seulement nos actions maîtrisent ;
Mais sur nos volontez étendent leur pouvoir.
Ils nous prêchent l'honneur, la vertu, le devoir ;
Et l'honneur, le devoir, & les vertus austéres,
Qui sont pour nous des loix, sont pour eux des chiméres.
Il leur est tout permis ; tout nous est défendu.
Ils disposent sans nous d'un cœur qui nous est dû.
Et quelquefois, ma sœur, telle est leur impudence,
Que de leurs trahisons il nous font confidence.
Et dans le même tems qu'ils nous manquent de foi,
Leur jalousie a droit de nous faire la Loi,
De regler nos habits, notre train, nos visites ;
Enfin de nous traiter de folles interdites.
Si nous nous révoltons contre de tels tyrans,
Nos plus grands ennemis sont nos proches parens ;
Nous devenons l'horreur même de nos amies,
On entretient de nous toutes les compagnies.

Voilà ce que disoient deux jeunes Epousées. Un jeune Garçon qui les entendit s'écria aussi-tôt :

Vade, vade retro, Satanas qui me tente ;
Mon front ne fut jamais une table d'attente,
Et ne portera point le mystérieux bois
Que personne ne voit, & qu'on croit toutefois.

Je ne veux point avoir un timbre de pécoré;
Je ne veux point de toi, redoutable Pandore.
Moi, te prendre? Ah vraiment, c'est moi qui seroit pris!
Et pour qui me prends-tu, maudite Béatris?
Tu me crois aussi sot que Mendoce mon Maître.
Moi, j'aurois des enfans, & leur mere à repaître!
Si je suis sans enfans, on dira c'est un sot;
Et si j'en fais enfin, ou quelqu'autre marmot,
J'aurai neuf mois durant une femme ventrue,
Je l'entendrai heurler, comme un pourceau qu'on tuë
Quand elle mettra bas cet enfant nouveau-né,
Non sans avoir long-tems criaillé, rechigné.
Une sote dira: C'est le portrait du pere;
Une autre, il a les yeux, & le nez de la mere.
Puis il faudra baiser un fils qui sentira
La couche de sa mere, & tout cela pûra.
Il me faudra souffrir une sote nourrice,
Un enfant qui toûjours, ou crie, ou tette, ou pisse:
Me relever la nuit pour le faire bercer,
Et cela tous les ans, c'est à recommencer:
Avoir tous les matins à souhaiter la peine
De me voir bientôt veuf par une mort soudaine.

Ces vers ne sont qu'une ébauche. Quelqu'un de vos futurs Confreres achevera le tableau, s'il vous prend envie d'aller au conseil, avant que de vous enrôler dans cette milice. Je suis.

Réponse d'une Dame à la Lettre précedente.

MONSIEUR,

J'Avoüe ce que vous écrivez à votre ami; que le mariage est un trône pour les maris, mais pour les maris mal-honnêtes gens. Les autres observent, les uns plus, les autres moins, cette belle regle de nos ayeux.

Apprenez seulement d'un homme de mon âge,
Qui n'est pas peu sçavant au fait du mariage,
Que tout homme d'honneur n'est pas se mariant
Dispensé pour cela des devoirs de galant,
Et qu'on doit être aprés, comme avant l'hymenée,
Galant de la moitié que le Ciel a donnée.

Loin du mariage, comme de toute autre chose, le pouvoir arbitraire, ô pouvoir fatal à lui-même, quelque part qu'il exerce ses violences, & ses injustices. En voici la preuve pour la societé conjugale.

Sçachez, ma sage sœur, que la vôtre sera
Avecque son Epoux, telle qu'il la fera.

De recevoir chez moi tous les honnêtes gens,
Enfin de pouvoir tout, hors d'avoir des galands:
S'il va désaprouver ces équitables clauses,
Et m'ose disputer la moindre de ces choses;
Lors j'aurai des galands de toutes les façons,
Ma beauté jettera sur tous ses hameçons;
Et sans cesse entassant franchise sur franchise,
Je ne respecterai ni la Cour, ni l'Eglise;
Je ne mépriserai Campagnards, ni Bourgeois,
Enfin je me ferai Coquéte en bon François.
Toutes mes actions ne seront qu'artifice.
Pour un Amant qui veut qu'on rêve, & qu'on languisse,
J'aurai de cette douce, & rêveuse langueur
Si propre, à ce qu'on dit, à conserver un cœur.
Avec les serieux, je serai serieuse,
Avec les emportez, plus qu'eux impétueuse,
Et mauvaise plaisante, & goguenarde aussi,
Quand j'aurai des Galands à qui l'on plaît ainsi.
Enfin de chacun d'eux observant la portée,
Je me transformerai plus souvent qu'un Protée.
Dans les lieux où par fois je verrai tous ces foux,
Les uns comme captifs, pleurant à mes genoux,
Les autres éloignez, de mourantes œillades
M'expliquant les douleurs de leurs ames malades,
Les autres plus hardis à me découvrir leurs maux,
Me parlant à l'oreille, aux yeux de leurs rivaux;

Un regard, un souris, un mot, des complaisances,
Des affectations, des fausses confidences,
Me tireront d'affaire, & chacun abusé
Se mettra dans l'esprit d'être favorisé.
Enfin le procedé que votre sœur doit suivre
Dépendra d'un mari qui sçait bien, ou mal vivre,
Et je vous le repete encore, elle sera
Avecque son Epoux telle qu'il la fera.

Je suis, Monsieur, votre très-humble servante.

XVIII. LETTRE.

Réponse à la Dame qui a écrit la Lettre qu'on vient de voir.

MADAME,

JE ne me plains point de vous; je mérite vôtre colére, puisque je me la suis attirée. Je ne me plains que de M.... qui a eû l'imprudence de vous montrer ma lettre. Souvenez-vous, s'il vous plaît, du crime que Ciceron fit à Antoine, d'en avoir usé de la sorte, & des reflexions dont il appuye ses reproches. Elles me conviennent, & je les employe pour défenses. Je puis encore justifier mon procedé par les vers mêmes qui vous ont offensée.

Ils

Ils sont d'une Muse étrangere, qui s'éleve contre la tyrannie de la plûpart des maris, ou qui fait décrire à un domestique ce qui lui donne de l'éloignement pour le mariage. J'insinuë assez que cet état a de bons & de mauvais endroits, & je suis prêt de ratifier, & de confirmer ce que je dis des bons, quand les parties se sont pratiquées, & ont pensé à l'assortissement avant que de s'unir.

Un jeune Coq des mieux hupez,
En rodant par le voisinage,
D'une jeune Poulete aussi-belle que sage
Eut les yeux & le cœur également frapez.
Le Coq étant fort beau, comme elle étoit fort belle,
Elle sentit pour lui ce qu'il sentoit pour elle:
Leurs cœurs des mêmes traits furent tous deux blessez,
Et tous deux pénétrez de la même tendresse.
Du matin jusqu'au soir ils se voyoient sans cesse,
Et ne se voyoient pas assez.
Pendant que l'un & l'autre à l'amour s'abandonnent,
Et qu'ils jurent si tendrement
De s'aimer éternellement,
Leurs severes parens autrement en ordonnent.
Le Pere du Coq le contraint
A quitter sa chere Poulete:
En vain de sa rigueur, il gémit, & se plaint:

Il faut qu'il obéïsse, ou qu'il fasse retraite.
D'abord, il va percher sur le toit le plus haut
De la plus deserte cabanne.
Mais faute d'aliment, il lui falut bien-tôt
Epouser, en pestant, une jeune Faisanne.
Ces Epoux dès le premier jour
Empêchez de leur contenance,
S'étant mariez sans amour,
Se traiterent sans complaisance;
Outre qu'ils negligeoient le soin
De se dire des yeux quelque chose de tendre,
Leur langage à tous deux étoit un baragoüin,
Que chacun ne pouvoit entendre.
Quand le Coq chantoit, ou parloit,
Sa Faisanne eût juré que c'étoient des murmures.
Quand la Faisanne l'appelloit
Il croyoit oüir des injures.
En un mot leur destin ne fit point d'envieux.
Il faut que pour bien vivre ensemble
L'amour ait soin d'unir ce que l'Hymen assemble,
Il est sûr qu'on s'entend bien mieux.

Je suis, ...



XIX. LETTRE.

A MONSIEUR LE MARQUIS DU C.... à sa Terre.

Sur cet axiome, Quand une femme a résolu de faire son mari...

MONSIEUR,

VOus me faites injustice de croire, que je suis guéri de la fausse délicatesse, ou que cette maladie ne m'a jamais attaqué. Tout m'est bon: matiéres graves, matiéres comiques; & je n'approuve point le procedé d'Héraclite, & de Démocrite, dont le premier pleuroit, & l'autre rioit éternellement. Il faut de tous les deux pour s'accommoder au systême de la vie humaine, où la joye succede à la tristesse, & la tristesse à la joye. Encore aimerois-je mieux rire que pleurer; mais enfin tout est propre à notre commerce.

Laissons le monde, & sa croyance,
La bagatelle, la science,
Les chiméres, le rien, tout est bon, je soûtiens

Qu'il faut de tout aux entretiens;
C'est un parterre où Flore épand ses biens
Sur differentes fleurs; l'Abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.

Le cocuage étant si à la mode, & si commun, il paroît inutile de le définir. On n'employe la définition que dans les sciences, qui sont obscures, & pour tâcher de les éclaircir. Il n'en est pas de même de l'étymologie.

Celle de cocu n'est qu'une ironie, si on la fait venir de coucou, puisque cet oiseau va pondre dans le nid des autres volatiles. Qui sçait si l'on n'a pas donné ce nom à ceux qui vont voir les femmes d'autrui, à cause qu'ils reçoivent souvent la pareille?

Pline raporte qu'on appelloit anciennement *Cocus*, c'est-à-dire, paresseux, les Vignerons qui attendoient à tailler leurs vignes, lorsque le coucou commençoit à chanter, ce qui étoit quinze jours plus tard qu'il ne faloit.

Auroit-on donné par la même raison ce nom à ceux dont la negligence, ou la paresse laisse prendre tant de liberté à leurs femmes qu'elles en abusent? Aristote a observé que le coucou est froid, & humide de sa nature, & néanmoins prudent;

que ne ſe ſentant pas aſſez fort pour défendre & pour nourrir ſes petits, il les met dans le nid des autres oiſeaux, afin qu'ils les nourriſſent les croyant à eux.

Peut-être a-t-on ainſi appellé du nom de cocus les gens mal-aiſez, qui ne pouvant entretenir leurs familles, les font entretenir aux autres aux dépens même de leur honneur. Sans aller ſi loin, n'aurions-nous pas emprunté du mot Latin *Coquus* celui de Cocus, à raiſon du rapport qui ſe rencontre entre les maris infortunez & les Cuiſiniers ?

En effet, ceux-là logent & nourriſſent leurs femmes, & ceux-ci apprêtent la viande aux autres. Mais il ne faut pas confondre tous les cocus. Il y en a qui le ſont, & qui ſervent même aux amours de leurs femmes ſans le ſçavoir. Il y en a qui le penſent être, & ne le ſont pas; & ceux-là ſont plus miſérables que s'ils l'étoient à leur inſçû. Si l'on en croit les Hiſtoires; d'autres le ſont veritablement, mais ſans que leurs femmes ſoient coupables, en ayant pris d'autres pour leurs maris. Il y en a d'autres qui ſont tels, qui le voyent à

demi, & cependant ils n'en croyent rien, par la bonne opinion qu'ils ont de leurs femmes. Il y en a qui sçavent bien qu'ils le sont, mais qui dissimulent & qui prennent des mesures pour ramener leurs épouses. Enfin il y en a qui le sçavent & qui le souffrent, pouvant y apporter remede; & ce sont là les plus infâmes.

Pour les autres, je ne vois pas comment l'impudicité d'une femme pourroit deshonorer un homme. Ce qui est hors de nous & de l'empire de notre volonté, ce qui excéde notre pouvoir ne nous touche point, & nous n'en sommes pas responsables. Je le donne au plus sage homme du monde d'empêcher la lubricité d'une femme impudique.

Or personne n'est tenu à l'impossible, & comme l'action vicieuse ne doit être imputée qu'à son auteur, il en doit être de même de la honte & du deshonneur qui la suit; lequel il est aussi absurde de vouloir faire rejaillir sur celui qui n'y a rien contribué, que de faire part de la gloire & de l'honneur qui vient d'une action vertueuse, à celui qui n'y a rien mis du sien, & qui y a même résisté tant qu'il a pû.

Si la queſtion ſe vuide par le Droit ; les Juriſconſultes tiennent qu'un Contrat fait en ſecret & ſans y appeller toutes les parties qui y ont interêt, ne leur peut préjudicier. De ſorte que les femmes qui n'appellent pas leurs maris à leurs commerces amoureux, ne peuvent rien faire à leur préjudice.

Ajoûtons que s'il y avoit en effet du deshonneur au cocuage, il ſeroit honteux par tout païs. Cependant il y a des peuples qui ne s'en tiennent pas deshonorez. Les Abyſſins ne trouvent pas mauvais que leur Pontife couche la premiére nuit des nôces avec l'Epouſée, afin de la purifier. Les peuples des Indes Orientales permettent à ceux qui leur donnent un Elephant, de s'approcher de leurs femmes, ſe tenant tout glorieux d'avoir une femme eſtimée à ſi haut prix.

Ne pourroit-on pas de là tirer une conſequence à la décharge de celles qui s'abandonnent quelquefois pour d'auſſi groſſes bêtes ? Les Romains, quoique des plus illuſtres de leur tems, ſe mettoient ſi peu en peine de ce que faiſoient leurs femmes en leur abſence, que revenant de la campagne ils avoient ſoin de les envoyer aver-

tir de leur arrivée, pour empêcher, qu'elles ne fussent surprises. Et Pompée, Auguste, Luculle, Caton & une infinité d'autres grands personnages, n'en étoient pas moins estimez pour avoir des femmes qui leur faisoient porter les cornes.

A propos de cornes, les Histoires nous assûrent qu'elles ont percé réellement & de fait à quelques-uns, comme à M. Benutius Cippus, Préteur de Rome. Je voudrois bien sçavoir pourquoi elles sont décriées dans le mariage. Par tout ailleurs elles sont marque de grandeur & de puissance.

Lorsqu'on songe que les cornes viennent au front, c'est un présage qui promet des honneurs & des dignitez. A la naissance de Claude Albin, un veau du troupeau de son pere, nâquit avec deux cornes rouges. Les Augures lui prédirent l'Empire qui entra dans sa famille.

Cet Empereur, pour honorer ces cornes qui avoient préságé sa grandeur, les fit attacher au Temple d'Apollon. Jupiter, Bacchus & Pan, sont representez avec des cornes. L'abondance étoit aussi signifiée par une corne remplie de toutes sortes de fruits. La

verité est que l'honneur est en celui qui honore, & non en celui qui est honoré ; & que la raison des contraires étant semblable, le deshonneur doit venir de celui qui deshonore.

Or la plûpart des hommes s'accordent à se mocquer des cocus, soit qu'ils sçachent qu'ils le sont, ou qu'ils n'en sçachent rien. Celà est-il juste, ou ne l'est-il pas ? pourquoi y trouver à redire ? Car comme on peut déferer un honneur à celui qui ne le méritera point ; ainsi peut-on deshonorer celui qui ne méritera pas en effet qu'on le deshonore ?

Un homme de bien puni par la Justice, est deshonoré, quoiqu'il soit innocent, puisqu'il faut que les Cours superieures levent l'infamie qu'il a encouruë. Une fille ou une femme qu'on aura forcée, ne laisse pas d'être deshonorée, & les parens reçoivent de la confusion des excès, & du suplice de leurs proches.

A plus forte raison, la honte qui suit la lubricité d'une femme, doit rejaillir sur son mari, puisqu'étant deux en une même chair, ce qui touche l'un, touche aussi l'autre, encore que les maris qui ont même ordinai-

rement le nom de bons, soient exemts de faute. De sorte qu'on peut être deshonoré & être vertueux, comme on peut être cocu, & être honnête homme. Ce raisonnement me paroît exact, & dans sa matiere & dans sa forme; mais il le faut encore fortifier.

Quoique l'honnêteté & la vertu d'un chacun dépendent de lui seul & non des autres, il est constant cependant que son honneur & sa réputation, sont attachées à certaines circonstances & à certaines relations. Le public a érigé ces rapports en marques glorieuses ou flétrissantes. De là vient que nous respectons ceux qui sont de familles illustres, quand même ils en soüilleroient le nom. Leur indignité ne les dégrade point, parce qu'on ne considere que le sang dont ils sont sortis.

Les femmes tiennent encore plus étroitement à leurs maris que les enfans à leurs peres & à leurs meres. Elles font un tout avec leurs maris, composé de deux moitiez: que si dans le corps humain une partie saine se ressent de l'altération de celle qui est malade; comment une moitié ne

sera-t-elle pas infectée de la corruption de sa compagne ? Tous crimes sont, à la verité, personnels, & devroient se renfermer dans leurs Auteurs. Mais les hommes ayant mis leur bonheur dans les choses extérieures, au lieu de le mettre dans la vertu qui est intérieure & propre, ils portent la peine d'avoir fait le principal de l'accessoire. Qu'on ne dise pas que les femmes empruntant tout leur lustre de leurs maris, elles ne les peuvent deshonorer. La Lune ne reçoit-elle pas du Soleil toute sa lumiére ? & cependant elle en couvre quelquefois la face de ténébres & de nuages. Comparaison qui convient d'autant mieux à la femme débauchée, que l'une & l'autre ne s'approchent de la source de leur clarté, que pour lui faire les cornes, & ne sont jamais si tristes, que lorsqu'elles sont avec elle.

Pour épuiser le sujet, un cocu ne peut éviter le blâme, ou de défaut de jugement d'avoir fait un mauvais choix ; ou de peu de conduite & d'usage de son autorité, de ne sçavoir point regler ni ranger sa sujette : ou de peu d'esprit, de ne pouvoir décou-

vrir ses ruses & ses artifices, pour y apporter remede. Et quand il les éviteroit, on ne laisseroit pas de le traiter de malheureux : & dans le siécle où nous vivons, le malheur ou la misére, entraînent avec eux la honte & le mépris.

Je suis .....

* Que veut dire autre chose ce bon mot de Moliére.

Elles font les sottises, & nous sommes les sots.

XX. LETTRE.

AU MESME.

Ce qui fait le bonheur du Mariage.

Vous avez, Monsieur, une curiosité, qui suppose peut-être l'impossible. Ne croyez pas que je raille. Mon soupçon est appuyé du témoignage de S. Paul, qui déclare que le Mariage a son amertume; qu'il promet plus de contentement qu'il n'en donne; qu'il retire du service de Dieu par des assujetissemens indispensables à la créature.

Ces réflexions, me direz-vous, sont

hors de ſaiſon. L'engagement eſt pris & conſommé ; il s'agit d'en ſortir avec honneur, & de tirer parti de ma condition.

Cela eſt plus difficile que vous ne vous l'imaginez. Je ſouhaite de me tromper. La multiplication de l'eſpéce eſt la fin du mariage. Comme la nature a diſtingué les ſexes, elle a fixé à chacun ſon tempérament. Le mâle doit être chaud & ſec ; la femelle, froide & humide, ſi non point de génération. S'il y a donc de l'intempérie dans l'un ou dans l'autre, qui eſt-ce qui la corrigera ? Il n'eſt plus de Fernels, ou du moins ils ſont fort rares.

A l'égard des mœurs, qui ſont requiſes dans les conjoints, il eſt queſtion de ſçavoir laquelle convient mieux, de la conformité ou de la diverſité. Il ſemble que dans une famille, l'office du mari étant autre que celui de la femme, leurs mœurs & leurs inclinations doivent être auſſi differentes que leurs tempéramens.

Les Philoſophes qui tenoient que le mâle & la femelle pris ſéparément, ne ſont qu'une partie de l'homme, dont le nom leur eſt encore commun, euſſent conclu pour la reſſemblance de la complexion & des mœurs. Ils

disoient que chacun cherche la moitié dont il a été séparé, jusqu'à ce qu'il l'ait rejointe. Ce qui produisoit & les amitiez illustres & les mariages, ausquels ceux qui prennent garde de plus près, observent qu'il y a peu de personnes mariées, qui n'ayent quelque ressemblance même dans le visage.

En effet, les Mariages étant faits au Ciel, & l'un des plus considerables évenemens de la vie, il faut que la même influence qui fait le mariage du mari, fasse celui de la femme. Et si ce que prétendent les Astrologues est veritable, que toutes les actions d'ici-bas ont leurs causes dans les Cieux; le mari & la femme devant à la même cause universelle leur assemblage, d'où dépend presque tout leur bien & leur mal, ne peuvent qu'ils ne se ressemblent. Par conséquent, ceux qui auront plus de ressemblance, auront plus de rapport avec cette cause. Par consequent les astres trouvent moins de résistance à produire leurs effets sur eux. Par consequent ils passeront la vie avec plus d'agrément, que si par une contrarieté de mœurs, ils imitoient le voyageur qui se promene dans le vaisseau au rebours de

son cours, ou qui entreprend de voguer contre vent & marée. Jettons du jour dans cette peinture.

Figurez-vous l'un gai, l'autre mélancolique; l'un aimant le monde, l'autre la solitude : ce contraste d'humeurs & d'inclinations, rendra la présence de l'un aussi insuportable à l'autre, que la musique & la danse sont désagréables à un homme triste, ou les lamentations importunes à celui qui veut se divertir. Car cette disproportion choque & blesse l'esprit. Si l'un est jeune, l'autre vieux; l'un beau, l'autre laid; l'un galand, l'autre insensible, les désordres qui ont coûtume d'en arriver, sont assez connus. Si l'un est prompt, l'autre lent; ce que fera l'un déplaira à l'autre. Au lieu que ce qui plaît étant ou paroissant bon, & n'estimant rien aprés nous à l'égard de ce qui nous ressemble, deux personnes qui conviendront dans la conduite de leur ménage, auront la paix, & leur societé sera pleine de douceur.

On peut opposer que dans l'œconomie, ainsi que dans la politique, il se doit rencontrer une espéce d'harmonie qui éxige de la varieté. Ce qui faisoit desirer à Aristote que le mari

fût de dix ans au moins plus vieux que sa femme ; la disparité d'âge entraînant celle des humeurs, & ce qui fait passer la différence qui se trouve entre tous les individus pour une des plus rares merveilles de l'Univers. C'est pourquoi les conjoints doivent être dissemblables dans leurs mœurs & dans leurs actions, afin que chacun tienne sa partie, que l'un commande & l'autre obéïsse.

Certainement le mari & la femme, qui seroient toûjours d'accord, n'auroient point matiére de parler. S'ils sont tous deux grands causeurs ; ils rempliront leur maison de bruit. S'ils sont tous deux sçavans, ils ne s'estimeront ni l'un ni l'autre. S'il n'y en a qu'un qui le soit, celui qui sera ignorant, l'admirera & l'en aimera davantage. Si tous deux sont prodigues, ils auront bien-tôt dissipé leur bien, que le bon ménage de l'un auroit conservé en suppléant aux dépenses de l'autre. Si l'un est triste ; l'autre qui sera gai, le réjoüira ; sinon ils se porteront tous deux dans l'excès de la tristesse ou de la joye. Si l'un est peu dévot, celui qui aura la crainte de Dieu le convertira, & comme dit l'Apôtre, le sanctifiera par son

bon exemple.

Enfin, si l'un est severe, il est bon que l'autre soit doux; autrement le trouble regneroit dans la famille. Chez les Romains, le sexe le plus fragile étoit retenu par la crainte du deshonneur, & par celle de la répudiation. La femme qui avoit fâché son mari, expioit sa faute en lui demandant pardon dans le Temple d'une Déesse, appellée pour ce sujet *Viriplaca.* Et le divorce établi par la Loi de Romulus, pour contenir les femmes, & mis en usage & à la mode par Spurius Carvilius, a été en vigueur jusqu'à l'Empereur Justinien, qui l'abolit, soit de son propre mouvement, soit à la sollicitation de l'Impératrice Théodora.

Nous avons introduit à la place de cet usage la séparation de corps & de biens; mais à quelles horreurs succéde-t-elle, & de combien de chagrins est-elle suivie? Tous les maris & toutes les femmes y sont pourtant exposez par la difficulté de s'assortir, & par l'inconstance de leurs volontez. Cette reflexion détruit par avance les raisonnemens suivans.

Il est des températures de corps, des habitudes de l'ame absolument

bonnes, d'autres absolument mauvaises, & de troisiémes qui sont indifférentes. L'homme & la femme dont les corps seroient bien temperez, quoique cette sorte de température ne se rencontre guéres en un degré de perfection, surtout dans le sexe, devroient se rechercher par la raison que le temperé ajoûté au temperé, conserve sa température; au lieu que dans le cas d'imtempérie, il faut que l'excès de l'un corrige le défaut de l'autre.

En effet, la production de l'homme étant la plus noble de toutes les actions, elle demande dans ce qui sert à la production, une parfaite température des quatre qualitez, qui ne se trouveroit pas, si les parens étoient tous deux chauds & secs; ou froids & humides. Le vertueux doit s'allier au vertueux. Le Mariage n'est point fait pour les autres, parce qu'il ne peut y avoir d'amitié ni de societé honnête entre les méchans.

Pour les passions qui tiennent le milieu, entre le bien & le mal; il est à propos que le mari ait celles que la nature donne le plus communément aux hommes; & la femme, celles qui sont les plus ordinaires au se-

xe. Que pensez-vous de ma réfléxion ? Je suis .....

XXI. LETTRE.

A MONSIEUR .... Docteur en Médecine à Caën.

Lequel est le plus porté à l'amour de l'homme ou de la femme.

MONSIEUR,

ECOUTEZ les Amans & les Maîtresses. Ils acrocheront la question, & ne la décideront point. Ils éxagéreront chacun leur penchant à l'amour & la violence de ce penchant. Ils sentent, diront-ils, tous les symptômes de cette passion. Elle les brûle, elle les glace : elle les comble de plaisirs, elle les accable de peines secrettes : elle les met, pour ainsi dire, dans le ciel, elle les précipite dans les enfers, c'est-à-dire, qu'elle leur fait éprouver une partie des tourmens des damnez. Jargon courant, & qui ne dit rien pour trop dire, & être commun aux deux sexes.

Cherchons donc des lumiéres dans la Physique. Les femmes ont la chair plus délicate que les hommes ; c'est une

verité sensible au toucher, il s'ensuit de là, selon la maxime d'Aristote, qu'elles ont l'esprit plus subtil qu'eux; & de cet avantage du côté de l'esprit, qu'elles se portent avec plus de vivacité aux objets aimables.

Selon Platon, l'amour est produit de l'abondance & de l'indigence; & celui des femmes venant d'indigence & de necessité, il les excite plus fortement à la poursuite de leurs besoins, que celui des hommes qui vient de l'abondance & d'un desir de se communiquer.

C'est pourquoi le Philosophe dit que la femme desire l'homme à la façon de la matiére qui est insatiable de nouvelles formes. Le peu de connoissance qu'elles ont de ce qu'elles affectionnent, fait aussi qu'elles aiment avec plus d'ardeur. La contrainte même où elles vivent, la pudeur, la crainte, causent un mouvement intérieur plus violent, & de plus grandes inquiétudes: & à l'exemple d'un feu couvert de cendres, elles conservent bien plus long-tems leur amour sous un masque de retenuë, que les hommes qui l'éventent indiscretement.

Les maladies que les Médecins ap-

pellent Hystériques, les jaunisses, les pâles couleurs & tels autres symptômes que l'amour produit en elles, & qui aboutissent souvent à la fureur érotique ou amoureuse, montrent bien que cette passion est plus violente en elles qu'aux hommes, puisqu'elle est capable d'altérer jusqu'à cet excès leur constitution. En récompense la nature les a avantagées par dessus les hommes en la joüissance des fuits de l'amour, si nous en voulons croire le devin Tyresias, qui fut, ou qu'on dit avoir été successivement homme & femme.

Il semble veritablement que la femme doive être plus portée à l'amour, & aimer plus constamment que l'homme, à cause de la foiblesse & de l'imperfection de sa connoissance. J'ai déja touché cette raison ; mais il est à propos de l'approfondir, & de remarquer que la connoissance met le prix & la perfection au bien qui est l'objet de la volonté, & lui donne l'être aimable. Le bien a de soi & de ses principes sa nature de bien, qui est absoluë ou relative ; absoluë au regard du sujet auquel il est attaché, & qu'il perfectionne ; relative en tant que convenable, & qu'il peut ap-

porter de l'honneur, du profit ou du plaisir. Pour l'être aimable, il le doit à la connoissance, comme les couleurs ont de leurs principes leur être de couleur, mais non pas leur être visible, qu'elles tirent de la lumiére, sans laquelle l'écarlate est bien la nuit écarlate, mais non pas visible.

Ainsi la lumiére de notre connoissance produit l'être aimable de l'objet, d'où vient qu'on aime quelquefois le mal, à cause du jugement favorable qu'on en fait. Cela posé, l'homme qui connoît plus clairement, aime plus legerement. Il connoît mieux, parce qu'il a plus de chaleur, & par conséquent l'imagination plus vive, & ainsi la connoissance plus profonde. Car les Esprits sont égaux, & ne différent qu'à raison des phantômes. D'ailleurs, il est plus sec, ce qui empêche que sa connoissance ne soit obscurcie par les nuages de l'humidité.

La femme au contraire plus froide, a moins de vigueur en l'imagination, & étant plus humide, ses phantômes sont étouffez par les vapeurs de l'humidité, & elle a par conséquent moins de réflexion. Tâchons d'expliquer ce mystére de la nature.

Le sec en l'homme est ce qui oc-

caſione la réflexion de ſa connoiſſance. Comme ce ſec n'obéït pas ſi aiſément au mouvement du chaud, & ne le ſuit pas avec la même promptitude que l'humide; le chaud qui eſt actif, ſe réflexit pour amener le ſec qui demeure derriére, & forcé de s'arrêter, il s'occupe ſur le phantôme déja formé, & le regarde mieux que devant.

La femme au contraire, va ſon chemin ſans ſe détourner, à cauſe que ſon humidité ſuit ce qu'elle a de chaleur. De là vient que ſes premiéres penſées prévalent ſur les ſecondes. L'homme eſt plus clair-voyant, & connoît mieux que la femme, que tout bien viſible eſt frêle, petit & mêlé de beaucoup d'impureté & d'imperfection. Je dis plus; que c'eſt la marque d'un bon eſprit d'être leger en amour. Car, comme l'objet de ſa volonté eſt le bien univerſel, tout bien particulier n'en eſt qu'une parcelle & un diminutif. L'eſprit fort n'a pas plûtôt goûté un bien ſenſible, qu'il le mépriſe, parce qu'il ne contient pas ſon objet dans ſon étenduë naturelle. Voilà pourquoi il en va chercher d'autres.

A la verité, moins on connoît les

choses imparfaites, plus on les aime. Nous en avons un exemple dans ceux qui ont la vûë courte, que les premiers objets émouvent. C'est tout le contraire des perfections; plus elles sont grandes, plus elles veulent être connuës. De même que l'ouvrage d'un grand Peintre ne peut être exposé à des yeux trop sçavans. Mais la connoissance de ce qui est aimable, ne suffit pas pour le faire aimer. Les Eunuques & les vieillards impuissans, en sont une bonne preuve: ils ne manquent pas de connoissance, mais ils manquent de cette ardeur intérieure excitée par l'abondance des esprits qui allument l'amour, que leur froideur n'est plus capable de produire.

Ces principes établis, les hommes auront plus d'amour que les femmes, pour les objets qui le méritent, parce qu'ils ont plus de connoissance, & en auront encore plus pour ceux qui ne le méritent pas, à cause qu'ils abondent plus en ces esprits.

Je suis....



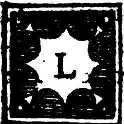
LETTRES PHILOSOPHIQUES, SERIEUSES, CRITIQUES, ET AMUSANTES.

XXII. LETTRE.

A MONSIEUR .... Conseiller en la Cour des Aydes, à....

Fureur érotique ou amoureuse.

MONSIEUR,



L'ECOLE de Platon a retenti du nom de l'Amour; on ne s'y entretenoit guéres que de lui. Toûjours peintures nouvelles, qui en representoient tantôt une proprieté, tantôt

une autre. Par tout même desordre, même hardiesse & même vivacité de couleurs, & même délicatesse de pinceau.

Ces maniéres exciterent du scandale, qui a passé jusqu'à la posterité. Le moyen de ne pas soupçonner ces Philosophes, d'avoir parlé de l'abondance du cœur ; & l'incompatibilité de la sagesse & de l'amour, est-elle un problême? C'est bien pis quand cette passion devient excessive. Elle se change en folie déclarée ; qu'on appelle Fureur érotique ou amoureuse.

Ce nom de fureur menace de terribles accidens, & vous allez voir que cette menace n'est point fausse. Les malades de cette maladie tombent dans un délire mélancolique causé par la vive & continuelle representation de l'objet aimé, qui les occupe tellement, qu'ils en oublient souvent le boire & le manger, le sommeil & les autres choses nécessaires à la conservation. On n'écoute ni conseils, ni remontrances ; ceux qui les font passent pour des gens du vieux tems. Et les peres & les meres qui contredisent à cette folle passion, deviennent des tyrans dont on ne peut plus soû-

tenir la présence, bien loin d'écouter leurs avis sages & prudens.

Le caractere du sang & la constitution du cerveau, ont grande part à cette espéce de possession ; & pour le montrer, il ne faut qu'éxaminer les pituiteux & les bilieux, qui y sont moins sujets que les mélancoliques & les sanguins.

On reconnoît ceux qui en sont attaquez, à leurs yeux enfoncez où la tristesse est peinte, au mouvement perpetuel de leurs paupiéres, à l'inégalité de leur visage, & à celle de leur poulx, principalement lorsqu'ils entendent parler de ce qu'ils aiment, ou qu'il se présente à eux inopinément.

Galien & Erasistrate devinérent à cette derniere marque ; l'un, l'amour d'une femme ; l'autre, celui d'Antiochus fils du Roi Seleucus pour la Reine Stratonice sa belle mere. L'Histoire en est galante & curieuse.

Le couple étoit mal assorti, Seleucus déja grison, & Stratonice au commencement de sa course. Sa beauté toucha Antiochus, dont l'amour fit en peu de tems de grands progrès, par les assiduitez qu'il eut auprès de la Princesse.

Il n'oublia rien pour étouffer un feu, qu'il ne pouvoit éteindre. Ses efforts furent inutiles, & leur inutilité le jetta dans le désespoir; le désespoir dans des chagrins mortels; & le chagrin & l'abattement dans une fiévre quarte.

La Médecine épuisa son art pour le guérir, sans en venir à bout. Seleucus allarmé du danger de son fils, & son successeur, recommanda à Erasistrate de sauver à quelque prix que ce fût l'héritier de la Couronne. Ce Médecin, après avoir rappellé dans sa mémoire tous les remédes qu'on avoit employez pour vaincre la maladie, se douta de sa cause, & que le jeune Prince étoit amoureux. Il suggera au Roi d'ordonner aux Dames de visiter Antiochus, sous ombre de le divertir. Il demeura auprès du malade, pendant qu'elles passerent en revûë. La Reine les suivit, & dès qu'elle parut, le poulx du malade se troubla, fut agité de secousses extraordinaires, qui changerent le soupçon en certitude. Erasistrate va trouver le Roi, lui dit que le Prince est attaqué d'un mal incurable, parce que le remede qui convenoit, ne pouvoit être mis en usage.

Quel est donc ce remede, reprit Seleucus? le Prince aime ma femme, repliqua Erasistrate: Hé bien, repartit le Roi, il faut que tu la lui cede. Erasistrate s'en défendit; & pressé de nouveau: Sire, dit-il, mettez-vous en ma place, ma femme m'est aussi chére que la Reine l'est à Votre Majesté, qui n'en voudroit être privée pour rien du monde. Seleucus ayant répondu, que, quelque tendresse, quelque attachement qu'il eût pour elle, il la sacrifieroit à la santé d'Antiochus. Erasistrate lui déclara que Stratonice en étoit aimée. Il y a lieu de croire que l'échange du pere au fils ne lui coûta point de larmes.

La fureur érotique est d'autant plus dangereuse, qu'elle plaît à ceux qui en sont tourmentez, & la cure en est très-difficile, parce qu'ils ne craignent rien tant que leur guérison, chérissant leurs chaînes encore plus que les courtisans.

Comme cette maladie a son principal siége dans l'esprit, le grand remède est de divertir leur pensée de ce qu'ils aiment; de leur tenir l'esprit & le corps occupez, & de les arracher des bras de l'oisiveté, mere de

tous vices, & surtout de la concupiscence.

La médecine y ajoûte les purgations, pour expulser les humeurs qui demeurent dans leur sang, & qui différencient ces pauvres foux. Car les sanguins sont joyeux, rient toûjours, & souvent seuls, aiment les chansons & les danses. Les bilieux sont colères, furieux, jusques-là qu'il s'en est trouvé qui se sont tuez eux-mêmes, pour ne pouvoir résister à la violence de leur passion. Tels que ces Cavaliers à tout faire pour les bonnes graces de leurs maîtresses, dont les Romans sont pleins. Les mélancoliques sont pensifs, solitaires & tristes, soit à cause de la noirceur ou de la froideur de cette humeur gluante, qui arrête & rallentit les mouvemens de l'ame. Quand cette maladie vient de l'abondance de l'humeur, on recourt aux remédes qui en empêchent la production, comme la ruë, le poupier, laictuës, nénufar, feüilles de saules, les graines de coriandre & d'agnus castus, le camphre & la menthe.

La Fable n'a rien de plus incroyable ni de plus absurde, que ce qu'elle débite de son Protée, si l'on ne l'en-

tend des transformations de l'amour. Elles se rencontrent dans ces misérables Amans, que nous voyons en une même heure aimer & haïr; fuïr & desirer; se réjouïr & s'attrister; craindre & se hazarder; se mettre en colére sans sujet, & s'appaiser encore avec moins de raison; en un mot, n'avoir jamais l'esprit en même assiete, non plus que le corps en même posture, ni le même air de visage.

Ces changemens soudains ont fait croire à bien des gens, que cette maladie étoit produite par des breuvages enchantez, appellez philtres, à cause de l'effet qu'on leur attribuë, qui est de faire aimer. Ils peuvent bien avoir la vertu d'allumer l'amour, comme il y en a qui l'amortissent. Mais de le determiner à une certaine personne, & de le rendre par ce moyen réciproque, quelle apparence? Ces breuvages ne peuvent agir sur la volonté, ni captiver sa liberté sous un objet particulier; moins encore faire aimer une personne inconnuë, puisque l'amour est un desir qui suppose la connoissance; ce qui est inconnu, échauffant aussi peu nôtre appetit que ce qui n'est point.

On allégue l'intervention du Démon, & on cite l'exemple de cette fille exorcisée pour ce sujet, par saint Hilarion, dont parle S. Jerôme en la vie de ce fameux Hermite. La sainteté ne conclut rien en matiére de Philosophie, & l'on peut être homme de bien, & mauvais Philosophe.

Vous ferai-je une enumération de ces philtres? Le détail vous épouvanteroit, tant le nombre en est grand; vous feroit rire, tant la plûpart sont ridicules; vous causeroit de l'horreur, tant quelques-uns sont sales, & soulevent la nature. Je me contenterai de vous dire que leur effet ordinaire, est de bouleverser la raison, témoin ce qui arriva à l'Empereur Caligula, à un Frederic d'Autriche, & au Poëte Lucrece, après qu'ils eurent été régalez de ces breuvages. Faut-il s'en étonner? L'amour est le fond de la volonté, & ennemi de la contrainte, de l'aveu même d'Olympias femme de Philippes de Macedoine. Le trait mérite d'être raporté.

Philippes aimoit une jeune fille qu'on accusoit de lui avoir donné des breuvages amoureux. La Reine jalouse, & inquiéte la fait venir devant

elle; & ayant vû sa beauté, la reçût avec des caresses, & déclara qu'elle avoit ces philtres en elle-même.

Que si ces dons du corps sont accompagnez de ceux de l'esprit, & qu'avec cela, celui qui possede les uns & les autres, témoigne son amour à la personne qu'il aime, il est impossible qn'il ne soit aussi aimé d'elle; l'Amour étant le pere de l'Amour même, selon les Poëtes qui ont feint deux Amours, qu'ils ont nommez Eros, & Antéros. Ovide, le grand maître en amour, a renfermé cette maxime dans ces paroles; *ut ameris, amabilis esto.*

Voulez-vous que je pousse plus loin la matiere? j'y consens, & dis que l'amour est une chose spirituelle, qui doit être produite par des moyens de même nature; autrement ils n'opéreroient point sur notre ame, faute d'avoir de la proportion avec elle. La même Belle que son Amant aura adorée, quoiqu'elle n'ait perdu aucune de ses graces, en sera haïe à cause de quelque raport qu'on lui en aura fait, & qui n'est pas seulement incorporel, mais le plus souvent controuvé, & imaginaire. Et de deux person-

nes d'égale beauté, l'une est aimée, l'autre ne l'est point; preuve qui dément l'opinion commune, que l'amour est une playe agréable que le cœur de l'homme a reçûë d'un bel objet. D'où j'infere que ceux-là ont mieux rencontré en la recherche des moyens de se faire aimer, qui y ont employé les flatteries, & les persuasions. Ce sont aussi les moyens les plus ordinaires, dont on se sert pour ménager les mariages. Enfin la fureur amoureuse n'est-elle pas un vice de de l'esprit? Je suis....

XXIII. LETTRE.

Au mesme.

Si le mari a plus d'amour pour sa femme, que la femme n'en a pour son mari.

MONSIEUR,

UN de nos Poëtes disoit, que pour n'aimer plus tant sa Maîtresse, il la vouloit épouser. C'est un secret infaillible; on aime moins ce qu'on possede; mais cela ne vuide pas la question. Qui se lasse le plûtôt

d'aimer, ou qui aime le plus, de l'homme, ou de la femme? Il faut faire distinction entre l'amour, & l'amitié.

L'amour est une passion de l'appetit concupiscible qui se porte au bien sensible, conçû tel par l'imagination; & l'amitié, une vertu, qui porte notre volonté au bien honnête, conçû tel par l'entendement. Le premier est souvent contraire à l'autre. Car les passions violentes troublent la raison, & l'excès d'amour dégenere en jalousie; au lieu que l'amitié ne peut avoir d'excès, & qu'elle mérite d'autant mieux le nom d'amitié, qu'elle est extrême.

De ce que l'imagination de la femme est superieure à son entendement, il résulte qu'elle a plus d'amour, & moins d'amitié. Par une raison opposée le mari a au rebours plus d'amitié & moins d'amour. Ce qu'on remarque même à l'égard de leurs enfans, que les meres aiment avec plus de passion, & de tendresse; mais les peres plus solidement. Cette diversité d'affection peut servir de preuve à celle que nous établissons entre le mari, & la femme.

Il s'agit ici de sçavoir qui aime plus constamment. Il paroît que c'est l'homme, puisqu'il a l'esprit meilleur, & que la perfection emporte avec soi la constance, qui ne convient pas aux choses imparfaites. Elles sont mobiles de leur nature, & leur mobilité ne procede que du désir de changer de forme, ou de rendre la leur plus accomplie.

On dit d'ordinaire, qu'il faut connoître avant que d'aimer. Selon cette regle, ceux qui ont plus de connoissance ont plus d'amour. Or les hommes l'emportent par les lumiéres, non seulement par leur capacité qui est plus grande; mais encore parce qu'ils sont mieux informez de la bonne conduite de leurs femmes, qui gardent la maison, qu'elles ne le sont de celle de leurs maris, qui exercent au dehors les fonctions de la vie civile, à la guerre, dans le négoce, & les autres professions.

Je ne parle que des honnêtes femmes, que plus on connoît, plus on chérit. Les hommes les choisissant, le manque d'affection seroit plus blâmable en eux, qu'en elles, parce qu'il supposeroit de plus grands défauts,

sçavoir, outre l'inconstance, un défaut de jugement de s'être trompez dans leur choix.

Les femmes ne font qu'accepter les maris, qui les recherchent, & se peuvent mieux disculper. Car il y a grande difference entre la liberté qu'à notre volonté, de se porter indifferemment à tel objet qu'il lui plaît, & la seule alternative d'agréer, ou de refuser ce qui se presente à elle. Si bien que la femme qui n'aime pas son mari, peut dire qu'elle ne s'est trompée qu'en un point, qui est d'avoir accepté ce qu'elle devoit refuser : mais le mari s'est trompé en autant de points qu'il y avoit parmi le sexe d'objets dignes de son amitié. D'ailleurs, comme il est le chef, & le maître de la maison, il lui seroit honteux d'être inferieur à sa femme dans le capital, qui rend les mariages heureux, ou malheureux.

L'histoire est remplie d'exemples pour & contre. Elle raporte que Gracchus choisit la mort pour sauver la vie à sa femme Cornelia ; que Semiramis fit tuer son mari Ninus, qui lui avoit déferé pendant un jour le souverain commandement, & qui l'avoit

tant caressée pendant toute sa vie ; que les quarante-neuf filles de Danaüs massacrérent toutes leurs maris en une nuit.

Le devoir à part, ces bonnes filles furent trop obéïssantes à leur pere, & n'entendoient pas leurs interêts. La femme est la plus foible, & a besoin du suport, & de la protection de l'homme, qu'elle est par-là obligée d'aimer davantage, puisqu'elle tire plus de profit de leur société que lui.

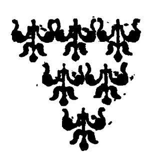
La nature, qui a pourvû au bien de chaque chose, lui ayant donné les moyens de parvenir à sa fin, ne s'est pas aussi oubliée, & n'a pas été moins bonne mere à l'endroit du sexe, lui ayant imprimé une plus grande tendresse, & inclination à aimer, par ce principe, que son bonheur, ou son malheur dépendent du bon, ou mauvais traitement du mari, qui en use avec sa femme sur le pied de l'amour qu'elle lui témoigne.

Le sexe a encore obligation à la nature de lui avoir formé le corps délicat, & poli, & ainsi plus disposé à donner, & à recevoir de l'amour, que celui des hommes, dont les exercices demandoient plus de chaleur, &

de ſechereſſe pour réſiſter au travail. Faut-il des exemples ? de grandes nations entieres nous en fourniront.

Les femmes Indiennes ne diſputoient-elles pas, qui d'entr'elles ſe jetteroit dans le bûcher de leur commun mari, avec ce qu'elle avoit de plus précieux, pour preuve qu'elle l'avoit aimé le plus ardemment. Où lit-on qu'il y a des hommes qui ont rendu cette preuve d'amitié pour leurs femmes ? Que dis-je ? les hommes en avoient anciennement plusieurs, qui n'avoient toutes qu'un mari, dont l'amour étoit par conſéquent affoibli par le partage : au lieu que leur amour n'avoit que lui pour objet, & conſervoit ainſi toute ſa force.

Je ſuis....



XXIV. LETTRE.

A MONSIEUR...... Receveur des Tailles en la Generalité de....

Comparaison des deux Sexes.

MONSIEUR,

LA question que vous me fîtes il y a quelques jours, n'étoit pas trop de mon goût; celle-ci me plaît d'avantage, parce qu'elle est plus sérieuse. Vous vous souvenez bien que dans l'ancienne Rome, un homme se trouvant veuf de sa vingt-deuxiéme femme, & en même-tems une femme veuve de son vingt-deuxiéme mari, le Peuple Romain les contraignit de se marier ensemble, & que les hommes, & les femmes, parioient à qui mourroit le premier des deux; que la femme étant enfin morte la premiére, tous les hommes, jusqu'aux petits garçons, assistérent à son enterrement, ayant chacun une branche de laurier en main, comme ayant obtenu la victoire sur ce Sexe.

La dispute touchant la noblesse, &

la dignité de l'un au-dessus de l'autre, est bien de plus grande conséquence, que cette premiere, où non seulement les femmes l'emportent souvent, se trouvant plus de vieilles que de vieillards, à cause des divers hasards que courent les hommes, & dont la condition des femmes les exempte; mais aussi les cerfs, & les corbeaux, qui vivent des centaines d'années, nous surprennent hommes & femmes.

La plus grande difficulté qui se presente à vuider ce differend, consiste en ceci; que chacun en est juge, & a interêt en la cause; motif absolu de récusation.

Il est donc dans l'ordre que je m'abstienne, & que je plaide uniquement les droits des parties. Les hommes recherchent les femmes, & montrent par-là l'estime qu'ils en font, puisqu'on ne recherche pas une chose qu'on méprise. Mais leur superiorité par-dessus les hommes, se tire principalement de ces chefs; du lieu, de la matiere, & de l'ordre de leur création. L'homme n'a pas eu l'avantage d'être créé dans le paradis terrestre, comme la femme. Elle a été produite d'une matiére plus exquise, que lui, qui a été fait

de la terre ; & elle d'une des côtes de l'homme. C'est pour cela que quelques-uns disent agréablement, qu'elle se plaît si fort à ses côtez.

Quant à l'ordre de la création, Dieu en la production des corps mixtes a commencé par les choses les plus abjectes, & a fini par les plus relevées. Ainsi il a premierement fait la terre, & la mer, puis les plantes, les poissons, & les autres bêtes. Ensuite il a créé l'homme, comme le maître de toutes ces choses ; & enfin la femme, comme le chef-d'œuvre de ses ouvrages, maîtresse de l'homme, plus forte que lui, selon l'Ecriture ; & par conséquent maîtresse de toutes les créatures. Aussi n'est-il sorte de biens qui ne se trouve en la femme plus éminemment qu'en l'homme.

En effet, pour les biens du corps, dont la beauté est le plus rare ; les hommes y ont toûjours perdu leur cause, qu'ils ne gagneront pas pour les biens de l'esprit ; cet esprit étant plus fort, & plûtôt mûr dans les femmes, que pour ce sujet les Loix déclarent puberes à douze ans, & les garçons à quatorze. Elles cultivent plus la vertu que les hommes ; &

elles en ont effectivement plus de besoin, pour résister aux assauts qu'ils livrent à leur pudicité, qui ne se rencontre guére qu'en ce sexe.

Elles se distinguent des hommes par leur compassion, leur foi & leur charité; l'Eglise, qui connoît ses enfans, honore de ses éloges leur devotion. Le vulgaire croit qu'elles sont inhabiles aux sciences, & aux arts liberaux, quoique notre âge, & les derniers siecles en ayent vû un grand nombre, qui y ont excellé, & entr'autres, sœur Julienne Morel Jacobine d'Avignon, qui sçavoit quatorze Langues, & qui soûtint à Lion des Théses de Philosophie à l'âge de treize ans.

L'Histoire celebre pour la même science une Diotime, & une Aspasie, que Socrate ne dédaignoit pas d'aller toutes deux écouter. Pour l'Astrologie, une Hipatie femme du Philosophe Isidore, pour l'art Oratoire; une Tullia fille du fameux Ciceron, à qui elle n'étoit pas inferieure en éloquence; & une Cornelie qui forma celle des Gracches ses enfans. Pour la Poësie, une Sapho inventrice des vers saphiques, avec les trois Coryn-

nes, dont la premiere vainquit jusqu'à cinq fois Pindare Prince des Poëtes Lyriques. Pour la peinture, une Irene, & une Calypso, qui vivoient du tems de Varron. S'il y a eu des Prophétes, n'y a-t'il pas eu des Prophétesses, & des Sybilles. C'étoient même anciennement des filles, qui rendoient les Oracles à Delphes. Enfin, s'il y a eu des Braves, & des Héros, il y a eu des Amazones, & des Heroïnes, dans la lie même du peuple; & ce qui en a diminué le nombre, est la tyrannie, & la jalousie des hommes, qui ont assujetti les femmes aux petits soins du ménage. Tournons à present la médaille de l'autre côté.

Les femmes ne doivent pas alleguer, voyant les hommes seuls traiter ce differend sans elles, qu'il est aisé de loüer les Atheniens dans la Ville d'Athenes, puisque Dieu en a donné l'Arrêt en ces termes : La femme sera sujette à l'homme: Et il ne sert de rien de dire qu'il en étoit autrement avant le peché, puisque cette sujetion lui a été imposée pour peine, attendu que la punition du serpent, qu'il ramperoit sur la terre, ne supose

pas qu'il eût des pieds avant qu'il eût fait pêcher Adam par sa femme; mais marque seulement que Dieu convertit en peine ce qui lui étoit naturel.

Le même se doit dire de la femme qui n'étoit pas moins sujette à l'homme avant le peché. Aussi après que Dieu eût tiré la femme de la côte d'Adam (d'où procede qu'elles ont la tête si dure) il ne dit point qu'elle fût bonne, comme il avoit dit de tant d'autres de ses ouvrages. Et pour marier Adam, il ne trouva point de meilleur expedient, que de l'endormir; sans doute, parce que étant éveillé, & ayant eu le loisir d'y reflechir, il auroit eu bien de la peine à s'y résoudre.

Voilà pourquoi ceux qui considerant l'utilité de ce Sexe pour la conservation de l'espéce, & d'un autre côté les maux dont il est cause, n'ont pas mal rencontré, lorsqu'ils ont appellé la femme un mal nécessaire, que les hommes embrassent par un instinct naturel pour le bien commun, au préjudice du particulier, ainsi que l'eau monte en haut contre son naturel, pour empêcher le vuide.

C'est un animal tellement imparfait, que Platon a douté s'il le mettroit parmi les raisonnables, & qu'Aristote l'appelle monstre. Ceux qui le traittent plus doucement, une simple erreur de la nature, laquelle par défaut de chaleur n'a pû parvenir à faire un mâle.

Les femmes qui sont enceintes, sont pâles, & dégoutées. Dans l'ancienne Loi, celles qui étoient accouchées d'une femelle, demeuroient soüillées durant soixante jours; mais quand elles étoient accouchées d'un mâle, elles ne le demeuroient que trente.

La nature forme celui-ci dans trente jours; mais la femelle seulement en quarante-deux. Les mâles nez au septiéme mois ont vie; mais les femelles seulement au neuviéme, comme si la nature cachoit le plus longtems qu'elle peut sa faute. Elles ont moins de vigueur en toutes leurs actions, à cause qu'elles ont moins de chaleur; ce qui paroît en ce qu'elles ne sont jamais ambidextres, comme les hommes.

Que si les femelles en plusieurs animaux, comme les tygresses, les lionnes, & les louves, ont l'avantage

par-deſſus les mâles, c'eſt en ferocité, qu'on remarque auſſi à la femme.

Mais quel Juge plus éclairé entre les hommes pourront-elles trouver que Salomon, qui en avoit tant eſſayé, & qui demande qui lui pourra trouver une femme prudente ? Et après les avoir comparées à un abîme, il conclud, que toute malice eſt ſuportable, pourvû que ce ne ſoit point malice de femme, & même que la malice de l'homme vaut mieux que la bonté de la femme. Parties oüies par les plaidoyers de leurs Avocats, on pourroit concilier ainſi leurs prétentions.

Chaque choſe eſt eſtimée ſelon ſon Auteur, ſa nature, ſa fin, les moyens dont elle ſe ſert, & la maniere dont elle les employe. Si bien que l'homme, & la femme ayant un même Auteur, étant à peu près compoſez des mêmes parties, il reſte de voir quels moyens ils mettent en œuvre pour parvenir à la beatitude. Ce n'eſt pas d'être homme, ou femme, que l'on eſt beau ou laid ; bon ou mauvais ; noble ou infâme, heureux ou malheureux. Il s'en trouve en chaque ſexe des uns, & des autres. Car pour

XXV. LETTRE.

A MONSIEUR le Marquis de C.., à sa Terre.

Duquel de ces deux animaux la femme approche le plus, de la chévre, ou de la mule.

MONSIEUR,

Vous me faites une question que vous pouvez mieux décider que moi. *Experientia rerum Magistra.** Le mariage est une école incomparable pour les deux Sexes. Les humeurs y sont à une épreuve continuelle. Même gîte. Même table. Même lit. Interêts communs. Societé inséparable. Communication libre, les motifs de contrainte ayant cessé. Tant de politesse qu'il vous plaira ; c'est une cendre légere qui couvre un grand feu, dont la captivité ne sçauroit durer, & que son activité affranchira incessamment. Telle est la force du naturel.

* ou *Usus, optimus rerum Magister.*

Il se moque de tout ; certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.
En vain de son train ordinaire
On veut le désaccoûtumer.

Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne sçauroit le réformer.
Coup de fourche, ni d'étrivières,
Ne lui font changer de manieres;
Et fussiez-vous embastonnez,
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

Naturam expellas furcâ, tamen usque redibit.

En un mot, chaque sexe a ses infirmitez, qui se trouvent réünies dans le mariage, & en rendent la condition si fâcheuse qu'il y a bien des gens qu'elle ne tente point.

Pour vous qui avez tourné de ce côté-là, je veux croire que vous vous êtes tâté auparavant, & que, comme cet illustre Romain, vous avez vû, & méprisé tous les vents, & toutes les tempêtes qui vous menaçoient. Ce n'est pas qu'il y a bien loin de la théorie à la pratique; & peut être même en avez-vous fait l'expérience. Du moins la question que vous mettez sur le tapis, en est un indice, par la raison que je viens de dire au commencement de ma lettre, l'usage en toutes choses est un excellent maître. Vous avez l'habileté requise pour la résoudre, c'est pourquoi je me con-

tenterai de la traitter, vous en laissant la décision.

Toutes les femmes ne sont pas capricieuses; mais lorsqu'elles le sont, on en demande la cause, & pourquoi elles sont plus capricieuses que les hommes? De tirer cette différence de la diversité des ames, c'est prouver une chose obscure par une autre qui l'est encore davantage: c'est confondre la Philosophie avec la Théologie: c'est supposer dans notre espece une hierarchie pareille à la celeste, où les Archanges président les Anges; c'est prononcer sans tîtres, & contre les regles, des jugemens; que les esprits des hommes sont naturellement plus parfaits, & plus accomplis que les esprits des femmes.

La déduira-t'on de la diversité des corps? La beauté, qui est le partage du Sexe, y résiste. Car qui dit beauté, dit résultat d'une conformation réguliere, & d'une bonne constitution. Joint que les Belles sont ordinairement les plus bisarres, & entendent le moins raison.

Il faut donc tirer cette difference de la proportion, & de la disproportion du corps, & de l'ame. Celle-ci

rencontre quelquefois un corps, si temperé, & des organes si heureux, qu'elle approche plus de Dieu que de l'homme dans ses opérations. De tels hommes, & de telles femmes font l'admiration de tous les témoins de leur conduite.

Il y a au contraire des ames si mal logées, & dont les fonctions sont traversées, & corrompuës par tant d'obstacles, que leurs actions tiennent moins de l'homme que de la bête. Et parce qu'il est plus de femmes que d'hommes, dont l'esprit est mal logé, & dépravé dans ses fonctions; delà viennent leurs caprices, & ce que vous voudrez. La cause de ces caprices réside dans leur sang plus aqueux, & plus subtil, & comme tel, plus aisé à être agité, & émû par les objets presens, que celui des hommes.

La pesanteur du sang des melancoliques les dispose à des manieres opposées. Ils se possedent, ne sortent point de leur assiette, & comme ils sont estimez les plus sages, ainsi ceux qui ont le sang, & par conséquent les esprits plus mobiles, le doivent être moins, & leur esprit plûtôt derouté.

Les mouvemens dereglez de l'or-

gane, qui distingue le Sexe, & que les Naturalistes appellent un animal dans l'animal, se mettent souvent de la partie, & renversent l'œconomie des humeurs. D'où il arrive que non seulement la santé du corps, mais encore celle de l'esprit, en est souvent altérée, & que telle femme surprise par une suffocation de cet organe, entrera, du bon sens où elle étoit, en fureur; pleurera, rira, fera des mouvemens désordonnez, & qui ne travailleront pas seulement son corps & son esprit, mais aussi celui des Medecins pour en assigner la cause précise.

La façon de vivre, à laquelle les Loix, & les Coutumes assujetissent les femmes, ne contribuë pas peu aux défauts qu'on leur reproche. Car menant une vie sedentaire, où elles ont toûjours les mêmes objets devant les yeux, leur esprit n'étant point diverti par les actions civiles, en cela plus malheureuses que les hommes, elles font une infinité de reflexions sur leur condition presente, qu'elles comparent à celles dont elles s'estiment dignes; ce qui déconcerte leur modestie, & les emporte souvent au-delà des bornes qu'elles s'étoient pro-

poſées ; ſur tout, quand une femme de bon eſprit ſe void un ſot mari ; qu'elle a l'ambition de paroître, comme c'eſt l'animal qui en a le plus, & qu'elle ne peut ſe tirer de la preſſe.

Une autre ſe jugeant mériter plus que ſa rivale, ne ſçachant à qui ſe plaindre de ſon malheur, fera tout par dépit ; ce que les hommes appellent fougue, faute d'en ſçavoir la véritable cauſe. Y a-t'il ſujet de ſe récrier ? Le principe eſt naturel, & agiſſant ; & la jalouſie l'irrite, & en augmente la force. Mais pourquoi ſe ſert-on du mot de * caprice pour exprimer l'humeur extravagante de la plûpart des femmes ?

Le terme le porte, & elles ſympathiſent en effet avec les chévres, dont les mouvemens ſont ſi dereglez, que prendre la chévre a toujours ſignifié s'épouvanter ſans ſujet, & changer de réſolution tout à coup, & lorſqu'on s'y attendoit le moins. Ceux qui ont étudié la nature de cet animal, diſent qu'il a le ſang extrêmement acre, & les eſprits très-brûlans ; qu'il a toûjours la fiévre ; qu'enlevé par cet excès de chaleur, il ſaute

* Caprice vient du mot latin *Capra*, Chévre.

dès sa naissance ; que la conformation de son cerveau est semblable à celui de la femme. Cela suposé, je raisonne ainsi.

Les ventricules du cerveau de la femme étant fort petits, & remplis aisément de vapeurs ; ces vapeurs ne peuvent s'évaporer à cause des sutures du cerveau des femmes, qui sont ordinairement plus serrées que celles des hommes. Par le séjour que font ces vapeurs, elles contractent de l'acrimonie, piquent les nerfs, & les membranes, & leur causent des agitations extraordinaires.

Il est certain que les femmes sont plus sujettes aux migraines, & autres maux de tête que les hommes ; & en voila sans doute la raison.

Permettez-moi de remarquer que ceux qui vendent une chévre, ne la garantissent jamais saine ; & on demande des garands pour les femmes ? c'est trop de rigueur. Marc-Aurele pour un Philosophe avoit mauvaise grace de se plaindre de son Beau-pere, & de dire qu'Antonin, qui avoit fait tant de bien au monde, lui avoit fait beaucoup de mal, en lui donnant sa fille, tant il y trouvoit d'os à ronger en assez peu de chair.

Les Naturaliſtes aſsûrent que la chévre eſt ſurtout ennemie de l'olivier, ſymbole de la paix. La femme ne l'aime guéres davantage : ſans parler du divorce qu'elle a mis entre Dieu & l'homme par ſa friandiſe & par ſa curioſité. D'où proviennent la plûpart des differends & des querelles qui ſurviennent dans le ménage & la vie civile, que de ſon babil, ſon ambition, ſon luxe, ſon opiniâtreté & ſes autres vices ? Pour faire paſſer un troupeau de chévres en quelque lieu difficile, il n'y en faut pouſſer qu'une, toutes les autres la ſuivront. Ainſi les femmes naiſſent envieuſes, & à peine une mode nouvelle eſt-elle écloſe, qu'elles l'embraſſent. Les Jardiniers comparent les femmes & les filles à un troupeau de chévres, qui broutent ſans ceſſe, & qui aiment à grimper. N'y auroit-il que cette difference entre les unes & les autres, que la chévre porte les cornes, & la femme les fait porter ?

Quelques-uns diront que la femme a plus de rapport avec la mule qu'avec la chévre ; que laiſſant aux Grammairiens l'étymologie du mot *mulier*, la mule eſt la plus fougueuſe & la plus

fantaſque de toutes les bêtes; qu'elle craint plus l'ombre d'un homme, ou un arbre renverſé, que l'éperon de celui qui ſera prêt à la piquer. De même la femme craint tout, hormis ce quelle devroit craindre. L'opiniâtreté de la mule eſt ſi grande, qu'elle a paſſé en proverbe : elle eſt inſéparable du ſexe, la plûpart des femmes venant au monde avec un eſprit de contradiction.

Les mules comme les femmes, ſe plaiſent à marcher en compagnie. Les clochettes & les muſelieres des unes ont beaucoup de rapport avec les pendans d'oreilles & les maſques des autres. Plus on laiſſe repoſer une mule, plus elle devient rétive. La femme dans l'oiſiveté devient un monſtre en malice. L'une & l'autre ne prennent pas volontiers le frein aux dents. La mule eſt ſi mauvaiſe, qu'elle ruë même la nuit en dormant; la femme eſt plus ſouvent couchée qu'elle ne repoſe. Enfin la mule aura toûjours bien obéï, qu'il faut qu'elle paye quelque jour ſon maître d'un coup de pied : la femme aura paru la plus ſage du monde, qu'il faut qu'elle faſſe une folie en ſa vie. On pourroit répon-

dre à ceux qui ont inventé ces petites médailles, qui repreſentent par le haut la tête d'une femme, & par le bas celle d'une mule, qu'ils loüent ce ſexe penſant le blâmer.

En effet, quoi de plus ſain, de plus fort, de plus patient & de plus grand ſervice qu'une mule? auſſi la nature produiſant tous les autres animaux, montre bien qu'elle ne ſe contente pas d'eux, leur en faiſant engendrer d'autres. Mais quand elle a fait une mule, elle s'arrête là, comme ayant trouvé ce qu'elle cherchoit.

Que ſi la femme a des quintes, des faillies & des emportemens, pourquoi lui en faire des crimes, & ne les pas attribuer à vivacité d'eſprit & à grandeur de courage? & comme le Poëte pour bien loüer ſa maîtreſſe More, chantoit ſes joües de jayet & ſon ſein d'ébene; ainſi, quoiqu'en diſe le vulgaire ignorant, entre les femmes, la plus capricieuſe eſt la plus gentille.

Parmi les Juifs il y avoit trois ſortes de perſonnes exemtes des charges publiques, & qui même ne pouvoient être appellez en jugement; les pauvres, les frénétiques, & ceux qui avoient

une mauvaise femme, parce qu'on supposoit qu'ils avoient assez d'affaires à la maison, sans leur en donner d'autres au dehors. Les loix exemtoient encore les nouveaux mariez d'aller à la guerre la premiere année de leur mariage, pour leur donner ce tems, qui est le plus rude & le plus important à démêler leurs differends, & à reduire au devoir leurs fiéres épouses. Mais si les maris n'en pouvoient venir à bout, un petit libelle de divorce, ordonné par la Loi pour mettre fin aux miséres d'un homme, en faisoit l'office.

Les Chaldeens n'y apportoient pas encore tant de façon. Ils ne faisoient qu'éteindre le feu du logis que le Prêtre y avoit allumé à leur mariage. Mais le privilege n'étoit pas réciproque, les Loix divines & humaines n'ayant jamais permis aux femmes de quitter leurs maris. Autrement, comme elles sont fantasques & inconstantes, elles en eussent changé tous les jours.

Les mêmes loix à ce sujet ont toûjours interdit aux femmes l'administration des affaires publiques; & la Religion des Arabes Mahométans leur

faisant un paradis à part, ils en rendent cette raison ; que si les femmes entroient dans le leur, elles en troubleroient toute la fête.

Je suis.....

P. S. J'ai lû cependant quelque part, qu'il y a eu des nations, dont les loix permettroient aux femmes de se séparer de leurs maris dans certaines circonstances.

XXVI. LETTRE.

A MONSIEUR l'Abbé de.....
à Toulouse.

Dissertation sur le ris & les pleurs.

MONSIEUR,

Le ris & les pleurs sont équivoques : on rit & on pleure quelquefois sans en avoir envie. Les exemples en sont familiers dans la nature, sans foüiller plus avant. Alte là : à bon entendeur, demi mot : vous n'ignorez pas ce qu'a dit galamment un Auteur ;

Qu'il faut toûjours loüer les Dieux & sa
Maîtresse.

Autre parallele. On a beau vanter la mediocrité & l'appeller dorée, elle ne nous touche point. Qu'un passant suive son chemin avec une contenance modeste, on n'y prendra pas garde. Mais si un foû rit, & qu'un autre pleure, il attire nos regards & notre attention.

Vous demandez lequel est le plus raisonnable, soit de la part de l'homme, soit de la part des objets qui fournissent matiére à l'un & à l'autre? Nous ne lisons point que Notre-Seigneur ait jamais ri, non pas même aux nôces de Cana; mais il a pleuré le Lazare mort, encore qu'il l'allât ressusciter. Et il compare l'entrée du Paradis à la porte d'un Juge qu'une femme fait ouvrir à force de plaintes & de lamentations, qui obligent enfin ce Juge de lui rendre justice. Il dit que bienheureuse est la maison de larmes, & que Dieu y réside.

Au contraire des ris & des réjoüissances, qui du tems de Noé précéderent le déluge, & qui sont encore à present des occasions de peché en mille maniéres. Aussi tout le pathetique des Prédicateurs aboutit-il à tirer des larmes de contrition de leurs audi-

teurs. Et dans le procès des Sorciers & des Magiciens, on observe pour marque de sortilege qu'ils ne pleurent jamais.

C'est un indice certain de mauvais naturel dans les femmes & dans les enfans, lorsqu'étant blâmez ils sont insensibles, & demeurent les yeux secs. L'indolence d'Enée à son adieu, afflige & irrite plus Didon sa bien-faictrice, que le départ de ce Héros fugitif.

La Physique nous découvre le principe de cette insensibilité. Les esprits & les vapeurs qui s'élevent de la masse du sang, venant à se calmer, s'épaississent dans le cerveau, d'où procedent les larmes; comme les vents s'appaisent étant résoûs en pluïe dans la moyenne region de l'air; mais de même que quand il ne pleut point, l'orage continuë; ainsi lorsqu'on n'arrache point de pleurs d'un esprit agité, en un sujet qui le mérite, c'est une preuve afsûrée que cette agitation n'est point appaisée.

La structure des yeux & l'humidité qui les abreuve, publient qu'ils ont été faits pour pleurer. Ils sont bordez d'une grosse glande, appellée pour

ce sujet Lachrymale, qui reçoit cette humidité par une infinité de pores & de petites ouvertures. Etant serrée dans la tristesse par les muscles, elle dégorge & distille goute à goute.

Les objets de nos sens nous offrent une plus ample matiere de pleurer que de rire. Car si nous regardons nos pieds, la terre se presente, qui doit en moins de tems que l'ambitieux ne s'en promet, ensevelir son ambition, & ne lui prêter que six ou sept pieds de terre pour le couvrir.

A côté de nous il s'offre tant de miséres, que les Espagnols disent en proverbe, Que ceux qui s'affligent des miséres d'autrui, portent le monde sur les épaules. En haut, quel sujet de tristesse de voir Dieu deshonoré en tant de façons! Chez nous, les infirmitez du corps, les afflictions de l'esprit, la tyrannie des passions & les traverses de la fortune, ont extorqué cet aveu de la bouche des plus heureux, du moins en apparence; que la vie est pleine d'epines & de miséres: de la bouche du Sage, que la plus éclatante & la plus délicieuse, n'est que vanité.

Gémir sur le malheur de notre con-

dition est une suite de cette connoissance ; s'en rire c'est une folie & imiter les limaçons d'Esope. Il y a tems pour pleurer & tems pour rire, selon même la Sagesse increée. De sorte que pleurer toûjours ou rire sans cesse, est une extremité également vicieuse : & néanmoins le ris étant plus convenable à l'homme, qui est défini par la faculté qu'il a de rire, & non par celle de pleurer qu'il a commune avec les cerfs & les crocodilles, qui jettent de veritables larmes, & les autres bêtes qui pleurent à leur mode, le ris me paroît moins à blâmer que le pleurer. Héraclite par ses larmes se rendoit odieux & insupportable à tous le monde, qui au contraire se plaît en la compagnie des rieurs, & se range volontiers de leur côté.

Aussi leur humeur joviale est-elle à préferer à la mélancolique des pleureurs, qui n'ont point de plus grands ennemis qu'eux-mêmes, puisqu'ils épuisent en pleurant tout ce qu'ils ont d'humidité qui est la source de la vie, & que leurs larmes qui sont d'ailleurs une marque d'impuissance, sont un effet de la tristesse dans laquelle ils s'entretiennent.

Ils devroient au moins considerer qu'elle est d'autant plus dangereuse, que par la compression & la concentration des esprits qui la suit, elle empêche & suspend les fonctions de la raison déja obscurcie par les nuages de ces humiditez continuelles. Au lieu que le ris, qui est un signe de joie & de contentement, donnant l'essor à ces esprits qu'il dilate, est cause que toutes les actions de la vie sont plus parfaites, & à l'imitation de nos esprits animaux, suivent le branle & le mouvement qui leur est inprimé par les esprits animaux des autres. De là vient que nous bâillons, voyant bâiller les autres; que les enfans remuënt les pieds & les mains voyant danser, & entendant le son des violons; que la tête semble nous tourner, lorsque quelqu'un tourne devant nous. De même nous pleurons avec les pleureurs, & rions avec les rieurs, sans sçavoir même pourquoi. Et ainsi le ris de Democrite excitant un pareil mouvement de joie dans ses spectateurs, la joie qu'ils ressentoient dilatant leurs esprits, les rendoit plus dociles, & plus capables de recevoir ses conseils, à quoi les larmes de

l'autre étoient contraires.

Comme un Médecin ſeroit également foû de ſe rire de ſon malade, & de pleurer du mal qu'il lui voit ſouffrir ; de même Democrite & Heraclite n'étoient pas moins ridicules l'un que l'autre, de rire ou de pleurer de la misére des hommes. Démocrite l'étoit plus que ceux dont il ſe moquoit ; & ce fut peut-être de regret qu'il ſe creva les yeux, & non pour mieux philoſopher. Autrement il eût fait comme celui qui ſe couperoit les jambes pour mieux ſauter, puiſque les yeux ſont les fenêtres de l'ame, qui reçoit par ce ſens preſque toutes ſes connoiſſances. Héraclite étoit donc plus ſupportable en ce que les larmes qu'on jette pour autrui, venant d'un mouvement de charité, & de la compaſſion qu'on lui porte, nous aimons naturellement ceux qui nous aiment, & qui compatiſſent à nos maux, dont la vie eſt pleine : au lieu que le ris procedant de la diſproportion des actions des rieurs, & de celle des perſonnes dont ils ſe rient, & étant l'effet du mépris le plus ſenſible qui ſoit, rend odieux ceux qui ſe mocquent du prochain. Et puis le rire de Démocrite

devoit servir à rendre les autres meilleurs, ce qui étoit impossible ; car quel profit peut-on faire de ce que dit un moqueur ? à moins de prendre ses paroles à contre-sens.

Les larmes au contraire sont si persuasives, qu'Auguste tout fin qu'il étoit, se laissa tromper à celles de Cléopatre, & crut qu'elle vouloit vivre, ayant résolu de mourir. Heraclite & Démocrite avoient tous deux raison, fondez sur un même principe ; sçavoir sur la vanité des choses de ce monde, qui sont également ridicules & déplorables.

Car bien que le rire & le pleurer semblent contraires, ils peuvent venir à même occasion. Ainsi des peuples ont pleuré à la naissance des enfans, qui est pour nous un sujet de réjoüissance. Plusieurs ont ri d'Alexandre, qui pleuroit de ce qu'il avoit encore plusieurs mondes à conquérir. Xerxès pleuroit voyant son armée formidable, dont il ne devoit rester Officier ni soldat dans cent ans, pendant qu'un Philosophe de sa suite s'en rioit.

Le rire & le pleurer se font par la retraction des nerfs, d'où il arrive

que les traits du visage de celui qui rit, sont semblables aux rides & aux grimaces de celui qui pleure. Aussi les trois sujets qui peuvent nous obliger à rire des hommes, sçavoir les revers de la fortune, & ce qu'ils appellent vertu & science, peuvent fournir également dequoi rire & pleurer.

Pour la fortune, lorsqu'elle précipite ceux qu'elle a élevez au plus haut de sa rouë, ne sont-ils pas autant dignes de pitié que de moquerie, de s'être fiez à son inconstance? Pour le second, quand des gens de qualité se coupent la gorge pour un mot équivoque, afin de ne paroître pas poltrons, sont-ils, si je l'ose dire, moins déplorables que ridicules, de prendre l'ombre de la vertu pour la realité? Et quant au troisiéme, si ces deux Philosophes ressuscitez voyoient notre jeunesse employer dix ans, pour apprendre à parler, comme faisoient il y a deux mille ans les servantes, & les harangeres à Rome, & toute notre Philosophie reduite à un fatras de raisonnemens & de distinctions frivoles, ne mourroient-ils pas bien vîte, s'il étoit en leur pouvoir, avec une pareille raison; l'un de pleurer,

l'autre de rire : mais s'ils voyoient toutes les disputes comiques & serieuses, qui sont répanduës dans le monde, oh ! pour le coup, ils n'y pourroient plus tenir, ils voudroient mourir une troisiéme fois.

Je suis....

XXVII. LETTRE.

A MONSIEUR...... Chanoine Regulier.

Sur la mort, les richesses & les plaisirs du monde.

MONSIEUR,

TOus songes sont mensonges, dit le proverbe vulgaire ; mais cette proposition n'est pas universellement vraie, comme vous allez le voir par le recit exact que je vais vous faire, & dans lequel vous trouverez de grandez veritez.

Ces jours passez me trouvant un peu plus mélancolique qu'à mon ordinaire, je me retirai un soir dans ma chambre un peu plûtôt que de coûtume, & je jettai les yeux sur

quelques anciens manuſcrits avant de me coucher. Je tombai par hazard ſur un où je lûs ces reflexions.

» Bien des gens ont de l'éloquen- » ce, mais il eſt rare de trouver du » jugement. On en trouve aiſément » qui font des vers ſublimes, & qui » ſont ſçavans dans les Langues Grec- » que & Latine ; ils ſçavent beau- » coup de choſes qui ne leur procu- » rent pas la ſageſſe. Leurs paroles » ſont brillantes comme des colliers de » pierres précieuſes ; mais dans un ſe- » rieux examen, elles n'ont rien dont » on puiſſe profiter. C'eſt une peinture » délicate & plate, qu'on regarde ex- » terieurement, mais qui n'a ni ſuc, » ni ſubſtance. Quel fruit l'eſprit en » peut-il retirer ? que peut-on appren- » dre d'une pareille lecture? Que ſçait- » on enfin, ſinon des ſonges & des » rêveries, qui ne ſervent pas à la » conduite de la vie, & qui ne ten- » dent à rien d'utile ? On eſt auſſi avan- » cé à les ſçavoir qu'à les ignorer....

J'en étois là, lorſque le ſommeil m'obligea de me coucher. En moins de rien je tombe dans un profond aſſoupiſſement, pendant lequel mon imagination me tranſporte dans des

campagnes couvertes d'ifs & de pavots, où regnoit un affreux silence.

Cependant on entendoit dans les forêts voisines les cris funestes des hiboux & des choüettes, & de tems en tems des phantômes hydeux m'effrayoient par leurs hurlemens. Les collines & les vallées retentissoient alors du bruit affreux des accens qu'on entendoit dans ces tristes lieux. Ce n'est pas encore tout, je vis en un instant une prodigieuse quantité de peuplés couverts de voiles obscurs, & qui traînoient après eux de funébres lambeaux. Ils avoient la tête comme voilée, & remplissoient l'air de leurs tristes plaintes.

Apprêtez-vous, la scène va changer & être encore plus effrayante. En un clin d'œil je vis un horrible carnage. La terre étoit de tous côtez jonchée d'affreux cadavres. Qui a pû, disois-je en moi-même, se baigner dans ces flots de sang ? Combien vois-je de corps de Seigneurs, de Princes & de Rois ? je reconnois les marques de leurs dignitez.

Comme je faisois tout tremblant ces réflexions, je vis tout d'un coup la mort toute furieuse s'approcher à grands

grands pas. Quel horrible aspect! sa cruelle faulx étoit toute ensanglatée; mille bataillons de dangers & de maladies la précédoient, elle étoit accompagnée de je ne sçai combien de cruels Ministres. Quand elle fut à
» portée de se faire entendre : Je suis
» la Mort, s'écria-t-elle d'une voix
» terrible, & je moissonne avec cette
» faulx tout ce qui est sur la terre,
» comme on fauche le foin. Dieu m'a
» donné sur l'Univers des droits in-
» contestables; j'ai des ordres de n'é-
» pargner personne. Le pauvre en
» sa cabanne est soûmis à mes loix,
» & la garde des Palais les plus som-
» ptueux n'en sçauroient garantir les
» Monarques, personne ne peut m'é-
» chaper. Les grands comme les pe-
» tits, sont soûmis à mon joug; j'hu-
» milie & j'attere le faste orgueil-
» leux des plus grandes Puissances : il
» n'est point enfin de tête exemte de
» ce tribut. Rien au monde ne peut
» mettre les hommes à couvert de ma
» colére; mes coups sont par tout
» inévitables, parce qu'on me trouve
» par tout, & cette faulx abbat les
» jeunes gens comme les veillards. Je
» n'ai nul égard pour les richesses, ni

» pour la Noblesse fondée sur les plus » anciens monumens. Quel est celui » qui m'a resisté, & qui a pû s'exem- » ter de la Loi générale ? J'ai arraché » le sceptre de la main des uns, & » enlevé le diadême de la tête orgueil- » leuse des autres. La parole leur a » manqué. Je les ai arraché de l'écla- » tante lumiére. Leurs corps inani- » mez ont été renfermez dans de té- » nébreuses sepultures. L'Indien, le » Maure, l'Arabe, l'Européen, l'Asia- » tique, le Scythe, & l'Affricain, me » craignent également. Je n'ai nul » égard pour les personnes & pour » les differens lieux. Le temps, les » mœurs, & les années me sont in- » differens. Le Marchand, & l'hom- » me de probité ; le sage, & l'insen- » sé ; les enfans, les jeunes gens, & » les vieillards ; la laideur, & la beau- » té, n'ont aucune recommandation » auprès de moi. » C'est ainsi que cet- te implacable acheva son discours.

Une grande frayeur s'empara de mon ame ; je me sentis le sang tout glacé, sur tout quand j'apperçûs cette sourde executrice députer dans tout l'Univers ses cruels ministres, qui composoient une troupe innombra-

ble. Elle paroiſſoit ſe glorifier d'une ruine générale. Etonné, confus, & tremblant je m'imaginai proferer ces paroles :

O ſoins inutiles ! ô vœux des hommes ! ô vains travaux ! eſpérances trompeuſes ! conſolations humaines ; & vains honneurs ! que vous êtes paſſagers ! que notre vie eſt courte, incertaine, & remplie de maux, & de dangers ! que les apparences en ſont trompeuſes ! quel fiel, & quel venin ne renferme-t'elle pas ! que ſommes-nous miſerables, qu'une pouſſiere élevée par les vents, auſſi fragiles que le verre, auſſi peu conſiderables que l'ombre fugitive, d'auſſi courte durée que les roſes, qui brillent le matin, & languiſſent le ſoir ! A preſent gais, & vivants ; en un moment la paſture des vers : maintenant forts, & doüez de beauté ; peu de tems après des cadavres hydeux. De quoi peut nous ſervir d'amaſſer des tréſors ? A quoi ſont bonnes les perles, les diamans, l'or, l'argent, & les habits précieux ? A quoi peut même ſervir la ſouveraineté ? De quel uſage ſont les palais incruſtez de marbre ? Pourquoi d'un regard dédaigneux mépriſer tout le monde, &

se regarder comme des Dieux sur terre, si la mort enleve tout; si, misérables que nous sommes, nous devons retourner en poussiere; & si, tôt ou tard notre faste, & notre vaine gloire doivent finir sans retour.

Changement de décoration, & nouveau spectacle. A peine eus-je fini ces reflexions, que je vis devant moi un grand jeune homme tout environné de lumiere, que je pris pour une Intelligence celeste. Ce qui me rassûra un peu. Je ne me trompois pas; car c'en étoit effectivement une, qui me voyant tout tremblant, & tout pâle me parla ainsi.

» Rassûrez-vous, me dit-elle, & » munissez-vous d'une noble hardiesse. » La crainte ne convient qu'à une ame » basse; elle ne sied pas aux grands » hommes, ni aux Philosophes. Quelle » raison avez-vous de tant craindre la » mort? Votre crainte vous paroît lé» gitime. Je sçais que ce mouvement » est donné par la nature à tous les » animaux, qu'il n'en est pas-un qui » n'en ait horreur, & qui ne la fuye. » Elle ôte la vie, les richesses, & les » délices des hommes; elle détruit » leurs corps, les réduit au néant; &

» jusqu'à leurs os mêmes, ils sont ré-
» duits en poussiere ; elle est enfin se-
» lon vous autres mortels le plus
» grand de tous les maux. Je conviens
» de tout cela avec vous, &, si vous
» voulez, qu'il faudroit être de fer
» pour ne pas apprehender une chose
» qui nous paroît si cruelle. Mais vous
» vous trompez, & vous vous laissez
» séduire par l'apparence, & par l'om-
» bre de la verité qu'il n'a pas été per-
» mis à tout le monde de découvrir.
» Ecoutez-moi. L'homme qui se con-
» fie témérairement à son esprit, & à
» ses lumiéres, devient le joüet, & la
» risée des habitans des Cieux ; quand
» il ose sur tout pénétrer les secrets de
» la nature, & foüiller dans les juge-
» mens impénetrables de la Divinité.
» Comme son esprit est effectivement
» imbecille jusqu'au point qu'il ne
» peut distinguer ce qu'il a devant ses
» pieds ; de quel droit peut-il esperer
» de découvrir ce que Dieu a caché
» dans le sein de la nature ? Il croit ce-
» pendant tout sçavoir ; il est causeur,
» malheureux, aveugle, témeraire,
» & plein de folie. Il se flatte lui-même,
» & s'estime beaucoup. L'amour pro-
» pre est l'origine de cette folie. C'est

» le nuage épais qui l'empêche de con-
» noître la vérité. Défaites-vous de
» l'amour propre, vos yeux verront
» plus clair ; & ce qui vous paroît
» bon, ne tardera pas à vous paroître
» moins bon, ou peut-être mauvais.
» Ce que vous envisagez comme de
» grands maux, deviendra le plus ex-
» cellent des biens.

» Après avoir chassé les épaisses té-
» nébres qui vous environnent, ap-
» prenez que le genre humain n'est
» autre chose qu'un sac rempli de
» vents que la Fortune roule d'un
» coté, & d'autre. Mais helas ! Ce-
» lui qui est sage préfere la mort à la
» vie, puisque les hommes sont con-
» tinuellement tourmentez, pendant
» qu'ils sont sur la terre, ou qu'ils ne
» joüissent tout au plus que de biens
» périssables, mêlez d'une affreuse
» amertume. Vous seriez aisément
» persuadé de cette verité si vous con-
» noissiez parfaitement les biens & les
» maux de la vie des hommes, & si
» vous sçaviez en faire une juste com-
» paraison. Vous connoîtriez alors la
» vie telle qu'elle est, & vous ne trou-
» veriez plus la mort si redoutable
» que vous vous l'êtes figurée.

» Commençons par les richesses que
» tout le monde désire, & recherche,
» qu'on loüe, & qu'on admire; je
» veux vous montrer ce qu'elles sont.

» Qu'est-ce que les richesses? Peut-
» on mieux representer leur incons-
» tance qu'en les comparant à une
» nuée qui disparoît, change de forme,
» & se dissipe par le vent? Qu'y a-t'il
» de plus séduisant que le premier as-
» pect du riche? Palais superbe, meu-
» bles somptueux, équipage magnifi-
» que, nombreuse suite de Courtisans,
» & de Domestiques; rien ne lui man-
» que, sa table est couverte de la dé-
» poüille des mers, & des forêts; tou-
» te espece de volatile, & de gibier
» viennent s'y placer par l'art magi-
» que de ses richesses; les vins les plus
» exquis n'y sont pas épargnez; tout
» cede, tout rampe devant lui, il se
» croit heureux; voila un beau ta-
» bleau, mais dont le revers est sou-
» vent bien hideux. Ce n'est qu'après
» la mort qu'on connoît si on a été
» heureux.

» En effet, le riche est sans cesse
» agité au milieu de son prétendu bon-
» heur, de mille soucis cuisans qui
» lui rongent les entrailles. De deux

» choses l'une, ou le riche connoît le » prix de ce qu'il possede, ou il n'en » est pas persuadé ; s'il n'en est pas » persuadé, à quoi lui servent ses » trésors ? Il n'en peut recevoir ni » bonne ni mauvaise impression : Le » voilà de niveau avec celui qui ne » possede rien. S'il connoît au con» traire ce qui lui appartient, ou il en » aime la possession, ou bien elle ne le » touche pas ; dans ce dernier cas de» quoi lui sert cette possession, & quel » plaisir peut-il ressentir d'une chose » qui lui est indifférente, & à laquelle » il n'est pas plus sensible, qu'un » homme qui ne boit point de vin, » le seroit à une grande quantité de » cette liqueur. Si le riche au con» traire est sensible à son prétendu » bonheur, il donne tous ses soins à » le conserver. Pour y parvenir, com» bien d'inquietudes, de travaux, de » soins, & de craintes ne ressent-il » pas ? Son esprit agité est sans cesse » à la torture, nul moment de repos. » Concluons donc que la mort est mil» le fois préferable à la vie de telles » gens.

» A l'égard des plaisirs de la vie, ils » sont si remplis d'amertumes qu'ils ne

» méritent pas qu'on les recherche.
» Qui ne ſçait que la volupté, comme
» un autre Circé, transforme en bêtes
» ceux qui lui ſont ſoûmis ? Elle pre-
» ſente une coupe fatale remplie du
» plus doux des poiſons ; quand quel-
» qu'un boit ce philtre dangereux, il
» devient à l'inſtant inſenſé, & ſouvent
» pire qu'une bête. Un très-petit nom-
» bre des mortels eſt exemt de cette
» pernicieuſe boiſſon ; peu fuyent les
» étendards de cette infâme, à qui
» l'aveuglement, & la folie ont fait
» autrefois ériger des autels, & con-
» ſtruire des Temples. »

Mon bon Ange (car je crois que c'étoit lui qui me parloit) alloit encore continuer ſes ſages inſtructions, lorſque tout d'un coup je m'éveillai tout en ſueur, & le cœur palpitant. Je ne pus retrouver le ſommeil le reſte de la nuit ; je ne fis continuellement que repaſſer mon ſonge dans mon eſprit : je vous l'envoye tel que je l'ai ſongé, & ſuis....



XXVIII. LETTRE.

A Monsieur le Comte de N..... à Paris.

Ce que c'est que la veritable Noblesse.

MONSIEUR,

Vous voulez sçavoir ce que je pense de la Noblesse; vous allez être satisfait. La Noblesse, selon les idées du peuple ignorant, procede, ou des grandes richesses, ou du sang, lorsque quelqu'un doit sa naissance à une illustre origine, dont l'arbre généalogique fait parade d'ayeux, de bisayeux, & de blazons antiques. On y voit de somptueux éloges rendus à la vertu des péres. Mais helas! que le jugement du vulgaire s'écarte en pareil cas de la verité, comme ce n'est que trop la coûtume!

L'opinion commune est le partage de bien des gens; mais la raison n'est du ressort que de peu de personnes. Si celui qui est riche, doit être regardé comme noble, il s'ensuivra qu'un Boucher, un Barbier, un Pescheur, un

Marchand de chevaux, un Berger, un Boulanger, un Corroyeur, un Bouvier, un Fripon, un Brigand, & tout autre de la plus basse lie du peuple, y pourra parvenir : car il faut avoüer que plusieurs de ces gens se trouvent riches, ou peuvent le devenir.

Il arrive même souvent que la fortune éleve les misérables, & quelquefois les précipite, selon le caprice inconstant de sa rouë. Marius ne fut-il noble que quand il entra en triomphe dans la Ville de Rome, avec les applaudissemens du peuple, & du Sénat, couronné de lauriers, monté sur un char traîné par quatre chevaux plus blancs que la neige ? Mais le même après avoir été chassé par Sylla, exilé de sa patrie, obligé de se cacher à Minturne dans le Royaume de Naples, & même d'être renfermé dans une honteuse prison ; quand il étoit obligé de mandier dans les campagnes de Carthage, & qu'il mangeoit du pain destiné aux gens qui bêchoient la terre ; le même cessoit-il d'être noble ?

O jugemens de Dieu, que vous êtes impénétrables ! Mais, dira le peuple

imbecile, sa noblesse l'avoit abandonné, & elle n'est revenuë que quand Marius revint à Rome, le sort ayant changé de face. Ce sentiment seroit sans doute extravagant.

Si la Noblesse procéde de l'or qui naît de la terre, de la fraude, du vol, ou de l'usure ; la Noblesse par conséquent tireroit son origine de l'usure, du vol, & de la fraude. Le jugement du vulgaire est insensé. Jamais les richesses n'ont pû ennoblir l'homme. La vraye Noblesse est sans prix, & ne peut s'acquerir au poids de l'or.

Quoi ! race misérable ! vous vantez la vertu de vos peres ; vous exaltez votre illustre origine, tandis que par vous mêmes, vous feriez rougir ces illustres morts, s'ils étoient capables de sentimens ! On se contente de raporter les actions de ses peres : on montre les monumens glorieux de ses ancêtres, & les trophées élevez par ses bisayeux, pendant que soi-même on est livré à toutes sortes vices, & pendant que l'on est lâche, & sans vertu.

Cependant on ose se dire Noble, parce que l'on doit le jour à un sang illustre ; mais de quel droit s'approprier les dépoüilles d'autrui ? & pour-

quoi la loüange acquiſe par les peres ſera-t'elle celle de leurs deſcendans, tandis qu'ils leur font deshonneur, & que dégénerant de leurs vertus, ils menent une vie ſoüillée d'ordures, & de corruption? C'eſt le Geai qui prend le nom du Cigne, & la Corneille, qui revêtuë des plumes du Paon, veut paroître telle; mais la nature les fait reconnoître; elle eſt la ſource de la Nobleſſe; c'eſt d'elle que procedent les ames baſſes, auſſi-bien que les cœurs généreux; c'eſt à l'eſprit qu'eſt dûë la nobleſſe, & non pas au corps. On voit tous les jours des domeſtiques, qui ſont beaux, grands, & robuſtes. La Nobleſſe eſt la décoration de l'ame; c'eſt un certain courage qui naît avec nous, & qui nous porte aux grandes actions, & nous fait mépriſer les choſes viles. La Nobleſſe s'efforce de monter en haut, comme le feu, & veut pénétrer juſqu'aux nuës. Celui qui par un don du Ciel a reçû cette force, ſera bon, patient dans l'adverſité, doüé d'un jugement ſain, attentif, & avide d'acquerir de la loüange à juſte titre.

Mais helas! la nature n'accorde pas à tout le monde un ſi grand bien.

La mémoire du petit nombre de gens qu'elle en a gratifiez, se conserve long-tems après leur mort. Neanmoins chacun volontiers se diroit, & voudroit être crû Noble. Les grands noms flattent, la reputation, & la gloire plaisent. Pourquoi le travail, & la vertu n'ont-ils pas sur leurs cœurs le même ascendant, puisque c'est par eux qu'ils peuvent être Nobles à juste titre ? Ils aiment mieux être regardez comme sages, & justes, sans en avoir acquis le nom glorieux. Pourquoi une monnoye fausse, & une chose qui n'a que la ressemblance du pain, sans en être effectivement, ne leur plaisent-elles pas, comme le faux nom de la Noblesse ? Qu'ils apprennent ces esprits ambitieux à mettre un frein à leurs desirs, à reprimer leurs folles passions, & à se servir de leur raison pour les empêcher de tomber dans le crime, & pour leur faire suivre la justice. Qu'ils commencent par se connoître eux mêmes ; que le travail cesse de les effrayer ; qu'ils fuyent enfin l'oisiveté : ce sont les vrais moyens d'acquerir la vertu ; pour lors ils seront Nobles à juste titre ; c'est-là la vraie noblesse ; ce sont les vrais

presens du Ciel, inconnus des ignorans.

C'est par de pareils moyens que les anciens Romains ont élevé la gloire de leur Empire. C'est en quittant cette route qu'ils se sont détruits. Car dès l'instant que leurs lâches descendans, au milieu de la prosperité, & d'un Empire tranquille, se sont livrez aux délices, aux jeux, & au luxe, ils ont en peu de temps dégéneré de la gloire de leurs ancêtres. La luxure, & le vice de leurs neveux croissant de jour en jour, tout l'orgueil de Rome s'est enfin trouvé confondu.

Non, ce n'est ni la race, ni le sang, ni l'ordre successif des statuës antiques, ni l'abondance de l'or qui peuvent ennoblir, mais la seule vertu; c'est d'elle qu'ont reçû la Noblesse tant de Héros dont la réputation s'est conservée depuis tant de siecles.

Pourquoi se glorifier d'être issu de parens nobles? qu'en peut-on inferer à l'avantage de celui qui s'en glorifie, s'il n'est rien par lui-même, & s'il deshonore une illustre famille à laquelle il fait une tache irreparable, s'il en est la honte, & le deshonneur? C'est comme si un Lion donnoit la naissance à un Ane.

La Noblesse ne se laisse pas par testament. La vertu n'est pas hereditaire, comme une terre, ou des meubles. C'est un don que Dieu a fait, & qu'il ne prodigue pas à tout le monde. Si un homme de qualité remontoit jusqu'à l'origine de sa race, il y trouveroit peut-être des Artisans, des Laboureurs, & il en trouveroit un qui, né du plus bas lieu, a tracé le premier à ses descendans le principe de la Noblesse, qui s'est accruë peu à peu, & par degrez pendant un long temps, & qui vieillit, & se détruit à la fin. Car le temps enleve, & détruit tout.

Qu'est devenuë, par exemple, la race des Pompées, & des Césars? Qu'est devenuë celle d'Alexandre le Grand, & de tant de grands Conquerans fameux dans l'Histoire? Qui pourroit croire l'extinction de Maisons si illustres? une grande Maison tombe, se détruit presque, est ensuite relevée, & retombe à la fin. Ce qui fait voir que rien n'est durable en ce monde. Il en est ainsi de toutes les choses périsables. Rien ne prouve mieux qu'on est d'un sang illustre, que de l'être soi-même. Mais cela n'arrive

guéres, & de grands Seigneurs ont souvent donné la naissance à des hommes qui ont bien dégeneré de leur vertu. La laideur quelquefois naît de la beauté. Les gens les plus robustes ont eu des enfans foibles, & infirmes, & l'on a vû des foux devoir la naissance à des gens très-sensez. Le corps émane de nos peres, ils ne sont cependant pas les maîtres de nous accorder l'esprit. C'est à la Providence que cela appartient. La plus noble origine ne sera rien de bon, si elle n'est pas secondée des celestes presens. Rien n'est si vrai que le Proverbe vulgaire : C'est l'année qui produit les moissons, & non pas la culture.

Ce n'est donc pas un pere qui peut seul donner la naissance à des enfans nobles, il faut que le Ciel y concoure. C'est pour cela qu'on voit naître du plus bas peuple, des gens illustres qui s'acquierent un grand nom qui leur survit. Qui étoit Virgile, qui étoit Ciceron ? Le sage Caton lui-même ? En un mot, qui étoit Horace ? Ils étoient tous nez du milieu du peuple. Quel étoit le sçavant Homére, auquel nous ne connoissons ni patrie, ni parens certains ? Quel étoit le pere de

Demosthene ? La mere d'Euripide ? Qui étoit Socrate, surnommé le Divin ? Socrate, dans les leçons duquel Platon a puisé, comme dans des sources divines, & qui, au jugement d'Apollon même, a paru être le seul qui fût veritablement sage ? Le même étoit fils d'un Marbrier, & sa mere étoit une Accoucheuse. N'avons-nous pas vû des Rois s'élever du milieu du peuple, & des Consuls, & des Empereurs ?

Enfin, pourquoi les chevaux, les chiens & les autres brutes, dégenerent-ils de leur premiere race ? Aucune chose ne reste long-tems dans son premier état. Tout déperit. C'est la Loi de la nature & du destin. De nouvelles choses renaissent & se rétablissent ; c'est la vicissitude du monde. Dieu du milieu de sa gloire, a fait les plus grandes, des plus petits commencemens, & il reduit avec la même facilité, qu'il augmente avec magnificence, & change à chaque instant la face de l'Univers avec une sagesse infinie.

Je ne veux pas pour cela inferer qu'il ne soit avantageux d'avoir des parens illustres, & de naître d'une race noble : c'est un grand avantage,

je l'avouë, parce qu'un grand nom fournit quelquefois des ſecours & des exemples. C'eſt une perpetuelle exhortation au bien qu'une haute naiſſance ; & ſouvent de pareils enfans reſſemblent à leurs peres pourvû que rien ne s'y oppoſe.

Concluons donc qu'il ne ſuffit pas d'être regardé comme Noble par le peuple pour l'être effectivement. Si une perſonne eſt toûjours parée, a le viſage lavé, eſt nourrie de mets exquis, magnifique dans ſes habits, & qu'elle parle avec oſtentation de ſa famille ou de ſa maiſon ; elle n'eſt pas noble pour cela, mais ſeulement fortunée ; elle eſt un ballon doré ou ſemblable à une ſtatuë de marbre.

Cependant perſonne ne s'embaraſſe d'autres choſes, on ſe contente du ſimple nom de la nobleſſe & de la vertu, & l'on aime mieux paroître homme que de l'être effectivement. Chacun veut porter des noms magnifiques & des titres illuſtres ; on les affecte, on ſe les attribuë, on les recherche, on les dérobe enfin, comme s'ils étoient dûs ; c'eſt un âne qui veut paſſer pour léopard, & une fourmi pour un lion. On s'embaraſſe peu

d'être sage, généreux, juste, sçavant, & même honnête homme. On est content de l'écorce & de passer pour tels. L'ombre de ces choses est le voile qui cache les plus mauvaises mœurs; c'est un lis qui n'est blanc que de nom, & non pas d'effet.

C'est à pareil titre que bien des gens sont nobles, comme Pasquin passe à Rome pour être un homme, parce que souvent on lui donne les épithetes de courageux, de noble ou d'homme de mauvaise vie. Cette statuë prend-elle pour cela ces qualitez? Je suppose même qu'une personne soit Noble de nom & d'effet, qu'en resulta-t-il? Mais j'aurai des loüanges & des honneurs, me dira-t-elle, ces choses ne méritent-elles pas d'être recherchées?

La vertu procede de la vraie noblesse; les loüanges & les honneurs procedent de la vertu. Qu'il est difficile de l'acquerir cette vertu! si vos vûës étoient moins bornées, lui répondrai-je, vous connoîtriez quels travaux en coûte l'acquisition, combien les hommes ont de peine à la posseder, & combien elle rend la vie amére.

En voilà, je crois, assez sur cet article Je suis....

XXIX. LETTRE.

A Monsieur Spulgen, à Bruxelles.

Erreur des sens, excellence de la raison.

MONSIEUR,

IL y auroit de la folie à vouloir juger de tout par les sens, n'en déplaise à votre ami, qui vouloit soûtenir cette opinion. Il devroit avoir remarqué que les yeux trompent souvent, & nous font voir une chose pour l'autre.

Plongez, par exemple, un bâton droit dans des eaux claires, il vous paroîtra courbe. Qu'on soit dans une chaloupe, qui vogue avec rapidité en cotoyant un rivage, le rivage paroîtra courir, & la chaloupe rester tranquille. Les sens sont susceptibles d'erreur, soit par l'âge ou par une maladie, & sont alterez par mille autres causes; ils different même chez differentes personnes.

On voit des gens qui trouvent beau ce que d'autres trouvent difforme; une chose paroît douce à l'un, & amére à l'autre; l'un regarde de sang froid ce que l'autre brûle de posseder: les sens en un mot sont variez par le corps; les chairs sont differentes, & l'on suit l'impression des parties par lesquelles on agit.

Un homme yvre apperçoit deux lumiéres où il n'yen a qu'une, & voit mouvoir les choses qui sont dans un tranquille repos. Les yeux troublez par le vin, troublent aussi le rapport qu'ils font à l'intellect.

L'air aussi fait differentes impressions sur les sens selon qu'il est épais, clair, trouble ou humide, sec ou leger. Il presente aux sens differentes illusions; c'est de là que le Soleil paroît quelquefois rouge comme du sang, & que la lune semble plus ou moins grande.

C'est par cette même raison que quelques gens se sont imaginez avoir vû des spectres, dont leurs oreilles trompées avoient entendu les voix effrayantes. Il y a enfin mille façons de se tromper. C'est en pareil cas à la raison qu'il faut avoir recours:

c'eſt par elle qu'on demêle la verité, parmi mille bagatelles & mille rêveries. Celui qui eſt ſage, l'aime, la ſuit, & s'y attache de toutes ſes forces.

Celui qui a l'eſprit vif, l'emporte d'ordinaire ſur les autres pour le génie, ſon ame participe plus de l'éther. Mais il n'appartient pas au vulgaire ignorant de diſcerner les objets ; ils ont les yeux louches ; c'eſt de là que reſulte l'erreur, la ſotte credulité, l'opiniâtreté & l'aveuglement des ſentimens.

La raiſon au contraire eſt la conductrice des gens prudens ; mais le peuple n'eſt entraîné que par l'opinion. Cherchons donc de toutes nos forces le chemin de la raiſon. Elle doit être regardée comme le Soleil qui preſcrit une route certaine ; c'eſt elle enfin qui nous diſtingue des brutes.

L'opinion reſſemble en quelque façon à la lune, par ſa lumiére obſcure, & par la facilité qu'elle a de changer. La raiſon nous dicte qu'il y a pluſieurs Etres vivans, qui ne ſont pas perceptibles à nos ſens, parce qu'ils ſont trop ſubtils & trop déliez. Si le Grand Ouvrier de l'Univers n'avoit rien fait

de meilleur & de plus noble que le genre humain, ses ouvrages seroient bien moins admirables, son empire seroit moins parfait & moins noble. Les lieux les plus bas sont occupez par l'homme & par les bêtes, viles, sans esprits, misérables & uniquement occupées de se repaître & de dormir. S'il n'y avoit point d'êtres animez plus nobles, le monde ne seroit qu'une honteuse étable de bêtes féroces, remplie d'épines & de fumier. Dieu ne seroit qu'un berger de bêtes à corne & à laine.

Mais, dira quelqu'un, il a fait l'homme, cet ouvrage n'est-il pas assez glorieux? A-t-il pû ou dû rien faire de meilleur? L'Univers pouvoit-il être plus parfait? C'est là qu'on voit éclater sa puissance infinie.

Est-il permis que l'amour propre dicte de pareilles choses? C'est s'écarter de la saine raison d'oser même le penser. Qu'est-ce que l'homme, sinon un animal fol & malin, & plus misérable mille fois que tous les autres, s'il se connoissoit bien? Car qui est celui qui de son plein gré ne suit pas le mauvais & large chemin des vices, dans lequel il se hâte & se précipite

cipite de marcher ? Ce chemin eſt toûjours rempli : à peine la Religion, les conſeils, la Loi, les ſuplices & la crainte même peuvent-ils en détourner les hommes ? Il faut les contraindre, & les forcer même de ſuivre le ſentier étroit de la vertu, que peu de perſonnes ſuivent de leur propre mouvement. Où trouver un veritable ſage ? ſe trouve-t-il parmi les enfans, parmi les femmes, & au milieu du petit peuple ? Non, ſans doute ; c'eſt une troupe inſenſée, ils ſont dans d'aveugles ténébres, conduits par leurs ſeules paſſions. Il n'en eſt point qui ſuivent la raiſon, ou du moins, il n'y a que le petit nombre qu'a choiſi le Maître de l'Univers.

Il faut de la contemplation pour chercher la verité cachée, on n'a pas de loiſir pour cela. Diſtraits par mille ſoins, nous employons la meilleure partie de notre vie à manger, dormir & être malades. Des peines aſſiduës nous détournent ; la tyrannique pauvreté nous trouble, la pareſſe & la volupté nous dérobent à nous-mêmes ; nous ſommes inſenſez : la ſageſſe ne peut reſider en nous. Elle demande une étude longue & aſſiduë, un eſprit

en paix, & une ame tranquille, dont peu de gens sont capables dans la situation même la plus abondante.

Cependant le vulgaire stupide & épais, ne sçait ce que c'est que cette sagesse, il chante au milieu des plus rudes travaux, il rit, il perd de vûë sa misére, il souffre mille peines qu'il oublie sur le champ, pourvû qu'une legere douceur leur succede. C'est le fleuve d'oubli des Poëtes, qui influë sur leurs ames. La nature sage & prévoyante, en a usé ainsi: car en effet, si on pensoit avec délicatesse, qui pourroit supporter les ennuis de cette miserable vie? La sagesse enfante la tristesse & les soucis les plus cuisans; mais la nature nous flate d'une vaine espérance, sans laquelle je crois qu'on desireroit mille fois la mort.

L'esperance & la folie, sont les deux remédes pharmaciques que la prudente nature nous fournit, afin que nous ne soyons pas accablez par tant de maux. S'il n'étoit pas des substances plus excellentes que l'homme, que seroit l'Auteur de la nature; sinon le Roi, le Pere, le Prince & le Seigneur des miserables, & si je l'ose dire, des scelerats & des foux?

Ecoutez néantmoins leur amour propre, voici le langage qu'ils vont vous tenir. C'eſt pour l'amour de l'homme, Grand Dieu, que vous avez créé la terre & la mer; c'eſt en ſa faveur que vous avez créé les cieux, les aſtres, le ſoleil, la lune & tous les globes lumineux. Quantité d'imbeciles penſent de cette façon, parce qu'ils s'imaginent qu'il n'y a que la terre & la mer qui ſoient habitées. Mais qu'eſt-ce que la terre & la mer en comparaiſon de ces eſpaces immenſes du monde? ſi on l'éxamine avec attention, on trouvera que le globe terreſtre n'eſt qu'un point, puiſque le moindre des aſtres, ſelon les ſupputations aſtronomiques, eſt beaucoup plus grand.

Seroit-il poſſible qu'un lieu comme le nôtre, ſi vil & ſi petit, fût peuplé d'hommes, de poiſſons, d'animaux, d'oiſeaux & de bêtes féroces, pendant que le reſte de l'Univers ſeroit vuide d'habitans? il faudroit être hébeté pour pouvoir le penſer. Il faut croire au contraire que des colonies infiniment excellentes, peuplent ces lieux charmans, & que leur félicité eſt proportionnée à l'excellence des lieux

qu'ils habitent. De là nous concluërons que la terre est la derniere des habitations, encore trop bonne pour les hommes & les bêtes.

Mais à l'égard de l'air superieur aux nuées; c'est là que commence à regner une paix éternelle; c'est dans les Cieux qu'habitent ces habiles Intelligences, dont la nature délicate ne peut tomber sous nos foibles connoissances. Ces Intelligences sont plus innombrables que les grains de sable de la mer. Il faudroit être environné de ténébres bien épaisses, pour croire que l'immensité des Cieux fût vuide d'habitans. Ce seroit porter envie aux Bien-heureux, & blasphêmer la Majesté Divine, que d'en disconvenir. Certainement le Tout-Puissant a sçû, a pû & a voulu créer des Etres meilleurs que nous. Il les a destinez à vivre dans des lieux plus agréables, afin que sa gloire & son empire fussent plus grands, & l'Univers plus parfait. Plus ses œuvres sont abondantes & bonnes; plus l'ornement du monde & la puissance de Dieu se manifestent.

Je suis.....

XXX. LETTRE.

A MONSIEUR..... Conſeiller au Grand Conſeil.

Ce que c'eſt que le premier principe de toutes choſes.

MONSIEUR,

VOus attendez de moi une courte diſſertation ſur le premier principe de tout ce qui eſt créé. Je veux bien vous contenter. Ecoutez donc.

Il n'eſt qu'un ſeul premier principe immenſe, grand & admirable, d'où, comme d'une ſource éternelle & intariſſable, coulent tous les êtres divers.

Ce ſeroit révolter l'imagination que d'en admettre pluſieurs, car s'il y avoit une multiplicité de premiers principes, ou ils ne pourroient differer en rien, & par conſequent ils ne ſeroient qu'un; ou bien au contraire, il y auroit entr'eux une grande diſproportion. Il faudroit donc de neceſſité que parmi eux il s'en rencontrât un plus grand, meilleur & plus excellent, qui ſeroit la ſource des

principes inferieurs. Ce ſeroit de ſa volonté immuable que les autres principes recevroient leur motion; parce que ſi pluſieurs principes étoient égaux en puiſſance, ſi ils donnoient avec des forces égales un mouvement pareil, ils ne pourroient avoir le même eſprit & la même volonté; il ſe feroit entr'eux de cruels combats; la diſcorde interromproit par conſequent le mouvement harmonique: comme ſi, par exemple, pluſieurs vents pouſſoient un vaiſſeau à l'envi les uns des autres, il ſeroit arrêté tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, agité par ces ſoufles differents, incertain auquel il obéïroit, il demeureroit immobile dans un même lieu, ſans pouvoir faire route.

Si au contraire on admet que ces principes ayent la même volonté, ils doivent ceſſer d'être pluſieurs, & ne ſont plus qu'un. Car ſi un principe ne ſuffit pas, & qu'il ait beſoin du ſecours des autres; & s'ils ne peuvent accorder le mouvement que quand ils ſont unis, il faut par conſequent que chacun d'eux en particulier ſoit imparfait; ils ceſſeront donc de devoir être regardez comme premiers

principes; car il faut que le parfait soit devant & précede l'imparfait; le simple doit l'emporter sur le composé, & l'unité sur la pluralité, comme le simple sur le mixte, ce qu'aucune porsonne sensée ne peut nier. Il est besoin de prouver cela par la raison.

La cause précede l'effet, l'auteur est devant l'ouvrage, le parfait contient toutes ses parties, il ne lui manque rien; il est par consequent le plus fort & le plus robuste. Donc il agit, il meut & commande, d'où l'on infére qu'il est cause & auteur.

L'imparfait au contraire est foible, parce qu'il n'a pas toutes ses parties, & qu'il lui manque quelque chose. C'est pourquoi il est soûmis & reçoit le mouvement & l'ordre du parfait; il obéït & ne commande pas. Par consequent on doit le regarder comme un effet ou comme un ouvrage, & il doit être estimé moins que le parfait.

Que si le premier principe qui a tout créé, étoit imparfait, il seroit lui-même misérable, & rien de parfait n'en auroit pû jusqu'ici resulter; il seroit semblable à l'art, qui n'étant pas parfait, ne peut donner à aucun

ouvrage le degré de perfection. C'est donc pour cela qu'il ne peut pas y avoir plusieurs principes des choses ; mais seulement un, parce qu'il n'y a de parfait que l'unité, d'où procede l'ordre éternel de tous les êtres, de même que les nombres les plus innombrables ne procedent que du nombre d'un ou de l'unité, qui est aussi pure & simple ; car les autres nombres qui le suivent, sont mixtes & composez.

Or comment pourroit-on composer ou faire un mélange, si on ne trouvoit pas ce point d'un pour le faire ; il a fallu auparavant que chacun de ces nombres existât en unité, chacun en son particulier, afin qu'on pût les joindre & les réünir. Donc le premier principe, comme je l'ai dit, est un, simple & pur.

Il faut à present prouver qu'il vit ; car s'il ne vivoit pas, d'où pourroit proceder la vie des autres êtres, qui ne la tiennent tous que de lui. Il vit donc, & il est sage. Sans la sagesse il n'auroit pû créer tant de differentes choses, si bonnes, si belles, & avec un si grand ordre ; & il ne pourroit, s'il n'étoit pas sage, connoître tout parfaitement.

Non seulement on ne sçauroit douter, mais on est encore obligé d'avoüer de cœur & de bouche, qu'il est par lui-même le bien parfait, le souverain bien; qu'il ne peut, & ne doit jamais manquer de bonté; & qu'il est par conséquent l'origine, & la cause de tous les biens; car une source d'eau douce ne produit pas des ruisseaux amers. On doit donner la qualité de bon par excellence à celui qui est l'origine de tous les Etres, & le grand Auteur du monde.

Les hommes ont donné à l'Etre Souverain differens noms, nous l'appellons Dieu, & nous le regardons comme le premier Etre, & le Créateur de toutes choses, & par conséquent par lui-même vivant, sage & bon. Il n'a reçû de personne tout ce qu'il possede, & tous les autres Etres ont tout reçû de lui. Ils peuvent par consequent perdre tout ce qu'ils possedent, quand ce magnifique distributeur de tous dons voudra cesser ses fécondes largesses, de la même maniére que les ruisseaux se dessechent, quand la source leur refuse les eaux, sans que pour cela la source cesse d'exister; car elle produit les eaux par

elle-même sans dèpendre de rien.

Ainsi Dieu qui éxiste par lui-même, ne peut jamais manquer. Quand tout l'Univers periroit, il ne pourroit être envelopé dans cette ruine generale, parce que tout ce qui exsiste par soi-même, doit toûjours durer : puisqu'il n'a besoin d'aucune chose pour sa restauration, & qu'il ne dépend que de soi ; & comme il ne peut pas périr malgré lui, il ne le doit pas, ni ne peut le faire de son plein grè.

Il est enfin le Tout, & tout ce qui existe n'est que ses parties ; il est cependant un Tout independant de ces mêmes parties, & distinct par lui-même. Il n'en est pas composé, puisqu'il est simple sur toutes choses. Mais il est Tout par vertu, parce qu'il a créé l'Univers si vaste, & tout ce qu'il contient dans son immense étenduë ; tous les Etres vivans, & ceux qui sont privez de vie ; tout ce qui paroît, & tout ce qui ne paroît pas, lui doit sa création. Il a tout fait lui seul, le conserve, & le maintient seul. C'est par cette raison qu'il est appellé Tout, & qu'il l'est effectivement.

Or ce Principe suprême, bon, tout-puissant, éternel, & sage, vit, & existe

sans avoir de corps; non plus qu'une infinité d'autres Etres qu'il a créez, que nous nommons Anges, Esprits bien-heureux, Intelligences, qui sont tous des Etres par excellence, & qui ne sont soüillez par rien de terrestre, ni de charnel.

Ai-je bien réüssi? Mandez le moi. Je suis....

XXXI. LETTRE.

AU MESME.

La fortune & le hasard sont des noms qui ne signifient rien. La destinée n'est autre chose, que l'ordre que Dieu a une fois prononcé.

MONSIEUR,

ON demande pourquoi les choses d'ici-bas sont conduites par des routes differentes, & pourquoi les uns ont tout à souhait dans cette vie, pendant que les autres sont brisez de douleur, & accablez de peines infinies. Il y en a qui prétendent, mais mal-à-propos, que tout ce qui arrive dans ce monde, est conduit par un aveu-

gle hasard, sans que la Providence se mêle des évenemens de cette vie. La plûpart des hommes sont entraînez à penser de la sorte, parce qu'ils voyent souvent les crimes couronnez du plus heureux succès, & les vertus échoüées être regardées avec indignation : ils voyent les hommes justes, & prudens gémir dans une injuste oppression ; & les scélerats au contraire enlever les faveurs d'une fortune aveugle ; ils apperçoivent le vice préferé à la vertu, & les plus heureux criminels parvenir au comble des honneurs par les mêmes moyens qui les devoient conduire à la plus miserable infamie.

Quand on void de pareils révers, la plûpart des hommes croyent ou que Dieu ne se soucie point de ce qui se fait sur la terre, ou qu'il abandonne la conduite de l'Univers à un hasard incertain, & à une fortune chimérique. Ils s'imaginent même que c'est cette fortune, qui est la dispensatrice des biens, & des honneurs, & que c'est au revers de sa rouë qu'on doit attribuer tous les sinistres évenemens.

Suivant cette folle opinion on a vû autrefois dresser des autels à la Fortune,

& les charger de victimes profanes qu'ils lui immoloient.

Les Destins ont eu leur part de ces sacrifices ; on les regardoit comme les Legislateurs du monde ; on leur attribuoit le gouvernement du globe terrestre, ils le regissoient, disoit-on, par un ordre éternel, & permanent, & on les envisageoit comme les distributeurs des fêtes, & des triomphes. On croyoit que chaque personne recevoit d'eux ce qui lui étoit destiné de bien, & de mal.

On voit par là que de tout temps les hommes ont reçû les fables avec avidité, & que le merveilleux a toujours eu, & aura toujours un grand droit sur eux. Passons à notre question.

Rien ne peut exister, ni être fait sans une cause, & ce n'est que la distance qui se trouve de la cause à l'effet, qui en fait la difference. Rien ne s'engendre, rien ne se produit, rien enfin ne peut être la cause de soi-même. Il y a non seulement dans les causes une infinité de progrez differens ; mais il faut encore qu'il y ait quelque chose qui les precede, d'où resulte, & commence leur grand ordre,

qui par dégrez parvient jusqu'à des effets entierement finis.

J'appelle Destin cet ordre des causes ; ce qui n'est autre chose que le decret que Dieu a une fois prononcé, qui devient une Loi permanente. Or plus chaque cause est voisine de ce premier degré, plus elle a de dignité ; elle commande, & gouverne les causes qui la suivent, & ainsi successivement jusqu'aux effets.

On prétend par exemple, que le premier Etre est une cause, & que ce qui est opposé à l'autre extremité, doit être regardé comme l'effet ; que tout ce qui tient le milieu entre ces deux extrêmitez, doit donc être participant aux deux qualitez ; qu'il y a un nœud, & une continuité perpetuelle des causes ; qu'une chose dépend immediatement de l'autre, & qu'il se trouve un enchaînement qui s'étend par differens chaînons depuis le Ciel jusqu'aux Enfers.

Ce raisonnement est absurde. Car pour que cela fût, il faudroit que plusieurs premiers principes, & plusieurs causes premieres fussent réünis dans un même sujet. Tant de Rois ne pourroient subsister long-tems d'accord entr'eux ;

ils ne tarderoient pas long-tems à se combattre ; parce que la puissance souveraine peut se partager. Le monde cesseroit d'être unique, dont l'unité fait l'ordre admirable des choses.

On pourroit objecter que plusieurs causes distinctes, & séparées entr'elles procedent du souverain principe de tout, qui est un, de la même maniére que plusieurs rayons émanent du Soleil, qui ont entr'eux une difference, qui fait qu'un rayon ne dépend point absolument de l'autre, quoiqu'ils sortent tous de la même source, & que malgré cela ils ne sont point obligez de se combattre, & de se nuire l'un à l'autre, puisque chacun d'eux a une route séparée qui lui est propre. Ce sentiment paroît appuyé sur la vraisemblance, & ne paroît pas éloigné du vrai. Examinons-le cependant interieurement, afin de tirer notre entendement des ténébres.

S'il y a plusieurs causes qui procedent immediatement de la premiere, je demande si chacune d'elles est égale en perfection ; auquel cas il cessera d'y avoir de l'ordre entr'elles. Car où l'on ne trouve ni primauté, ni dégré, ni difference, il cesse d'y avoir de l'or-

dre. Dans quelque genre que ce soit, il y a le commencement, le milieu, & la fin. Il n'est par consequent pas de genre sans ordre. Si au contraire, chacune de ces causes differe en perfection, il s'ensuivra que Dieu a fait quelque chose d'imparfait, ce qui me paroît difficile à croire.

Je suis donc du sentiment de croire que les causes sont en leur particulier, chacune également parfaite, de façon que l'effet primitif qui en résulte, doit être très-parfait à tous égards; mais qu'à proportion qu'ils s'éloignent de leur premier principe, ils sont plus ou moins parfaits; de la même maniere qu'un arbre, ou une plante s'abatardit, & ne rend pas des fruits également bons: ce qui fait qu'on voit les maux exceder en nombre les biens, & les choses affligeantes beaucoup plus fréquentes, que celles qui nous procurent de la satisfaction.

Parmi ces causes, celle qui a le plus de vie, & de raison, est la plus puissante, la meilleure, la plus simple, & de la plus pure substance; celle, au contraire, qui renferme moins de vie, & de raison, doit être regardée comme la plus foible, la plus épaisse,

& d'une substance la plus imparfaite. Ce qui est justifié par ce qui arrive sur la terre, où tous les Etres ne sont pas de longue durée, où à peine trouve-t'on quelqu'un de raisonnable, où rien n'est pur, & où toutes choses sont des mixtes, composez de plusieurs autres choses. Il n'y a presque pas dans le monde de substance pure : on ne la connoît même point, & elle n'est honorée que de ceux qui la connoissent : elle est cachée dans d'obscures cavernes. C'est ce qui fait qu'on fait plus de cas des biens du corps, & de la fortune que de ceux de l'esprit ; car la substance est presque la même chose que la vertu ; mais cette substance est dans ce monde comme dans un exil. Sa patrie, & son siége ordinaire est le Ciel, où elle a pour compagnons fideles la verité, & le bien parfait ; c'est de cette façon que le monde n'est qu'un tissu de causes, il conserve toutes choses par une convention certaine. Rien ne peut briser cette chaîne, ni les tems, ni la force. Dieu seul peut la briser. C'est de ces causes que provient tout ce qui a été, tout ce qui est, ou sera. Ces causes ont reçû leurs forces du

Roi des Rois, c'est lui qui leur a prescrit les tems, les limites, & leurs progressions.

Il faut sçavoir que plusieurs causes concourent pour faire une chose, mais ce concours n'est jamais fortuit; au contraire tout marche par un ordre certain; le tout-puissant Ouvrier du monde a tout soûmis à des loix certaines, & a mesuré les jours qu'il a créez.

Il n'est donc pas vrai qu'il n'y ait rien de certain, que tout soit conduit par le hasard, & que Dieu se soucie peu des choses d'ici-bas. Le hasard n'est par lui-même qu'une futile opinion qui ne differe pas de l'image d'un songe, quoiqu'en dise Aristote, & plusieurs autres Philosophes, leur sentiment ne me fait nulle impression, quand ils s'écartent de la verité. Il est souvent arrivé que les plus grands hommes, les plus graves, & dont la réputation étoit la mieux établie, ont erré, & leur grand nom a entraîné dans l'erreur beaucoup de sectateurs, qui ont prêché leur doctrine; tant l'erreur, & l'exemple ont de puissance. Pour moi, qui ne suis partisan de personne, je me livre à la seule

raiſon qui doit être la ſeule conductrice des ſages. Le Scrutateur de la vérité doit l'aimer, & la ſuivre ſur toutes choſes.

C'eſt cette même raiſon dont la puiſſance me fait croire que rien n'arrive par haſard. Car ſi (comme j'ai dit) tout procede de cauſes, d'ordre, & de tems certains par l'ordre du ſuprême Diſpenſateur, ce qui étoit néceſſaire pour que le monde fût parfait, & pour empêcher que le déſordre ne détruisît un ſi grand ouvrage; que devient le haſard qui eſt ambigu, & plus changeant que Vertumne, & Prothée?

La nature en un mot, a en horreur le haſard, comme le vuide; rien n'eſt incertain dans le monde. Car ſi quelque choſe étoit incertaine; l'Eſprit de Dieu ne ſçauroit pas tout, ce qui eſt abſurde, puiſque celui qui a tout fait, doit tout ſçavoir, rien en aucun endroit ne pouvant lui être caché. Il y en a qui diſent que ſi le Pere des lumiéres ſçavoit tout ce qui ſe paſſe ici-bas, cette connoiſſance diminuëroit ſa grandeur. Ce ſentiment eſt erroné, car l'on ne devient pas mauvais pour connoître ce qui

est tel ; le Soleil ne perd pas de son éclat pour éclairer les méchans, & ne se salit pas en éclairant un bourbier ; la lumiere enfin, ne perd pas sa pureté, quoiqu'elle touche à des choses sales. Ainsi l'esprit peut comprendre les choses les plus basses sans s'avilir pour cela. Il convient de connoître le mal, comme il est défendu de le faire.

Dieu n'ignore donc rien : il sçait le passé, le present, & l'avenir, tout lui est certain, sans quoi il ne le sçauroit pas, car on ne peut sçavoir les choses incertaines. Il faut cependant avoüer que certaines choses paroissent arriver par pur hasard, comme quand une tuile, chassée du haut d'une maison par la force du vent, vient fraper quelqu'un, ou bien qu'on trouve un trésor en creusant des fondemens.

Le peuple croit que cela arrive par hasard ; mais je ne pense pas de même. Car quoique de telles choses nous arrivent contre notre espérance, nous ne devons pas pour cela croire que le hasard y ait part ; puisque, soit que nous sçachions, ou que nous ignorions ce qui nous arrive, l'ordre des évenemens n'est pas pour cela changé. Le

Soleil n'eſt pas brillant, la neige blanche, & le feu chaud, parce que nous ſçavons qu'ils ſont tels; mais, parce qu'au contraire, ils ſont tels véritablement. Notre eſprit peut ſe tromper, mais jamais la choſe; or c'eſt de la choſe dont il eſt queſtion dans l'évenement.

Je demande à preſent ſi on peut admettre que le haſard la domine; ſi une choſe ſe fait, ſoit que nous la ſçachions, ou que nous ne la ſçachions pas? Le haſard ſe trouve en nous, & non dans la choſe qui ſe fait à ſon tems marqué. Il n'y a de haſard que quand nous y en croyons, & ce, parce que nous en ignorons la cauſe, qui eſt très-connuë de Dieu.

Tout eſt donc certain. Le Ciel a toûjours le même mouvement; les mêmes choſes naiſſent toûjours des mêmes ſemences; les élémens conſervent toûjours leurs facultez; l'année a toujours ſes mêmes parties; la chaleur de l'été ſuccéde au printems; l'automne avec ſes fruits, & ſes raiſins ſuit l'été, & l'hyver vient enſuite avec ſes frimats, & ſes vents qui congelent tout. Les animaux ont toujours les mêmes membres, & les mêmes

coûtumes. Il ne faut pas croire que les monstres soient formez par hasard ; ils ont des causes certaines qui les font naître, d'où leurs noms procedent, & qui les font regarder comme monstres. C'est de son propre mouvement que la nature les fait, elle semble se joüer en les formant, comme un Peintre, qui, quoique grand maître dans son art, se fait un plaisir de faire des fignres grotesques sans proportion, digne spectacle du petit peuple.

Toutes choses se faisant donc de cette façon, le hasard cesse d'avoir des droits dans l'Univers, qui n'est régi que par la souveraine puissance de Dieu, ce dont on ne sçauroit douter pour peu qu'on examine l'ordre perpetuel, & admirable, & l'harmonie parfaite avec lesquels ce monde a été créé. Car bien-loin de croire que Dieu ait rien fait en vain, & par hasard, on sera forcé de reconnoître qu'il y a une raison, & une prudence accomplie qui ne peut proceder que des suprêmes decrets de la Divinité.

Parlons maintenant de la Fortune, examinons si elle gouverne les choses mortelles, comme quelques gens

se l'imaginent. Prêtez-moi votre attention.

Il faut d'abord sçavoir ce qu'on entend sous le nom de Fortune. Les Anciens l'ont adorée comme une Déesse puissante au Ciel, & sur la terre. Cette prétenduë Divinité est appellée dans la Sainte Ecriture, le Prince de ce monde. Les Poëtes l'ont nommée Plutus ou le Dieu des richesses, qui prodiguoit ses faveurs aux méchans, & aux insensez, & qui se faisoit un cruel plaisir d'être contraire à ceux qui ont des mœurs innocentes.

Le siege, le palais, & le trône est digne du tyran qu'on appelle la Fortune, puisque sa domination s'étend sur le monde sublunaire, qui n'est rempli que de maux, ou regnent des ténébres perpetuelles, des tempêtes affreuses, le froid, la chaleur, les maladies, l'importune vieillesse, l'impérieuse pauvreté, les crimes, le travail, la douleur, l'irreligion, la mauvaise-foi, & la mort.

Or quoique toutes ces choses soient soûmises à l'Empire de la Fortune, rien cependant ne s'exécute sans les ordres du Destin, qui n'est autre que les decrets de Dieu; comme la distri-

bution des richesses, des consolations, des plaisirs, des honneurs, que notre volonté ne peut nous acquerir; car, si cela étoit, qui est celui qui ne les ambitionneroit pas? Combien de gens ont fait des efforts inutiles pour s'élever, que les Destins contraires ont toujours précipitez!

Ceux au contraire, qui ont une destinée favorable, reçoivent des faveurs inespérées, qui s'offrent d'elles-mêmes, sans qu'ils ayent pris grand soin de les rechercher; ce sont des Pescheurs heureux, qui pendant qu'ils ont dormi, trouvent à leur réveil leurs filets remplis de poisson; ce sont de ces fortunez mortels, qui doivent le jour à un pere riche, & d'une illustre Maison; qui succent les délices avec le lait, qui s'élevent au faîte des grandeurs; & qui sont, quoique souvent remplis de vices, & de défauts, destinez à commander, & gouverner les autres. Ce sont des aveugles choisis pour regir des gens qui ne sont pas beaucoup plus éclairez, & à qui ils ne donnent souvent d'autre exemple que celui d'une vie licentieuse.

D'autres au contraire, doivent leur naissance à de pauvres parens, & d'une origine

origine obſcure ; ils ſont livrez à la peine, & aux larmes ; ils ſont ſurchargez de travaux aſſidus ; tout leur ſoin, & toute leur vigilance peuvent à peine les garantir de la faim, & ils ſont toujours écraſez par la plus affreuſe miſere. Qui peut nier que ces choſes n'arrivent par l'ordre de la Providence ? Les uns ſont beaux, agiles, vigoureux ; les autres naiſſent difformes, maladifs, & délicats. Peut-on croire que cette difference ſoit occaſionnée par nos mérites, ou bien par nos péchez : & notre libre arbitre eſt-il conſulté en pareil cas ?

Tout cela procéde aſſûrément de l'ordre que Dieu a une fois établi ; les choſes mêmes qui concernent nos corps y ſont ſujettes, juſqu'à l'heure, & le genre de notre mort, ils en dépendent. L'un périt d'une mort infâme, l'autre eſt aſſaſſiné : celui-ci eſt noyé, un autre finit ſes jours par un incendie, ou par l'ignorance d'un Medecin, ou par le qui-pro-quo d'un Apoticaire ; cet autre par le froid ; celui-ci par la faim ; cet autre par trop de nourriture, ou par un excès de boiſſon ; la plus grande partie par la douleur, le chagrin, le déſeſpoir, les ma-

ladies , les accidens , ou bien ils sont abbatus par la vieillesse. La mort est certaine à tous les hommes , mais ils ne sçavent pas la durée de leurs jours. O mort cruelle ! de combien de moyens ne vous servez-vous pas pour détruire le genre humain ! plus on la croit éloignée , plus elle nous menace.

Examinons à present si c'est ce qu'on appelle Destin , ou la volonté , qui forment en nous les mœurs , & les differentes inclinations. Ce n'est pas une chose d'une discussion facile , que de découvrir cette verité.

Il faut assûrément que notre libre-arbitre nous reste , sans quoi ce seroit fait de nous ; & la faculté du choix seroit ôtée au genre humain. Si on accordoit au Destin une puissance sans bornes , il nous forceroit d'être méchans , & nous ne pourrions plus opposer au crime le frein de la raison.

Commençons par examiner ce qu'on entend par libre-arbitre. Je ne crois pas que ce soit autre chose qu'une puissance libre , & absoluë , que Dieu a accordée à l'homme , par laquelle il dépend de lui de suivre le bien , ou le mal.

Cette liberté ne lui a cependant

pas été accordée afin qu'il s'addonnât au vice, au préjudice de la vertu; mais afin qu'il s'appliquât au contraire à acquerir de bonnes mœurs, au mépris du vice. Car les mauvaises actions sont nuisibles, & les bonnes méritent une juste loüange. Voyons à present si le libre-arbitre est égal en toutes choses, & si sa durée a des tems limitez.

Il ne se rencontre pas assûrement dans les enfans, non plus que dans ceux qui sont tourmentez d'une maladie trop violente, ou dans ceux qui sont dans un profond sommeil, puisqu'il est regardé comme l'image de la mort. Si on veut examiner avec soin la verité, on trouvera peu de gens parmi le grand nombre, qui se servent de leur franc-arbitre, & de leur liberté.

Je passe sous silence les fautes de la jeunesse, & je pardonne aux premieres années; j'excepte encore les gens endormis, les febricitans, les maniaques, & les malades de toute autre espéce. Le nombre de ces premiers est grand; mais il n'égale pas à beaucoup près celui des gens dont l'esprit est livré aux désordres les plus

honteux, & dont l'ame est soüillée de maladies de l'esprit. Ceux-là s'écartent de la raison, & du droit chemin, qu'on doit se prescrire pendant le cours de sa vie. Je demande si ces sortes de gens ont leur libre-arbitre, & s'ils joüissent de ce qu'on appelle libre-puissance. Cette question est problematique, & je sçais plus d'une personne qui n'en conviendra pas. Il faut prendre garde qu'on ne doit regarder comme libre, que la personne qui se conduit par la raison, qui sçait resister à ses passions, & ne se laisse pas emporter avec impetuosité dans les écueils de la mer orageuse de ses mauvais désirs; mais qui au contraire les combat de toutes ses forces, qui tient le gouvernail avec intrepidité, & gagne enfin le port. Celui-là seul mérite d'être regardé comme homme libre, & sage. Il peut par la raison corriger les mouvemens de l'esprit, & les sens révoltez; mais les autres hommes n'en peuvent pas faire autant.

Pourquoi non, dira quelqu'un; Dieu ne leur a-t-il pas donné leur libre arbitre? la raison est par tout assûrement avec la liberté, elles mar-

chent toûjours de compagnie ; c'est ce qui fait que les bêtes n'ont point de libre arbitre, parce qu'elles sont dépourvûës de raison ; & par la preuve du contraire, comme les hommes ont tous de la raison, ils ont par conséquent cette liberté du choix. La raison est une certaine lumiére & une force de l'esprit, qui nous fait discerner ce qui est courbé d'avec ce qui est droit, le honteux d'avec l'honnête, & le juste d'avec l'injuste. Elle s'appelle ordinairement l'œil de l'esprit. La souveraine Sagesse du Créateur en nous créant, nous a donné à tous un œil semblable ; ainsi tout le monde en peut faire usage, puisqu'elle est égale en tous.

Je réponds que malgré cela, il y a peu de gens qui se servent de leur raison, & qu'au contraire ils paroissent n'avoir pas plus de libre arbitre que les bêtes qu'ils imitent dans leur façon de vivre. C'est ce que je vais expliquer autant qu'il me sera possible.

Il y a en nous quelque chose de divin, qui est ce qu'on appelle esprit & raison. La nature les a placez dans la tête, comme le lieu le plus élevé

elle a ordonné que les sens en fussent les esclaves, par le secours desquels il pût concevoir les idées des cieux, de la terre & de la mer; en un mot, toutes les choses qui sont comprises dans l'Univers.

Il y a aussi quelque chose de mortel renfermé dans notre sein, par le secours de qui nous croissons & végétons par le ministére du feu qui est renfermé chez nous; ce dernier est l'ennemi juré de l'esprit (Dieu l'a ainsi voulu) il diminuë les facultez de l'ame, il la débilite, il la trouble. Ce quelque chose a plus d'un satellite, comme la volupté, la paresse, la colére, la douleur, la crainte, la cupidité & l'ambition qu'on peut comparer à une fumée qui monte à la tête.

C'est avec ces esclaves & ces sortes de soldats qu'il déclare la guerre à l'esprit. Si l'esprit succombe, adieu la raison, elle est obligée d'abandonner le gouvernail, elle est battuë des vents & des flots; en un mot, elle devient captive de l'ennemi.

C'est donc les semences des vices qu'il faut commencer à déraciner, & en détruire les causes avant qu'elles

ayent pris des forces. C'est alors qu'on jouït du libre arbitre, & que l'esprit est en liberté. Remerciez Dieu alors de votre victoire. Mais si vous avez laissé engager le combat ; si déja le féroce & cruel ennemi ébranle la citadelle, si les murailles commencent à tomber, la raison succombe sous tant d'efforts, à moins que la Providence vous regardant en pitié, ne vous prête une main secourable.

Ne voit-on pas tous les jours combien le vin nuit à l'esprit ? de quelle fureur ne le rend-il pas capable, surtout si l'on en use avec excès ? L'yvresse s'empare de la tête, & l'assiége de ses fumées. La sobrieté au contraire jouït du libre arbitre. La personne à jeun se laisse conduire par la raison ; mais dans l'yvresse elle ne sçait ce qu'elle fait, & fait ce qu'elle ne voudroit pas faire. Elle ne tarde pas à s'en repentir. Quand le bon sens a repris tous ses droits, elle rougit pour lors d'une honte inexprimable.

Les passions n'enyvrent pas moins l'esprit, & ne dérangent pas moins le cerveau que la vapeur du vin. On ne doit donc regarder comme libre & comme possesseur du franc arbitre,

que celui qui est gouverné par la raison ; ce n'est que celui qui se rend maître de ses passions , qui s'est accoûtumé dès sa tendre jeunesse à la pratique des vertus , & qui s'est livré aux beaux arts , qu'on puisse veritablement appeller libre. Le reste des hommes se conduisent comme les bêtes ; ce qui a fait dire au Poëte , que chacun se laisse entraîner par la volupté qui lui est propre. La chair s'éleve , & déclare à l'esprit une guerre perpetuelle ; l'esprit de son côté est porté par sa nature & sa délicatesse à s'élever aux contemplations sublimes ; la chair au contraire ne desire que les choses de la terre , parce qu'étant terre elle-même , elle y doit retourner. C'est ainsi que Dieu a rassemblé deux choses si differentes en un même sujet.

Quand même une personne seroit parvenuë à posseder la sagesse , à ne se laisser conduire que par la seule raison , & qu'il possederoit parfaitement son libre arbitre , croiroit-il pour cela être exemt d'être agité par un destin contraire ? C'est alors qu'il y sera encore davantage assujetti ; mais il sçaura lui obëir , & il fera un sa-

crifice d'obéïssance à la volonté divine, en s'y soûmettant sans murmure. C'est le comble de la sagesse que cette soûmission. Le méchant & l'insensé au contraire, en a horreur, & voudroit éviter d'executer les Ordres Divins.

Mais, dira quelqu'un, il est donc libre puisqu'il n'obéit point aux Decrets de Dieu ? Je réponds que je ne regarde pas cela comme une veritable liberté, puisqu'il est dans l'esclavage du crime & de la folie, ce qui est beaucoup plus fâcheux, quoique cela procede encore de la permission de Dieu & non de ses ordres. Ainsi tout est soûmis à la Providence, les biens comme les maux. Dieu permet les uns & les autres selon sa volonté.

En consequence de ceci, il me semble entendre des gens se récrier, & dire : Livrons-nous aux plaisirs pendant notre vie, chassons de notre esprit les soucis amers, le seul tems present doit nous toucher sans nous embarasser de l'avenir ; car tout se fait par une Loi établie, & tout marche dans un ordre certain & déterminé. Pourquoi se laisser tourmenter par une douleur & une crainte fri-

vole? Chacun a son sort fixé, chacun porte sa destinée écrite dans son sein, sans sçavoir quelle elle est. Chaque jour nous la dévelope & nous l'explique peu à peu. Ils apportent encore mille pareilles raisons que j'obmets.

Il est aisé de résoudre ces difficultez, diront quelques gens, & de confondre les raisons de ces impies. Là-dessus ils enfileront un long discours, qui aboutira à prouver la bonté & la justice de Dieu, qui punit par les maux les coupables, & accorde les biens comme une récompense à la vertu.

Je ne crois pas cela, dira-t-on: car nous voyons parmi les hommes, les bons & les justes être perpetuellement agitez par une fortune contraire; nous la voyons accorder ses faveurs avec profusion à des gens vicieux & soüillez d'ordures, qui se trouvent souvent placez au comble des honneurs. Les presens du Destin ne sont donc pas proportionnez au mérite, il faut donc chercher ailleurs la cause de cette distribution. Quelqu'un dira, la cause n'est autre que la Volonté Divine, & s'en tiendra là.

Cela ne suffit pas. Il faut tâcher de

pénétrer l'interieur de cette douteuse & importante verité : il n'est pas raisonnable d'avancer que Dieu étant très-sage & très-bon, puisse vouloir quelque chose qui manque de raison. La Divine Volonté au contraire, choisit toûjours ce qu'il y a de plus parfait pour le mettre à éxécution ; c'est pour cela qu'il faut dire que chacune des causes devient pire à proportion qu'elle s'éloigne, & qu'elle est moins semblable à la cause premiere ; & à porportion que son effet s'accorde moins avec les desseins de la cause primordiale.

Dieu étant simple par lui-même au plus parfait degré, la derniere des causes, qui est la plus éloignée de lui, est la moins simple, & produit differens effets, à proportion des differences des modifications & des mélanges qu'elle a contractez dans son éloignement : ses effets doivent donc être aussi variez que ses forces ; c'est donc cette cause mixte qui gouverne le monde & les choses terrestres. C'est elle qui est la source de l'incertitude des évenemens que nous voyons arriver ; c'est là cette fortune qui differencie ses facultez, & qui prend

plaisir à tourmenter les hommes par differens accidens.

Je vous rapporte ce systême enfanté par un grand Philosophe, mais je ne vous le garantis pas exemt de difficultez. Pour moi, je crois qu'il faut tout rapporter aux decrets impénétrables de la Providence; car il est difficile de connoître la raison pourquoi l'un est plus heureux que l'autre; pourquoi l'un est riche, l'autre pauvre; pourquoi les peines onéreuses écrasent celui-ci; & les honneurs sont distribuez avec profusion à d'autres. Cela est aussi inexplicable que de définir pourquoi le feu est chaud, la neige blanche, l'absynthe amére; pourquoi cette herbe est venimeuse, cette autre bien-faisante; pourquoi tel arbre a les feüilles faites de telle façon; d'où vient que certains animaux sont naturellement chauds & d'autres plus imbeciles; pourquoi l'ambre attire la paille, l'aimant le fer, & pourquoi il perd sa faculté attractive quand il est près du diamant. Dieu a enveloppé ces secrets dans d'obscures ténébres. Il a borné les hommes par une sphére de connoissances limitées, au de là desquelles on s'efforce en vain de pénétrer.

Si un Potier de terre a séparé une masse d'argile, & qu'il destine les differentes parties de cette masse à differentes figures; pourquoi, dira-t-on, fait-il de l'une une marmite, un plat, ou une tasse? Pourquoi de l'autre fait-il une urne, & de l'autre enfin une petite cruche ou un pot à l'eau? il n'a assûrément d'autre raison que sa seule volonté, & son seul franc-arbitre lui a fait faire le tout comme il lui a plû. Il en est de même du Souverain Artiste de l'Univers. Non, jamais les esclaves n'imposérent des loix à leurs Maîtres, & nous sommes assûrément asservis à sa Divine Majesté pendant que nous vivons. Le Démon peut pousser l'homme à ce qu'il lui plaît; il n'a cependant pas de pouvoir sur son ame, puisqu'elle est d'une celeste origine, & que Dieu l'a exemtée du joug de cette tyrannie. Il a livré tout ce qui dépend de la terre & de la mer, au capricieux arbitre de ce Prince du monde; mais il lui a prescrit de justes bornes, au de là desquelles il ne peut passer.

Je suis....

XXXII. LETTRE.

À MONSIEUR LE F... Maître ès Arts à Caën.

Que rien est quelque chose. Contre l'opinion commune qui soûtient que rien n'est rien.

MONSIEUR,

VOus avez crû jusqu'à present, comme les autres, que rien n'est rien, je vais vous prouver qu'il est quelque chose. Commençons donc.

Il n'y a point de chose dans le monde, dit un Auteur, qui fasse une plus belle figure que l'habitant *Rien.* On le trouve par tout, & cependant il ne réside nulle part. L'homme de Ville & d'Etat; le Poëte comme le Philosophe; les Théologiens même font souvent grand bruit pour rien.

J'ai lû (c'est toûjours le même Auteur qui parle) dans les Histoires des Assemblées générales, qu'il y a eu des convocations & des amas de gens éclairez, qui après avoir bien passé du tems en des contestations très-vives, n'ont à la fin rien fait. Il est vrai qu'ils

prétendoient faire de grandes choses, fixer la croyance du public sur certaines choses, & découvrir la source des mauvaises opinions & des mauvaises mœurs ; mais toutes leurs bravades ont souvent abouti à rien.

J'ai vû un sage Philosophe garder le silence pendant toute une après-midy, sans en donner d'autre raison que celle, qu'il n'avoit rien à dire.

Plusieurs des plus Sages du monde, après une longue & diligente recherche des sciences, ont été parfaitement convaincus, qu'ils ne sçavoient rien. J'ai oüi dire que sous une des Reines d'Angleterre, il y avoit un Secretaire d'Etat, qui ne sçavoit rien des affaires ; & j'ai été informé que sous un autre regne il y avoit un Prince qu'on envoyoit souvent faire les messages les plus importans, & qui avoit la réputation de s'en acquiter très-bien, quoiqu'il ne sçût rien de l'affaire.

Il me souvient d'avoir lû dans un ancien Historien, Pausanias ou Plutarque, il n'importe ; qu'un vieux brave Général Lacedemonien, avoit été privé de ses emplois pour rien, & qu'un autre avoit été mis en sa place ; qui en lui-même n'étoit rien.

Si Achille qu'Agamemnon désobligea, n'eût été engagé à retourner à l'armée, les grands avantages que les Grecs avoient remportez pendant dix ans de guerre contre Troye, auroient enfin abouti à rien.

Du tems du Roi d'Angleterre Jacques premier, un brave Gentilhomme fut poursuivi en Justice, condamné & executé, quoiqu'on n'eût allegué ni prouvé rien digne de mort contre lui : & sous le regne d'un de ses prédecesseurs, une personne fort éclairée, fort éloquente & d'un trés-grand mérite, fut envoyée à la Tour pour rien.

Ce fantôme n'est pas moins en usage parmi nous qu'il l'étoit du tems de nos ayeux ; nous l'estimons même plus qu'eux. Il semble que son prix augmente par son antiquité. Ne voit-on pas tous les jours que ceux qui doivent des sommes considerables, ne veulent rien donner à leurs créanciers, & que ceux qui retiennent les biens usurpez, font tout leur possible pour ne rien rendre?

Quelques critiques refrognez voyant les nouveaux Livres qui paroissent, se récrient que l'on s'amuse à écrire sur

rien, & à augmenter le nombre des Auteurs qui n'ont rien dit de nouveau. Que vous dirai-je encore? Les enfans, les domestiques & les malfaicteurs, quand on les punit, ils n'ont jamais rien fait.

Un Poëte de nos jours de la premiere classe, quoiqu'il y eût quelque chose dans ce qu'il écrivoit, a pourtant composé un très-excellent poëme sur rien. Rien, ce zéro si significatif, quoique dans une estime générale, n'a jamais paru dans un si beau jour. Je vais vous donner un petit échantillon de sa grandeur.

Mais auparavant, disons encore quelque chose. On a vû souvent des armées nombreuses passer des campagnes entieres à ne rien faire, des querelles & des procès faits pour rien; des filles mariées pour rien, des divorces faits pour rien, des protestations d'amitié reduites à rien, des argumens qui ne concluënt rien, des sermens exigez pour rien, des gens qui s'amusent à rien; & mille autres riens de cette nature.

Je ne sçais, Monsieur, si vous ne direz pas que c'est beaucoup parler pour ne rien dire; mais ce qu'il y a

de sûr, c'est que je crois vous avoir dit quelque chose sur rien; ainsi rien est quelque chose. Voyons à present les vers dont je vous ai parlé: ils composent une Enigme assez ingenieuse, & je crois que vous la trouverez telle.

ENIGME.

Lecteur, je suis encore à naître.
Si pourtant tu veux me connoître,
Je suis sous toi, je suis dessus;
Je suis à peine imaginable.
Dans la bourse je suis un diable;
Et quand je suis je ne suis plus.
Je suis le grand coffre du monde.
Ma nature fut si féconde,
Que tout fut engendré par moi.
Je suis le vaste inaccessible,
Je suis le point indivisible,
Et le bien d'un gueux comme toi.
Ce qu'a fait un larron qu'on juge,
Ce que respecta le déluge,
Ce qui sert aux Cieux de soûtien,
Ce qu'un recors ne sçauroit être,
Ce qu'on fait, quand on ne fait rien,
C'est Lecteur mon nom & mon être.

Voici à présent l'explication de cette Enigme, dont vous comprenez, je m'assûre, aisément le mot.

Ce qui n'est pas, n'a pas pû naître.
En vain pour vouloir le connoître,

Nous chercherions deſſous deſſus :
A peine eſt-il imaginable.
Rien dans ſa bourſe, c'eſt le diable ;
Et dès qu'il exiſte, il n'eſt plus.
Tout eſt néant dans ce bas monde.
Sa nature fut fort féconde,
Puiſque tout fut créé de rien.
C'eſt le grand vaſte inacceſſible.
C'eſt le vrai point indiviſible,
Et c'eſt à peu près tout mon bien.
Un larron proteſte à ſon Juge
Qu'il n'a rien fait ; & le déluge
N'eut jadis de reſpect pour rien.
Qui dit recors, dit quelque choſe,
Et malgré la Métamorphoſe *,
Les Cieux n'eurent point de ſoûtien.
Ce fait n'eſt pas problématique.
Mais, nous dira quelque critique,
C'eſt aſſez raiſonné ſur rien.

Vous pourrez peut-être dire auſſi que je vous amuſe aveo des riens, j'imite en cela certain Ambaſſadeur, qui prêt à partir d'une certaine Cour, dont il avoit eu ſon audience de congé, differa ſon départ de quelques jours pour voir repreſenter une piéce intitulée, *les Fadaiſes*. Ce qui fit dire aux rieurs que l'Ambaſſadeur de .... étoit reſté à .... pour des fadaiſes.

Cependant il eſt tems de finir ma

* La Métamorphoſe a prétendu qu'Atlas portoit le Ciel ſur ſes épaules.

Lettre si pleine de rien par quelque chose de très-réel & de très-effectif, qui est que je serai toûjours....

XXXIII. LETTRE.

A MADEMOISELLE DE C...... l'aînée, à sa Terre.

Paniers des femmes. Faux cordon bleu. Heureuse rencontre.

MADEMOISELLE,

J'AI reçû celle dont vous m'avez honoré, & je ne peux m'empêcher de vous dire que vous êtes terriblement pressante. Quoi ! pour vous avoir conté deux historiettes en compagnie, pour un peu égayer la conversation, vous n'aurez point de patience que je ne vous les aye envoyées toutes deux par écrit ? Passe pour la seconde ; mais pour la premiere, vous auriez bien dû me faire le plaisir de m'en dispenser, le sujet ne convient guéres à un homme de Lettres ; mais puisque les priéres des Belles sont ordinairement des commandemens, je vais vous obéir, & vous donner mot

à mot ce qui est contenu dans les remarques sur la Satyre Menippée, au Tome second, pag. 387. Souvenez-vous toûjours que je ne prétends pas par là blâmer les paniers des Dames, ni me mêler en aucune maniere de ce qui concerne leurs ajustemens.

A l'endroit donc que je viens de vous citer, on y lit ce qui suit.

» Porter de gros culs, &c. Cette » pensée n'est pas nouvelle, témoin » certain Livre plaisant qui fut im» primé l'an 1563. à Lion chez Benoît » Rigaut, sous le titre de *Blasons des* » *Basquines & Vertugales*, avec la » belle remontrance qu'ont fait quel» ques Dames, quand on leur a mon» tré qu'il n'en falloit plus porter.

» Ces Vertugales étoient une espé» ce de gros bourlet qu'on appelloit » culs; témoin Henri Etienne qui dit » que de son tems, environ l'an 1579. » quand une Dame demandoit son » bourlet pour sortir, elle disoit: Ap» portez-moi mon cul; & que quel» quefois on crioit: On ne trouve » point le cul de Madame, le cul de » Madame est perdu.

Et dans l'*Apologie pour Herodote* à la page 206. on y lit, que ces Ver-

tugales avoient été inventées par les Courtisanes pour cacher leur grossesse. Aussi quand on commença à en porter, on reconnut bien les mauvais effets qui en pouvoient arriver. C'est dans ce sens qu'un Cordelier prêchant en ce tems-là à Paris, dit, que les femmes en prenant ces Vertugales avoient quitté la vertu ; mais que la galle leur en étoit demeurée.

La plaisanterie du Moine me paroît un peu fade, vous en jugerez vous-même. Passons à l'autre article de votre lettre, que je vous raporterai avec plus de plaisir que ce premier.

De tout tems il y a eu des sots, & des dupes, & il y en aura toujours.

Un Provincial d'un génie à peu près comme le sieur Vivien de la Chaponardiere, devenu orphelin dans un âge, où il auroit pû être grand-pere, résolut, après avoir vuidé le coffre fort de son défunt Papa, d'aller briller à Paris, & de s'y faire honneur de ses écus.

C'est d'abord le grand projet des gens de Province, & le but de leur ambition. Notre Orphelin ne tarda pas à executer sa résolution ; & muni de bonnes lettres de change, il partit

par le premier coche.

A son arrivée il trouva des gens pleins de bonne volonté, qui le voyant tourné en dupe lui offrirent leurs services, & résolurent de le plumer comme il faut. Paris fourmille, comme vous sçavez, de cette espéce de gens qu'on appelle Redresseurs, & qui ne vivent que des sotises d'autrui. Il y en a même qui s'associent pour cela, & qui, répandus en divers quartiers de la Ville, partagent ensuite les revenus de cette honnête profession. Le Fauxbourg saint Germain est l'endroit où ils font mieux leurs affaires; ce fut-là où notre Provincial établit son domicile, & où il tomba entre les mains d'un Chevalier d'industrie qui le mena beau train.

Ce Rèdresseur ne l'eut pas plûtôt apperçû, qu'il ne l'abandonna pas un moment. Il se logea dans le même hôtel garni, mangea regulierement à la même Auberge, & feignant d'avoir pris pour lui une inclination toute particuliere, il s'établit son conseiller, & l'avertit sur tout de se défier de tout le monde; que Paris étoit souvent funeste aux Etrangers, & qu'il falloit bien prendre garde de n'être

pas la dupe de quantité d'Escrocs ; qui, masquez en honnêtes gens, étoient des pestes publiques, & d'un commerce mille fois plus dangereux que les voleurs de grands chemins.

Notre pauvre Provincial, qui se souvenoit confusément d'avoir lû Telemaque, croyoit avoir rencontré un second Mentor dans ce maître Fripon, & s'estimoit bien-heureux de pouvoir se mettre sous sa conduite ; persuadé qu'il avoit le goût bon, il le consulta sur son ajustement, & le pria de lui donner un Tailleur qui sçût les modes de la Cour, où il avoit dessein d'aller figurer, dès qu'il auroit été habillé d'une maniere convenable.

Le Tailleur ne tarda pas à paroître, l'habit fut ordonné, & notre benêt demanda à être mis tout comme M. le Maréchal de.... parce qu'il n'y avoit pas de Seigneur qui sçût aussi-bien se mettre que celui-là. La dépense ne fit point d'obstacle. On répandit l'or à pleines mains pour être habillé de bon air, & équippé de pied en cap. On partit pour Versailles : notre Etranger conduit par son Mentor parcourut tous les appartemens, & alla briller à la Chapelle, se croyant le plus beau du monde. Mais

Mais lorſqu'il vit le Maréchal de ..... qu'il s'étoit propoſé pour ſon modéle, ne trouvant pas la reſſemblance fort grande, il crut que c'étoit moins le défaut de ſa bonne mine, que le manque de conformité dans l'ajuſtement; & prétendit que le cordon bleu en faiſoit toute la difference. Voyez-vous, dit-il à ſon ami, comme ce Tailleur m'a trompé; je lui ai donné tout ce qu'il a voulu; cependant il n'a point fait tant de façons à mon habit qu'à celui de M. le Maréchal de... cette petite machine brodée ſur ſon eſtomach, & cette bandouliere bleuë, tout cela reléve bien la bonne mine d'un homme.

Vous avez raiſon, dit l'autre, qui comprit d'abord que ſa dupe s'enferroit d'elle-même: vous avez raiſon, & je lui en dirai deux mots. En effet, le Tailleur fut mandé, & lorſqu'on ſe plaignit du manque d'uniformité, il répondit qu'il ne ſçavoit pas que Monſeigneur fût d'un rang à cela.

Cette réponſe choqua l'Etranger, qui prétendoit être en droit de tout. Son Mentor lui applaudit, & il fut réſolu de joindre le cordon bleu à ſon ajuſtement, & de faire faire une

croix de diamans proportionnée à la magnificence de l'habit.

Pendant qu'on travailloit à cette parure, on tâcha pour expedier plûtôt la bourse de cet Etranger, de l'engager à faire quelque partie de jeu; mais il ne se trouva pas dans ce goût-là, il fut plus prenable du côté des femmes. Dès qu'on eût découvert son penchant, il fut résolu qu'on n'en feroit pas à deux fois, & qu'on le plumeroit tout d'un coup.

Ainsi dès qu'il fut revêtu de sa nouvelle dignité, on le mena tout brillant de ses rayons chez une Dame qu'on lui dit être une Duchesse, chez qui il trouva bonne compagnie, & où on le gracieusa fort; mais au plus fort de sa joye la fête fut troublée par l'arrivée d'un Exemt, ou soi-disant, & de dix ou douze Archers prétendus, qui après s'être fait ouvrir par force, entrérent d'un air d'autorité dans cette maison, & arrêterent notre Provincial de la part du Roy.

La Dame du logis dit qu'elle iroit le lendemain à Versailles se plaindre de ce manque de respect; mais tout cela n'empêcha point qu'on ne mît

la main ſur le colet à notre homme ; & qu'on ne le fît monter dans un caroſſe que ſix Archers eſcortoient.

Dans cet état, il pria ſon Mentor de ne le point abandonner, & ſon Mentor s'étant rendu priſonnier avec lui fut mis dans le même caroſſe. On les mena dans une maiſon, qu'on lui fit croire être l'Hôpital des Chevaliers de l'Ordre, & on lui dit que c'étoit à la requiſition de ces Meſſieurs, & parce qu'il avoit manqué d'aller prendre leur attache, formalité abſolument neceſſaire, qu'on l'avoit fait arrêter. Il devoit être ruiné de cette affaire-là ; dégradé pour jamais de ſes titres, & puni même corporellement, du moins par une longue priſon : il n'y avoit pas moyen de ſe tirer de ce mauvais pas.

Cependant ſon Mentor ſe ſouvint que celui qui préſidoit alors dans l'aſſemblée, étoit de ſes amis. Il demanda à lui parler, & après avoir allegué que l'Etranger ne ſçavoit pas les us & coûtumes, & avoir mis toute ſon éloquence en uſage pour obtenir ſa grace ; il fut réſolu que pour cette fois on ſe contenteroit d'inſtaller de nouveau le prétendu Cordon-bleu, de

confiſquer tout ſon étalage, comme étant de contrebande, & de le condamner à dix mille livres d'amende au profit de la communauté.

Cette Sentence prononcée, & le Mentor en queſtion ayant dit qu'il n'y avoit pas lieu d'en appeller, on ſe mit en devoir de l'executer, & après avoir dépoüillé le pauvre Etranger de tous ſes ornemens, & lui avoir fait prononcer à genoux quatre mots de latin, qui avoient du raport à l'affaire, on lui mit un autre cordon bleu, & une croix de diamans faux qu'on avoit fait faire exprès, & que l'on ſuppoſa tirer des Archives de l'Ordre. Les dix mille francs d'amende furent payez ſur lechamp, car le prétendu Mentor qui ſçavoit les affaires de l'Etranger, offrit de les aller chercher dans ſa caſſette, où il les avoit vûs quelques heures auparavant, & dont il vit le fond en les tirant.

Cette expedition faite, on laiſſa la pauvre dupe en liberté. Tous les prétendus Cordons-bleus ſe ſéparerent avec promeſſe de ſe retrouver pour partager tous ce butin, & le ſot Provincial revint fort déſolé à ſon Auberge. Son Mentor lui conſeilla de re-

tourner dans ſa Province, pour tâcher, par ſes épargnes, de réparer la perte qu'il venoit de faire; & par une générosité la plus grande du monde, qui pourtant n'étoit cauſée que par le déſir de le voir bien-tôt éloigné, de peur qu'un tour auſſi hardi ne vînt à ſe découvrir; il lui donna vingt piſtoles pour ſon voyage, & le conſola de ſes pertes par l'agrément qu'il avoit de pouvoir emporter chez lui des marques d'une dignité qu'on ne pouvoit plus lui diſputer, & qui illuſtroit toute ſa poſterité.

Repû de ces chiméres, notre Provincial retourna chez lui, perſuadé que celui qui l'avoit dupé, étoit le plus honnête-homme du monde, & le meilleur de ſes amis. A ſon arrivée chacun le félicita ſur l'honneur que le Roi lui avoit fait de lui donner le Cordon-bleu : mais ce compliment le mettoit fort en colere. Vous vous moquez de moi, répondoit-il à ceux qui le lui faiſoient : ce n'eſt point le Roi qui me l'a donné, je l'ai bien acheté, & il me coûte aſſez cher, ajoûtoit-il en ſoûpirant.

Bien des gens ne comprenoient point ce qu'il vouloit dire; mais en-

fin ceux qui prenoient le plus d'interêt en lui, le firent expliquer là-dessus, & le firent convenir ensuite qu'il avoit été joliment dupé. On fit tout ce put pour découvrir les Auteurs de cette fourberie; mais il n'y eut pas moyen. On eut beau aller à l'endroit, où il avoit logé, & à son Auberge; personne ne lui pût donner des nouvelles de son Mentor ni de ses semblables, qui ne firent pas longtems leur domicile au même lieu, & qui, à l'exemple de M. d'Outremer, changeoient de nom, & de pavillon, selon que l'occasion le requéroit. Ainsi le pauvre Provincial en a été pour son compte.

Me voilà, Mademoiselle, je crois, quitte avec vous; cependant comme vous pourriez peut-être vous imaginer que je n'aime pas les longues conversations avec le sexe; & que d'ailleurs les histoires qui ont quelque sel, vous font plaisir, je vai vous en servir encore d'une, & puis plus. Elle est encore arrivée à Paris, lieu du monde le plus propre pour les avantures.

Sous le dernier Regne, un Seigneur de la Cour fort connu par ses sail-

lies, & son bel esprit, alloit un jour à Versailles, sans suite, & sans bruit, dans un de ces carrosses ordinaires, où le public trouve des places pour son argent.

Il n'étoit pas fort paré. Un gros surtout de pinchina le couvroit depuis la tête jusqu'aux pieds, & sa bonne mine ne supléoit pas beaucoup au défaut de l'ajustement. Dans cet équipage, & son chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, il se rencoigna dans le fond du carrosse, sans faire la moindre attention sur ses compagnons de voyage. Mais quelque tems après frapé par laideur de celui, qui étoit précisément vis-à-vis de lui, & sentant peut-être tout d'un coup les promts effets de la sympathie, il ne put pas s'empêcher de lier conversation avec lui, & après avoir débuté par lui demander son nom, son pays, & les raisons qui l'engageoient à aller à Versailles, il apprit que ce Provincial étoit un bon Gentilhomme d'Auvergne, qu'un procès obligeoit de venir du fond de sa Province.

Il plaidoit contre les Fermiers du Domaine, & plusieurs Arrêts donnez en sa faveur prouvoient la justice de

sa cause. Il s'agissoit d'un remboursement de cent mille écus, que ses Parties trouvoient le secret d'éluder depuis plusieurs années, en faisant naître incident sur incident.

C'étoit pour en voir décider un au Conseil, que le pauvre Auvergnac faisoit de fréquens voyages à Versailles; & il auroit fort risqué de mourir sans voir la fin de cet éternel procès, si le Seigneur en question n'eût pris à cœur son affaire, & ne se fût déclaré son Protecteur, & son Solliciteur.

Après avoir écouté patiemment l'ennuyeux récit des diverses chicanes que ce plaideur avoit essuyées: Le procédé de vos Parties est indigne, lui dit-il; je vois bien que vous manquez ici d'appui, & qu'ils abusent de votre credit, & de votre foiblesse: mais j'y mettrai ordre. Le Roi ne sçait sans doute rien de cela. Il est trop ennemi de l'injustice pour le souffrir. Venez-vous-en me trouver demain matin, je vous présenterai à lui lorsqu'il ira à la Messe, & vous verrez que nous trouverons bien-tôt le secret de finir votre affaire.

L'Auvergnac, qui ne voyoit rien de

fort recommandable dans la personne de ce Seigneur, crut avoir affaire à quelqu'échapé des Petites-maisons, ou tout au moins, à un Gascon outré, & voulant s'éclaircir là-dessus, il lui dit : Mais, Monsieur, à qui m'adresserai-je pour avoir de vos nouvelles ? Chez moi, répondit l'autre, je suis le Duc de.... & il ne vous sera pas difficile de me trouver.

A ces mots le Plaideur mit le chapeau bas, le traitta de Monseigneur, & tâcha de réparer toutes les incongruitez qu'il crut avoir faites. Point de façons, dit alors le Duc, mettez-vous à votre aise, & songez seulement à me venir trouver demain matin, je ne suis point amateur de complimens, j'ai envie de vous faire plaisir. C'est de bon cœur, ainsi brisons là-dessus. En disant cela ils arriverent à la grille, & chacun tira de son côté.

Le Plaideur charmé de sa trouvaille, n'eut garde de negliger les moyens de s'en prévaloir ; & dès l'aube du jour, il alla dans l'anti-chambre du Duc, afin de se trouver à portée de le suivre chez le Roi. Le Duc parut fort aise de le rencontrer sur son passage, & le prenant par la main, il le

mena dans la grande Gallerie que le Roi traverse à la Chapelle, & dès que Sa Majesté parut : Sire, s'écria-t'il en lui presentant l'Auvergnac, voici un homme de condition, & de mérite, auquel j'ai en mon particulier des obligations infinies, qui est obligé de quitter sa Province, & de consommer son tems, & son argent à la poursuite d'un procès que les Fermiers de votre Domaine, qui sont ses parties, trouvent le secret d'éterniser par leurs chicanes, malgré tous les Arrêts qu'il a obtenus contr'eux, par lesquels ils sont condamnez à lui restituer cent mille écus. En verité, Sire, l'injustice qu'on fait à ce bon Gentilhomme, est criante, & il y va de l'équité, & de la gloire de Votre Majesté, de mettre ordre à cela.

Je le ferai aussi, dit le Roi, & dès aujourd'hui. Effectivement, Sa Majesté prit l'affaire à cœur, envoya chercher les Commissaires qui devoient la juger, & leur ordonna de donner prompte satisfaction à l'Auvergnac, & de faire cesser ses plaintes.

Les Fermiers du Domaine reçûrent une mercuriale, que le Roi leur fit faire par le Ministre, & furent obli-

gez de payer ſur le champ les cent mille écus qu'ils devoient legitimement, & tous les dépens que leurs chicanes avoient cauſez.

Après que tout cela fut fait, & que le Duc en eut remercié le Roi, Sa Majeſté lui demanda quelles liaiſons il avoit avec cet homme dont il prenoit les interêts ſi fort à cœur. Nulle, dit le Duc, & je ne l'avois même jamais vû que l'autre jour qu'il ſe rencontra avec moi dans un caroſſe de loüage. Quoi! répondit Sa Majeſté, vous ne l'aviez jamais vû? & comment pouvez-vous donc lui avoir de ſi grandes obligations? Ah! Sire, s'écria alors le Duc, Votre Majeſté ne voit-elle pas bien, que ſans ce Magot-là, je ſerois le plus laid homme de la France? N'eſt-ce pas-là une aſſez grande obligation? Le Roi rit de l'imagination de ce Seigneur. On en plaiſanta beaucoup à la Cour, & la choſe vint enfin aux oreilles de l'Auvergnac, qui, en homme d'eſprit, ne fit pas ſemblant d'y faire attention, & ne parut occupé que de ſa reconnoiſſance.

Il alla quelques jours après à Paris, pour la témoigner à ſon bienfaic-

teur, qui s'y en étoit retourné. En arrivant à l'Hôtel du Duc, le Suisse lui dit que Monsieur dînoit en compagnie, & qu'il n'y avoit pas moyen de lui parler; le Provincial insista pour qu'on voulût bien l'annoncer, assûrant que M. le Duc ne seroit pas fâché de le voir. On se rendit à ses instances, & il y eut effectivement ordre de le faire entrer.

Le Duc étant charmé de faire voir à ceux qui étoient avec lui en partie de plaisir, qu'il y avoit quelqu'un de plus laid encore que lui, l'Auvergnac fut introduit dans la chambre où étoit la Compagnie, en présence de laquelle il fit un discours très-éloquent sur la générosité du Duc, & sur la reconnoissance qu'il auroit toute sa vie pour ses bontez, & à la fin de chaque période, il disoit en le regardant: Monseigneur, Dieu veüille vous conserver la vûe.

Quand son discours fut fini, il prit congé du Duc, qui lui donna mille marques d'amitié, & qui, dès qu'il fut sorti, s'applaudit encore qu'il l'emportoit sur lui en laideur. Cela est vrai, dirent les Conviez; mais quel but pouvoit avoir cet homme, en fai-

sant à la fin de toutes ses périodes des vœux pour que le Ciel vous conserve la vûë. Le Duc qui n'avoit point pris garde à ce refrein, ordonna qu'on le rapellât.

On courut pour cela après lui, & quand on l'eut ramené, le Duc lui demanda quelle raison il avoit pour prier si souvent le Ciel, qu'il lui conservât la vûë? C'est répondit l'autre, sans se démonter, qu'il me semble, Monseigneur, que si votre vûë s'affoiblissoit, vous avez un nez qui ne seroit guéres propre à porter des lunettes.

Cette réponse, quoiqu'un peu hardie, fut du goût du Duc, & plus encore de ceux qui étoient à table avec lui, qui ne furent pas fâchez de voir qu'on lui rabatoit un peu son caquet. Les uns, & les autres firent mille caresses à l'Auvergnac, on lui fit donner un couvert, & on voulut à toute force qu'il fût de la partie. On tint table jusqu'au soir; & comme il avoit de l'esprit, il contribua beaucoup à l'agrément du repas. Enfin il s'en retourna dans sa Province comblé de biens, d'honneurs, & de gracieusetez; & ce qu'il y a de particulier dans cette avanture, c'est qu'il ne dut tous

ces grands avantages qu'à son excessive laideur. Différent en cela de ce grand Conquérant, dont il est parlé dans l'Histoire, qui fut employé par des gens qui ne le connoissoient pas, à fendre du bois, & qui dit à ceux qui le surprirent dans cette occupation tout-à-fait indigne de lui; Je paye l'amende de ma mauvaise mine. Celui-ci sçut la mettre à profit. Ainsi on peut bien dire que toutes les choses de la vie ont deux faces. On a vû un Officier, à qui, dès qu'il entroit dans quelque assemblée de jeu, celui qui tenoit les cartes, donnoit un tribut, pour l'obliger de se retirer. Ainsi il n'avoit qu'à se presenter, pour avoir une pension, non pas annuelle, mais journaliere. Voilà ce qui s'appelle faire argent de tout.

J'ai l'honneur d'être....



XXXIV. LETTRE.

A MONSIEUR LE MARQUIS DU C.... à sa Terre.

Le Cocuage, conte allegorique. Les deux amis trompez. Rondeau Marotique sur les femmes. Cantate sur l'amour & la raison. L'Enfant prodigue, ou le fils débauché.

MONSIEUR,

J'Avouë ma faute, & vous avez raison de m'accuser d'avoir obmis la principale piéce dans ma Lettre du Cocuage. Pour la réparer, je vais vous donner l'Apothéose en question. Que le terme d'Apothéose ne vous choque pas. Je conviens que ce n'est pas là une devotion bien placée, & qu'il y a de la folie à déïfier ainsi les vices les plus odieux. C'est cependant ce que faisoient les anciens Romains, lorsqu'ils dressoient des Autels aux crimes & aux défauts, ausquels les humains sont sujets, & c'est ce qui se pratique encore dans certains païs lointains, où, si l'on en croit les relations, les hommes sacrifient au Diable pour se

le rendre favorable & éviter d'en être battus. Quoiqu'il en soit, cette imagination toute bisare qu'elle est, a quelque chose de réjoüissant, & cette folie est assez agréablement tournée. On prétend qu'un Cavalier chagrin de ce que sa Maîtresse s'étoit mariée à un autre, composa cette piéce, & il y a toute apparence par l'adresse qu'il en fait. Vous en jugerez. Elle commence ainsi :

L'APOTHEOSE DU COCUAGE.
Conte allégorique.

Jadis Jupin de sa femme jaloux,
Par cas plaisant fut pere de famille :
De son cerveau fit sortir une fille,
Et dit : du moins celle-ci vient de nous.
Le bon Vulcain que la Cour Ethérée
Fit pour son dam l'époux de Cithérée,
Vouloit aussi avoir quelque poupon ;
Car de penser que le beau Cupidon ;
Que les amours, ornemens de Cithére,
Qui, quoiqu'enfans, professoient l'art de plaire,
Fussent les fils d'un simple Forgeron,
Pas ne croyoit avoir fait telle affaire.
De son vacarme il remplit la maison.
Soins & soucis sans cesse l'assiégerent,
Soupçons jaloux son cerveau travaillérent,
A sa moitié cent fois il reprocha
Son trop d'apas, dangereux avantage ;
Le pauvre époux fit tant qu'il accoucha.

Par le cerveau. De quoi ? de Cocuage.
C'est là ce Dieu révéré dans Paris,
Dieu malfaisant, la terreur des maris.
Dès qu'il fut né, sur le chef de son pére
Il essaya sa naissante colére.
Sa main novice imprima sur son front
Les premiers traits d'un éternel affront.
A peine encore eut-il plume nouvelle,
Qu'au bon Hymen il fit guerre mortelle.
Vous l'eussiez vû l'excedant en tous lieux,
Et de son bien se parant à ses yeux,
Se promener de ménage en ménage,
Tantôt porter la flamme & le ravage:
Et de brandons allumez dans ses mains
Aux yeux de tous éclairer ses larcins.
Tantôt rampant dans l'ombre & le silence,
Le front couvert d'un voile d'innocence,
Chez un époux le matois introduit
Y fait son coup sans scandale & sans bruit:
La Jalousie au teint sombre & livide,
Et la Malice à l'œil faux & perfide
Guident ses pas où l'Amour le conduit:
Nonchalamment la Volupté le suit.
Pour mettre à bout les maris & les belles,
De traits divers ses carquois sont remplis;
Fléches y sont pour les cœurs des cruelles,
Cornes y sont, pour les fronts des maris.
Or ce Dieu là malfaisant ou propice
Mérite bien qu'on chante son Office;
Et par besoin ou par précaution,
Il faut avoir à lui dévotion,
Et lui donner parfums & luminaire,
Soit qu'on épouse, ou qu'on n'épouse pas,
Soit que l'on fasse, ou qu'on craigne le cas,
De sa faveur on a toûjours affaire.

ENVOI.

O vous, Iris, que j'aimerai toûjours !
Quand de vos vœux vous étiez la maîtresse,
Et qu'un contrat trafiquant la tendresse
N'avoit encore asservi vos beaux jours,
Je n'invoquois que le Dieu des Amours :
Mais à present, pére de la tristesse,
L'Hymen, hélas ! vous retient sous sa loi,
A Cocuage il faut que je m'adresse,
C'est là le seul en qui j'ai de la foi.

Je ne sçai si vous serez de mon avis ; mais je trouve que ce Poëme devroit avoir sa place parmi les Poësies gaillardes. Quoiqu'il en soit, comme c'est assez la coûtume de blâmer les femmes en gros, & qu'il se trouve même des gens assez charitables pour donner sous couleur d'amitié, des avis qu'on ne leur demande point, & dont souvent on se passeroit bien ; aussi arrive-t-il ordinairement que ces mouchards de ménages sont punis par le même endroit qu'ils employent à mortifier les autres. L'avanture suivante vous en convaincra.

Un Bourgeois d'une celebre Ville de Flandre (mes Mémoires ne marquent pas précisément l'endroit) alla un jour chez un Marchand de vin de ses meil-

leurs amis, & prétendit lui prouver ſa tendre amitié, par l'avis qu'il lui donna de l'infidelité de ſon épouſe.

Vous n'avez, lui dit-il, mon cher, qu'à obſerver votre femme dès cet après-midi, & lorſqu'elle ſera ſortie me venir trouver, afin que je vous conduiſe en lieu où vous en ſerez pleinement convaincu. Ce qui fut dit, fut fait; & la femme ſortie, nos deux amis furent dans un de ces honnêtes endroits qu'une femme n'oſeroit nommer. Ils debutérent par demander du brandevin & de la biére: après quoi ils propoſerent à la maîtreſſe du logis de leur faire venir des Demoiſelles.

La venerable Matrône leur demanda auſſi-tôt s'ils étoient gens à faire de la dépenſe; auquel cas, dit-elle, j'en ai ici deux dans la chambre voiſine, qui ſeroient dignes d'être preſentées à un Roi. Nos bourgeois ayant accepté le parti, on fit venir les deux belles. Mais quel fut l'étonnement de ces deux Marchands, lorſque chacun d'eux y rencontra ſa femme! Ils reſterent quelque tems immobiles ſans parler; ils ſe regarderent l'un l'autre: après quoi ſe voyant tous deux logez à même enſeigne, ils ſongérent à ſe

venger de concert, & firent pour cela ligue offensive & défensive.

Leur premiere démarche fut de prendre un carosse, dans lequel ils jetterent les deux Dames, qu'ils firent conduire au lieu où l'on met ordinairement les Dames d'une vertu délabrée, & où ces deux là devoient rester par provision jusqu'à la décision de leur procès. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'elles en intenterent un dans toutes les formes à leurs maris, ausquels elles demandoient des réparations. Leur Avocat, habile chicaneur, prétendoit qu'elles n'étoient allées dans cette maison qu'à dessein d'y surprendre leurs maris, qui vouloient fort mal-à-propos leur faire porter la peine d'un crime dont ils étoient seuls coupables; que l'intention dans laquelle ils étoient venus, n'étoit point douteuse; puisqu'il étoit sûr qu'ils avoient demandé des femmes; que les leurs n'avoient point été trouvées avec des hommes; *Ergo*, il concluoit que c'étoit eux, & non pas elles, qu'il falloit punir, & l'on croyoit dans le tems de cette avanture, que l'adresse de cet Avocat, jointe au penchant que les Juges

ont naturellement à favoriser le beau sexe, pourroit bien donner gain de cause à ces belles, malgré toutes les raisons que l'Avocat des maris pouvoir alleguer, qui étoient d'autant plus solides, qu'elles étoient conformes à la verité.

Je n'ai pas sçû la fin cette affaire, sinon qu'il vint une troisiéme Instance de la part de l'honnête maison contre les maris & leurs femmes, prétendant que c'étoit mal-à-propos que les uns & les autres la qualifioient de mauvais lieu, & on demandoit des preuves ou des réparations là-dessus, avec des dépens & interêts. Enfin cette complication de procedures donna pendant un tems une scéne très-réjoüissante au Public; mais ce qui réjoüissoit le plus, c'est que M. le donneur d'avis s'étoit justement trouvé dans le cas dont il avertissoit son ami. Il étoit bien payé de son indiscret avis.

Il seroit à souhaiter que cette avanture jointe à celle qui arriva au corbeau en pareille occasion, pût corriger ces gens si promts à rendre des services dont on se passeroit très-fort, & souvent si peu secourables dans les choses veritablement nécessaires. Le

pauvre Marchand de vin vivoit content avec sa femme, & il a été malheureux pour le reste de ses jours par l'indiscretion de son confrere. Cela n'étoit-il pas bien cruel? Pour moi, je crois que c'est ce qui donna lieu à un Critique de faire le rondeau suivant en stile marotique, à l'honneur de la plûpart des femmes.

Que femme naît habile pour le mal!
Dans l'âge seul quatre fois triénal,
Plus elle en sçait que le plus grand Génie,
Qui vieillissant sur l'art de la Magie,
Auroit acquis de sçavoir maint quintal.
Ses beaux yeux sont de naufrage un fanal,
Non de salut. Rien au cœur déloyal
N'est plus Siréne en sa douce harmonie
    Que femme.

Dans son maintien pleine d'hypocrisie,
De la vertu n'a que superficie;
Et dit pourtant que c'est son principal.
Homme prudent, ne vous y fiez mie:
Car n'est plus beau ni plus traître animal,
    Que femme.

Une piéce de cette nature est un passe-port pour être bien reçû du beau sexe. Que vous en semble? Pour moi je crois qu'il y a d'honnêtes gens par tout, & par conséquent bien des femmes vertueuses. A la verité je suis fort

du ſentiment de la femme d'Orgon dans le Tartuffe, je ne fais pas grand cas de ces vertus hériſſées d'ongles & de griffes ; & les femmes qui ſont le plus de vacarme ſur le chapitre de l'honneur , ne ſont pas, à mon avis, celles qui en ont le plus. Il en eſt de cela comme de la bravoure chez les hommes. Un veritable brave ne ſe vante point. Il paroît toûjours de ſang froid , pendant qu'un poltron vous étourdit par ſes fanfaronades.

Ce qui cauſe ſelon moi les plus grands deſordres de la vie, eſt que l'on ne conſulte ni la Religion, ni la raiſon. On ſe laiſſe entraîner fort volontiers aux paſſions qui nous dominent ; &, ſi on commence à ſe ſervir de la raiſon , c'eſt toûjours ſur le retour, encore ſe trouve-t-il ſouvent de vieux foux, qui , à l'imitation des jeunes gens, font gloire de leur folie. C'eſt peut-être ce qui a donné occaſion à une cantate intitulée , la Raiſon & l'Amour , où on les fait raiſonner ainſi :

La Raiſon & l'Amour
Diſputoient l'autre jour,
Qui pourroit remporter la gloire
D'être de Liſis le vainqueur.

L'une ébranloit l'esprit, l'autre ébranloit le
cœur,
Mais aucun n'emportoit une pleine victoire.
Pour terminer ce differend,
A Lisis remettons l'affaire,
Dit l'Amour, je veux seulement
A ses yeux presenter ma Mere :
Montrez-lui Minerve, & nous verrons alors
Qui des deux sçaura mieux lui plaire
Pour le gagner. Bornons-là nos efforts.
Venus ne paroît que de charmes,
Que de piéges pour gagner un cœur !
Est-il d'assez fortes armes
Pour combattre sa douceur ?
Les Jeux, les Ris & les Graces
Brillent par tout sur ses traces :
Tout y plaît jusqu'aux soûpirs.
Ici d'une aîle legere
Voltigent mille Plaisirs.
Des Amours être mére
C'est l'être des Desirs.
Mais quel éclat admirable
Frape mes regards surpris !
C'est vous, Minerve adorable,
Vous remporterez le prix.
Quelle gloire triomphante !
Quelle Majesté brillante !
Quels attraits pleins de bonté !
Vous faites Roi qui vous aime,
Et joignez au Diadéme
La belle immortalité.
Voyez, voyez, Lisis ; mais sa vûë insensée
Ne peut considerer des biens si précieux,
Des regards de Venus son ame empoisonnée
Brûle d'un feu séditieux.
Venus occupe seule, & son cœur & ses yeux.
L'Amour victorieux

Vante

Vante sur l'heure
Son grand crédit.
La Raison pleure,
Et l'Amour rit;
La Raison pleure,
Et l'Amour rit.
Mais enfin, dégouté d'une extrême mollesse
Lisis reconnoît son erreur.
Plein de honte pour la bassesse,
Où l'engloutissoit son vainqueur;
Il l'abandonne & sans reserve,
Rompant ses indignes fers,
Il court, il court à Minerve,
Qui le reçoit à bras ouverts.
Aussi sur l'heure
La Raison rit,
Et l'Amour pleure
Plein de dépit.
La Raison rit,
Et l'Amour pleure.
Que la Raison triomphe chaque jour:
De Minerve assûrons le legitime empire;
Mais unissons si bien la Raison & l'Amour
Que nous les fassions tous deux rire.

Je crois, Monsieur, que cela n'est pas fort aisé. J'ai cependant connu un homme qui se piquoit d'avoir attrapé ce rare secret. Il est mort comme il a vêcu, c'est-à-dire, qu'il croyoit avoir raison en tout ce qu'il faisoit. Erreur fort commune au siécle où nous vivons. C'est ce qui lui a mérité l'Epitaphe que vous allez voir.

Ci gist un homme incomparable
De tout le monde regretté.
Jamais de rien trop entêté.
Toûjours Convive infatigable,
Il fut d'un caractére aimable,
Et tout paîtri de volupté.
D'une douce société,
Et d'un tour d'esprit agréable.
Né pour la joie, il l'aima fort.
Selon lui, personne n'eut tort.
Il en a laissé la maxime.
Gens devots, apprenez de lui
A ne pas tomber dans le crime
De juger toûjours mal d'autrui.

On prétend que cette Epitaphe n'est pas nouvelle, & qu'on l'a appliquée à plusieurs personnes de même génie & de même caractére. Mais que nous importe? le sel qui y est répandu, vous pourra plaire, & cela me suffit. Je sçai d'ailleurs que vous aimez les critiques fines, il faut donc vous servir d'un plat qui soit à votre goût. C'est ce que j'ai crû faire. Passons à present à quelque chose de plus serieux. Lisez la Piéce suivante, & m'en donnez votre avis.

LE FILS DE'BAUCHE'.

Tiré du 15. Chapitre de S. Luc.

Un homme avoit deux fils : le plus jeune des
deux
Débauché, d'une humeur legére,
Des plaisirs défendus faisoit sa seule affaire ;
Et dans la maison de son pere
Il se trouvoit contraint & malheureux.

Poussé par son libertinage
Il va trouver son pere & le fait convenir
De lui donner le bien qui sur son heritage
Devoit un jour lui revenir.
Le pere en fit donc le partage.
Content & maître de son bien,
Il part pour un païs bien éloigné du sien.
En ce païs, sans regle & sans prudence
Il s'abandonne au gré de ses desirs,
A tous les criminels plaisirs.
Rien n'égaloit son luxe & sa dépense ;
Et de sa prodigalité,
Il faisoit sa felicité.

Cela ne dura pas, & bien-tôt cette vie
Fut de la pauvreté suivie.
Bien-tôt tout l'abandonne, argent, plaisirs,
amis,
Tout le quitte à la fois, tout disparoît bien
vîte ;
Et c'est le triste état où sa folle conduite
Irréparablement l'a mis.
La famine de plus survint en ce païs.
Dans cette extremité pressante & déplo-
rable,

Le malheureux que la misére accable,
Pour paître les pourceaux, n'ayant rien à manger,
Se vit contraint de s'engager.
Trop heureux, trop heureux encore!
S'il eût pû se remplir des dégoûtans morceaux
Dont on nourrissoit les pourceaux;
Mais à la faim qui le dévore
Personne ne veut seulement
Accorder ce soulagement.

Réflechissant un jour sur sa misére extrême;
Les yeux en pleurs, presqu'expirant,
Enfin il revint à lui-même.
Combien de gens, dit-il, en soûpirant,
Combien de gens aux gages de mon pere,
Ont tous les jours abondamment du pain!
Malheureux que je suis! & moi je meurs de faim!
Mais voici ce que je veux faire.
J'irai le retrouver ce pere courroucé,
Qui m'aimoit tant, que j'ai tant offensé,
Et par mon repentir sincere,
Par mes pleurs, mes soûpirs j'espére
Qu'enfin il se verra forcé
D'appaiser sa juste colére.
Dans ce dessein il se mit en chemin,
Et pour jamais quitta ces tristes lieux enfin.
Il ne s'arrêta pas, & son impatience
Lui fit hâter ses pas & faire diligence.
Touché de son état, d'aussi loin qu'il parut
Le pere à son fils accourut.
Il se jette à son coû, le baise, le caresse.
Mais son fils tout en pleurs embrassant ses genoux:
Je ne mérite pas ces marques de tendresse;

Mais plutôt les effets de tout votre courroux,
Mon pere ; & j'ai péché, dit-il, je le confesse,
Contre le Ciel & contre vous.
De ma conduite criminelle,
Toûjours le déplaisir en moi se renouvelle :
Et je sçais qu'en l'état où mes pechez m'ont mis,
Je suis indigne helas ! du nom de votre fils :
Aussi je ne viens pas en reprendre la place.
Mais faites-moi le même traitement
(Si toutefois je puis esperer quelque grace)
Qu'à l'un de vos esclaves seulement ;
C'est tout ce que vous demande.
En vous servant comme eux, je passerai mes jours,
Et cette grace encor sera pour moi trop grande.

Le pere sans répondre à ce touchant discours,
Parle à ses esclaves, ordonne
Que l'on porte & que l'on donne
A son cher fils de langueur abbatu
Une robe semblable à celle
Dont il étoit autrefois revêtu,
Avant qu'il eût quitté la maison paternelle.
Qu'on lui donne de plus un anneau, des souliers,
Et pour orner ses mains, & pour couvrir ses pieds.
Amenez le veau gras, tuez-le, qu'on l'apprête,
Dit-il, puisqu'en cet heureux jour
Mon fils est enfin de retour,
J'en veux solemniser la fête.

Ce fils qui m'est si cher, & que j'avois perdu;
Par un bonheur inattendu,
Bonheur dont j'ai l'ame ravie,
Est retrouvé, nous est rendu;
Il étoit mort, il est de retour à la vie.

Après ce bonheur donc, & si rare & si doux,
Bannissons la tristesse, & réjoüissons-nous.
Pendant qu'il s'occupoit à faire bonne chére,
Le fils aîné qui revenoit des champs,
Entendit un concert de voix & d'instrumens.
Cette fête extraordinaire,
Dont il ne sçavoit pas la cause, le surprit;
Il s'en informe, un esclave lui fit
Du sujet de la fête un fidele recit.
Ce récit qu'on vient de lui faire
Excite son dépit, il ne veut point entrer.
Ce dépit est si grand qu'il le fit murmurer
Du bon accüeil fait à son frére.

Son pere vint à lui, l'invite tendrement
De venir prendre part au divertissement.
Mais il lui répondit: Après tous mes services;
C'est me traiter bien durement,
Mon pere; & c'est assûrément
La plus grande des injustices.
Je ne vous ai jamais abandonné,
J'ai fait toûjours, à vos ordres fidele,
Ce que vous m'avez ordonné.
Mais malgré mes soins & mon zéle,
Et quoique votre fils aîné,
Vous ne m'avez pourtant jamais donné
Un chevreau seulement pour faire
Avec mes amis bonne chére.
Mais dès que celui-ci revient, se montre à vous,
On ne peut voir un traitement plus doux.

Il est l'objet de toutes vos caresses,
De vos faveurs, de vos largesses;
Et pour bien celebrer son retour aujourd'hui,
Vous tuez le veau-gras pour lui.
Pour lui, qui cependant dans le libertinage
A dissipé le bien qu'il avoit emporté,
Qu'il tenoit de votre bonté,
Et qui n'en a fait d'autre usage,
Qu'à contenter sa folle vanité,
Son luxe & son impureté.

Le pere repartit : Votre courroux me blesse,
Mon fils, appaisez-vous; pourquoi
Douter pour vous de ma tendresse ?
Vous êtes toûjours avec moi;
Tous mes biens sont à vous, vous en êtes le maître,
Avec moi faites donc paroître
Votre joie en cet heureux jour,
Où votre frere est de retour.
Unissons-nous, faisons éclater notre joie,
Puisque le Ciel nous le renvoïe.
Votre frere & mon fils que nous avions perdu,
Par un bonheur inattendu,
Bonheur dont j'ai l'ame ravie,
Est retrouvé, nous est rendu :
Il étoit mort, il est de retour à la vie.

Je suis......

XXXV. LETTRE.

A MADAME LA BARONNE DES ROSIERS, à Paris.

Le Triomphe de la Vertu sur l'Amour déreglé. Histoire Angloise.

MADAME,

VOUS me demandez un exemple d'une vertu parfaite, &, comme l'on dit, d'une vertu à toute épreuve. Je vais, pour vous obéïr, vous en fournir un, que peu de gens auroient le courage d'imiter. Vous sçavez que l'Angleterre a été de tout tems un pays fécond en Héros, & en Héroïnes : c'est de ce pays que je tire l'exemple que je veux vous proposer, & que toutes les Dames devroient prendre pour modele.

Edoüard Roi d'Angleterre, Pere de ce fameux Edoüard, qui sous le nom de Prince de Galles, vainquit les François près de Poitiers, & prit le Roi Jean prisonnier : Edoüard, dis-je, Pere de cet Edoüard, qu'il avoit eu de son premier mariage avec la fille

du Comte de Hainaut, eut à soûtenir une longue guerre, non seulement contre les François; mais encore contre les Ecossois ses voisins; qui le voyant occupé, tâcherent de se rendre maîtres d'une partie de ses Etats; ce qui obligea le Roi d'envoyer le Général Guillaume de Montaguë, avec un corps de troupes considerable, pour veiller à la sûreté de ses frontieres.

Montaguë y pourvût suffisamment, repoussa les ennemis, fortifia Rosambure, & mérita, par mille belles actions, le tître de Comte de Salisburi, que Sa Majesté lui donna, joignant à cette récompense celle de le marier avec la fille de son premier Ministre, qui étoit une des plus belles personnes de sa Cour. Quelques jours après son mariage, le Roi l'envoya en Flandre avec le Comte de Suffolk. Ce voyage n'eut pas un succès heureux. Car les deux Comtes furent pris par les François, & conduits en France, & ce qu'il y eut encore de fâcheux, c'est que les Ecossois profitant de ce malheur, & sçachant que le Comté de Salisbury étoit sans défense, coururent promtement l'assieger, & mirent une armée

ſur pied avec laquelle ils prétendoient pénétrer bien avant dans l'Angleterre; mais ils furent obligés de décompter, car le Comte avoit laiſſé les choſes en ſi bon état, & donné de ſi bons ordres en partant, que la garniſon les repouſſa avec une perte conſiderable.

Le Roi qui fut en même tems averti de cette irruption, partit avec une armée pour venir au ſecours de la place, & eut le plaiſir d'apprendre en chemin, que le ſiége étoit levé, & que ſon ſecours n'étoit plus néceſſaire. Cependant, comme Sa Majeſté étoit déja aſſez proche, elle ne voulut point retourner ſur ſes pas, ſans voir la Comteſſe de Saliſbury, & lui faire compliment ſur l'allarme que les Ecoſſois lui venoient de donner : mais, hél s! que cette politeſſe lui coûta che!

La Comteſſe avertie de l'honneur que le Roi lui vouloit faire, & du deſſein qu'il avoit eu de la ſecourir, vint au devant de ce Prince, ſuivie de ſes Dames, & eſcortée par les vaillans hommes qui l'avoient ſi bien défenduë. Elle avoit eu ſoin de ſe parer de tout ce qu'elle avoit de plus précieux, & cette parure jointe à la joye d'avoir

échapé au péril dont elle avoit été menacée, donnoit un nouvel éclat à sa beauté, qu'un air de modestie & de pudeur relevoit sur tout infiniment.

Ce fut ainsi qu'elle se presenta aux yeux d'Edoüard, qui la trouva plus belle que tout ce qu'il avoit jamais vû, & bien plus redoutable que ne l'auroient été les François, & les Ecossois, quand même ils auroient joint toutes leurs forces ensemble; & qui après les premieres civilitez, lui dit de l'air du monde le plus gracieux: Je crois, Madame, que sans armer tous ces braves gens, qui vous ont si vaillamment défenduë, il vous auroit suffi de vous placer sur les remparts du Château; vos ennemis respectant vos charmes, n'auroient jamais osé l'attaquer, & vous auriez du moins fait plus d'impression sur leurs cœurs, que leurs armes n'en auroient fait sur la place.

Sire, répondit alors la Comtesse en rougissant, je ne crois pas que j'eusse été fort en sûreté dans l'endroit où Votre Majesté trouve que j'aurois dû me placer, & la maniére dont les Ecossois ont battu pendant

plus de douze heures ce Château, dans lequel ils sçavoient que j'étois, marque bien qu'ils avoient dépoüillé tout sentiment d'humanité, & que je n'avois rien à attendre de leur courtoisie.

Le Roi connut par cette réponse de la Comtesse, qu'elle étoit bien aise de tourner la conversation d'un autre côté, que celui de la galanterie. Ainsi admirant sa sagesse, & ne voulant pas lui faire de la peine : Allons, lui dit-il, Madame, allons au Château voir les brêches que nos ennemis y ont faites, où il sera peut-être plus aisé de remedier, qu'à celles dont je vois bien que vous ne voulez pas vous appercevoir.

La Comtesse avoit fait préparer un magnifique repas, qui fut servi dès que Sa Majesté eut mis pied à terre, mais duquel ce Monarque ne mangea presque point, tant il étoit occupé du mérite de cette Belle, & des combats que cette passion naissante livroit à son cœur ; car outre qu'il prévoyoit beaucoup de difficulté à gagner celui de la Comtesse, il trouvoit même que la générosité lui défendoit de l'attaquer, & de se servir de son

autorité, pour séduire la femme d'un homme, dont les services méritoient une toute autre récompense, & qui étoit actuellement dans les fers de ses ennemis. Irai-je aggraver ses peines, disoit-il en lui-même, en lui ôtant la seule chose qui peut les adoucir? Non, je ne puis y consentir. La vertu de la Comtesse, doit dans cette occasion, m'aider à rapeller la mienne, & me fortifier contre l'impression que ses charmes ont fait sur mon cœur.

Il en étoit-là, lorsque la Comtesse surprise de sa rêverie, & chagrine de ce qu'il ne mangeoit pas, s'imaginant que c'étoit, peut-être, parce que le régal n'étoit pas à son goût, lui en fit des excuses, & lui dit d'un air modeste & déconcerté, qu'elle avoit fait de son mieux; mais que n'étant pas accoûtumée à avoir un si grand Monarque à sa table, Sa Majesté devoit avoir la bonté de l'excuser, sur tout dans un tems, où les désordres d'un siége en avoient beaucoup causé dans son esprit & dans sa maison.

Ce n'est pas-là ce qui me fait de la peine, répondit le Roi en soûpirant; & c'est du désordre de mon cœur, ajoûta-t'il à demi-bas, dont je dois

me plaindre. La Comtesse peu accoûtumée aux discours de galanterie, n'entendit point ce que celui-là vouloit dire, & croyant que le Roi étoit indigné de l'entreprise que les Ecossois avoient osé tenter, lui representa humblement, que Sa Majesté devoit oublier cette injure, se contenter de sa victoire, & se réjoüir de ce qu'elle n'avoit pas coûté beaucoup de sang.

Ah! Madame, dit alors le Roi en quittant la table, & en conduisant la Comtesse près d'une fenêtre; je n'y puis plus tenir; ma vertu est à bout, elle a assez combatu contre le mal que je souffre, & auquel vous seule pouvez remedier. Ah! Sire, s'écria cette belle Dame toute éperduë, croïant qu'effectivement le Roi sentoit quelque vive douleur, que Votre Majesté m'aprenne promtement son mal, & s'il ne faut que mon sang pour la soulager, je suis prête à le donner jusqu'à la derniere goute, pour la conservation de mon Souverain, de mon bienfaicteur, & de mon liberateur.

Il n'est pas question de votre sang, répondit le Roi avec précipitation, il m'est trop cher pour que je voulusse l'exposer à être versé, ni votre

perſonne au moindre péril ; il ne s'agit que de votre pitié ; & s'il eſt vrai que vous ſouhaitiez ma conſervation, il faut qu'un peu de tendreſſe répare le mal que vos yeux m'ont fait. La générofité même vous y engage : je ſuis venu ici pour vous défendre contre des audacieux qui avoient oſé vous attaquer ; & pour prix de ma bonne volonté & de mes ſervices, je me trouve moi-même défait, & vaincu par la force de vos charmes. Cela n'eſt-il pas contre le droit des gens, & ne deviez-vous pas un peu mieux ménager un Prince, auquel vous croyez avoir quelqu'obligation ; & qui a toujours regardé votre famille avec diſtinction : mais enfin, puiſque le mal eſt fait, n'eſt-il pas naturel que je remonte juſqu'à ſa cauſe pour y trouver du remède ? & pourriez-vous avoir la cruauté de me le refuſer, ſçachant que ma vie en dépend ? Il auroit pû continuer encore long-tems ſur le même ton, & la Comteſſe étonnée n'auroit pas ſongé à l'interrompre, s'il ne ſe fût interrompu lui-même pour lui dire d'un air paſſionné : Eh quoi, Madame, vous ne répondez point ! prononcez, s'il vous plaît, car c'eſt

de votre belle bouche que j'attends l'Arrêt de ma vie, ou de ma mort, & c'est votre oüi, ou votre non qui doit en décider.

J'avouë, Sire, dit alors la Comtesse, que le discours de Votre Majesté me cause une si grande surprise, que ne sçachant comment la bien marquer, je n'ai pû prendre d'autre parti que celui du silence, que je garderois encore, si Votre Majesté ne m'ordonnoit de le rompre. Non, Sire, je ne puis revenir de mon étonnement : Quoi! se peut-il faire que dans un même jour vous vouliez mêler tant d'outrage à tant de bonté, & me faire acheter aux dépens de mon honneur celui que je reçois de la visite que Votre Majesté a bien voulu me faire : Avez-vous oublié, Sire, combien toute ma famille vous a été dévoüée, & votre grand cœur vous permet-il de songer à séduire l'épouse d'un homme qui est actuellement dans les fers de vos ennemis? Ah! laissez-moi pleurer la perte de sa liberté ; laissez-moi pleurer son absence, sans aggraver ma douleur par des propositions que je n'écouterois pas avec la même modération, si tout autre que mon Sou-

verain avoit oſé me les faire.

Cependant, Sire, tout Souverain que vous êtes, votre pouvoir eſt limité, & puiſque Votre Majeſté me demande une réponſe poſitive, j'aurai l'honneur de lui dire, ſans ſortir du profond reſpect, que je lui dois, qu'elle peut, ſi elle veut, m'ôter la vie, & me priver de tout ce qu'elle peut avoir d'agréable : mais qu'elle ne pourra jamais me faire perdre cette innocence, ſans laquelle la vie, & la fortune me ſeroient en horreur, & qui peut ſeule me conſoler de tous les malheurs dont votre colere pourroit m'accabler. Mais, que dis-je, Sire ? mon innocence pourroit-elle exercer la colere de Votre Majeſté, & ne devriez-vous pas au contraire m'en faire reſſentir les effets, ſi vous trouviez en moi les foibleſſes que Votre Majeſté ſemble aujourd'hui y chercher ? Oüi, Sire, la qualité de pere de vos ſujets, les ſervices de mes Proches, ceux de mon Epoux, ſa captivité ; tout vous engageroit à me faire châtier, ſi j'étois capable de deshonorer les uns en manquant de fidelité à l'autre. Auſſi veux-je croire que ce n'a été que pour m'éprouver que Votre

Majesté m'a parlé comme elle vient de faire, mais cette épreuve est toûjours très-mortifiante pour moi, puisqu'elle me marque un doute sur ma vertu.

Ainsi, Sire, de quelque maniere que je puisse tourner la chose, je ne trouve que des objets d'affliction, & de mortification dans le discours de Votre Majesté, & il n'en faloit pas davantage pour troubler la joye que sa presence, & la fuite des ennemis avoient pû répandre dans mon ame. Je vois bien qu'il faut que ce jour, commencé dans la crainte, & dans les horreurs d'un siége éclairé par le grand feu qu'on a fait sur nous, finisse tristement, & qu'il soit marqué entre les jours les plus malheureux de ma vie. Aussi ne convient-il point à la femme d'un pauvre Captif d'abandonner long-tems son cœur à la joye: Je me reproche les momens que je puis y avoir donnez aujourd'hui, & Votre Majesté m'en punit bien séverement.

La Comtesse laissa couler quelques larmes dans cet endroit, & le Roi touché de sa douleur, enchanté de ses charmes, & plus encore de sa vertu,

passa sans lui rien répondre dans l'apartement qui lui avoit été préparé, & fut y cacher le désordre dans lequel le discours modeste & spirituel de la Comtesse venoit de le jetter. Il admiroit la solidité de ses réponses, sa fermeté, & ne pouvoit s'empêcher de trouver qu'elle avoit raison, & de convenir en même tems que la sienne étoit fort égarée.

Il fit tout ce qu'il pût pour la rapeller, & passa le reste du jour, & la nuit suivante dans les combats les plus cruels du monde. Enfin ne pouvant ni vaincre sa passion, ni se déterminer à la contenter par des violences criminelles, il crût que le parti de la fuite étoit le plus convenable à prendre : ainsi il donna promtement les ordres nécessaires pour son départ, & ne voulut voir la Comtesse qu'au moment qu'il monta en carosse.

Ce fut alors qu'en lui disant adieu, il la conjura d'avoir pitié de lui, & de réflechir un peu sur ce qu'il lui avoit dit la veille ; à quoi cette vertueuse personne répondit, qu'elle feroit toûjours des vœux pour que Sa Majesté triomphât de ses ennemis, extérieurs, & intérieurs.

Pendant que ce Monarque s'éloignoit d'un lieu qui lui avoit été si fatal, & qu'il rouloit du côté de Londres, l'esprit occupé de sa nouvelle passion, & des moyens de pouvoir ou la vaincre, ou la satisfaire, la Comtesse reçût un Courier qui lui aporta la triste nouvelle de la mort de son mari, qui étant enfin sorti des fers des François, étoit tombé malade en venant rejoindre sa chere épouse, & étoit mort en chemin.

La Comtesse pleura amérement sa perte, & après avoir donné à sa douleur tout le tems que son accablement ne lui permettoit pas d'employer à autre chose, elle songea à regler ses affaires, & à retourner dans la maison du Comte de Varuccio son pere. Car, comme elle n'avoit point eu d'enfans, le Comté de Salisbury devoit retourner au Roi.

Ce Monarque voyant revenir à Londres la personne du monde qui lui étoit la plus chere, s'imagina que la fortune se mêloit de ses affaires, & flatté par de nouvelles espérances, cessa de combatre une passion qui causoit un si grand trouble à son ame. Mais la conduite de la Comtesse lui

fit bien-tôt perdre ſes vaines eſpérances ; car dès qu'elle lui vit prendre les mêmes maniéres qu'il avoit euës à Saliſbury, elle lui retrancha toutes les occaſions de la voir, & ſe condamna volontairement à une retraite, à laquelle ſon état de veuve ſervoit de prétexte, mais qui ne convenoit guéres à une Veuve de vingt-ſix ans qui étoit plus belle que les Amours.

Le Roi pénétra d'abord ſon intention, fit tout ce qu'il pût pour l'engager à paroître dans le monde, & donna pour cela les fêtes les plus galantes ; mais il n'eut jamais le plaiſir de l'y voir briller, & rien ne fut capable de la faire ſortir de la maiſon de ſon pere, qui, comme premier Miniſtre, faiſoit ſa réſidence à Londres, & chez lequel cette belle perſonne ſe tenoit cloſe, & cachée.

Une conduite auſſi ſage, & auſſi reguliére, ne fut point du goût du Roi, qui laſſé d'une ſi longue réſiſtance, ſentit enfin que ſa vertu l'abandonnoit, & qui, par le conſeil d'un Confident plus intereſſé que ſcrupuleux, réſolut de s'abandonner aveuglément à ſa paſſion. Il voulut pour-

tant, avant d'en venir aux derniéres extrêmitez, tenter encore les priéres, & faire le personnage de supliant: c'est pourquoi il écrivit la Lettre suivante.

EDOUARD ROI D'ANGLETERRE,

à la Comtesse de Salisbury.

MADAME,

» SI vous voulez vous donner la
» peine de faire attention sur la
» naissance de ma passion, sur son ac-
» croissement, sur tout ce que j'ai fait
» pour la vaincre, ou du moins pour
» vous la cacher, sur sa constance, &
» sur la violence où elle est presen-
» tement, je suis sûr que votre cruauté
» aura lieu d'être assouvie, & qu'elle
» fera place à la pitié; puisqu'en-
» fin, quelqu'offense que je puis vous
» avoir faite, j'en suis cruellement pu-
» ni, & vous pleinement vengée. Ces-
» sez donc de fuir comme un ennemi
» redoutable, un Prince malheureux,
» & soûmis, qui n'est coupable à vo-
» tre égard que par un excès de ten-
» dresse; & cessez enfin de désesperer

» par vos rigueurs le fidéle, & déso-
» lé EDOUARD.

Le Confident du Roi fut chargé de porter cette Lettre à la Comtesse, qui après l'avoir lûë lui dit sans s'émouvoir: Je vous prie, M. de vouloir bien dire au Roi, que Sa Majesté peut s'épargner la peine de m'écrire sur cette affaire, puisque la réponse que je lui fis au Château de Salisbury est la seule que je lui puis donner là-dessus. Ce fut-là tout ce que le Confident pût obtenir.

Le Roi mécontent de ce message, & ne sçachant plus comment s'y prendre, lui ordonna d'aller chercher le Comte de Varuccio Pere de la Comtesse, qui prompt à executer les ordres de son Maître, s'y rendit dans le moment. Il trouva le Roi sur son lit, qui, dès qu'il fut entré, lui ordonna de fermer la porte, & de venir s'asseoir auprès de lui; après quoi le regardant d'un air languissant: Comte, lui dit-il, comme votre fidelité m'est connuë, j'ai été bien-aise de vous parler sans témoins sur une affaire où il s'agit de plus que de ma vie, puisque tout mon repos en dé-

pend, & qu'elle doit décider de ma bonne, ou de ma mauvaise fortune. J'attends là-dessus de vous non seulement des conseils, mais des secours que d'autres ne sçauroient me donner; & si vous me les refusez, je ne puis plus avoir recours qu'à mon désespoir. Je n'ai pû me résoudre à vous les demander qu'à la derniere extrêmité, & les choses sont presentement à un point, qu'il faut absolument, ou que je meure, ou que vous me sauviez.

Sire, s'écria alors le Comte tout éperdu; d'où vient cet accablement, & pourquoi Votre Majesté s'y abandonne-t'elle, puisque je puis y remedier? pourroit-elle bien douter de mon zéle, & de mon affection? Où sont vos ennemis? Quels périls faut-il aller affronter? Que faut-il entreprendre? Parlez, Sire, & comptez que je ne trouverai rien de difficile pour vous procurer le repos dont je vous vois privé, falût-il pour cela vous sacrifier & moi & les miens, en un mot tout ce que j'ai de plus cher au monde, puisque le repos de Votre Majesté m'est infiniment plus précieux que ma vie, & que celle de ma famille.

Oüi, Sire, continua-t'il, en levant

ſa main droite vers le Ciel, je jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré, que je ſuis prêt à faire tout ce que Votre Majeſté m'ordonnera, quelque riſque qu'il y ait à courir en le faiſant.

Comte, dit alors le Roi, votre promeſſe me rend la vie, je n'ai jamais douté de votre zéle, ni de votre courage. Cependant, je n'oſois pas tout-à-fait compter ſur un ſecours que je n'oſois preſque pas vous demander, & que vous pouvez m'accorder ſans expoſer votre vie, ni celle de vos proches. Il ne s'agit point ici de livrer des combats, j'en ai ſoûtenu d'aſſez rudes moi-même, avant de recourir à l'unique remède qui peut vous conſerver un Roi qui vous aime, que vous dites vous être cher, & qui ne veut vivre que pour combler de biens, & d'honneurs, & vous, & les vôtres.

Oüi, mon cher Comte, ajoûta-t-il, il n'y a rien que vous ne puiſſiez attendre de moi, pourvû, continua ce Prince d'un air interdit & embaraſſé, que vous vouliez bien engager la Comteſſe de Saliſbury, votre fille, à me vouloir un peu de bien. Je l'aimai dès le premier moment que je la vis, & je fis tout ce que je pus pour m'en

faire aimer. Ne pouvant pas y réüssir, je voulus l'oublier, j'eus recours pour cela à l'absence; mais également malheureux dans ces deux entreprises, je n'ai pû ni cesser d'aimer, ni parvenir à plaire, quoique j'aie employé pour cela offres, presens, soins, lettres tendres; rien n'a pû fléchir sa rigueur.

Cette résistance m'a piqué, j'ai admiré la vertu que j'ai combatuë, l'estime s'est jointe à l'amour .... Ah! que l'amour est fort quand il est joint à l'estime, & qu'il en est soûtenu! J'ai voulu l'arracher de mon cœur,mais helas! il en est le maître,& je ne sçaurois emporter sur moi-même la moindre victoire, après avoir sçû tant de fois triompher de mes ennemis. Ne me parlez donc point de surmonter une passion, qui est devenuë trop forte pour pourvoir être combattuë, & qui, si elle n'est pas promtement satisfaite, va me précipiter au tombeau par le plus cruel desespoir. Je me suis dit là-dessus tout ce que vous pourriez me dire: votre honneur, le mien, tout s'est presenté à mes yeux; mais l'idée de votre fille, qui occupe continuellement mon imagination, ne

m'a laiſſé enviſager que ſa beauté & ſa ſageſſe ; & m'a ſi bien fait connoître le prix du bien après lequel j'aſpire, que je me ſuis réſolu à tout ſacrifier pour en faire la conquête ; mais je vous le répéte encore, ç'a été après m'être livré à moi-même les plus rudes, & les plus inutiles combats. Voilà, Comte, quelle eſt ma ſituation. Je ne puis ceſſer d'aimer votre fille qu'en ceſſant de vivre ; je ne puis vivre ſans en être aimé ; & comme mes ſoins, ni ma conſtance, n'ont pû l'engager au moindre retour, & que je ne puis être heureux que par votre moyen, je vous laiſſe le maître de ma vie. Voyez à quoi votre ſerment vous vient de lier, & comptez ſur celui que je vous fais à mon tour, de vous accorder tout ce que votre ambition pourra deſirer, & de partager ſi bien avec vous toute mon autorité, que je n'aurai par deſſus vous, que le nom de Roi. Songez que vous avez quatre fils, dont naturellement trois doivent être traitez en cadets, & croyez que ſi vous travaillez à me rendre heureux, je les mettrai en état de ne pas porter envie à la fortune de leur aîné.

Pendant tout ce discours du Roi, le Comte avoit été si frappé d'étonnement, qu'il n'avoit pas eu la force d'ouvrir la bouche pour lui répondre: mais enfin, revenant tout d'un coup à lui, comme s'il se fût éveillé en surfaut: Sire, dit-il, j'ai fait un serment aussi téméraire que le fut autrefois le vœu de Jephté. Le zéle que j'ai eu pour votre Majesté, m'a emporté un peu trop vîte; il est vrai que je n'aurois jamais pensé qu'elle eût pû m'en demander une preuve de cette nature; & que non contente d'en vouloir à l'honneur de ma fille, elle eût encore voulu me rendre l'artisan de la honte de ma Maison, & croire me faire avaller cette honte par l'espoir des récompenses, & d'une fortune qui ne sçauroit tenter un cœur fait comme le mien. Le respect dû à la dignité Royale, ne me permet pas, Sire, de dire à V. M. tout ce que je pourrois lui dire là-dessus, & qu'elle convient s'être déja dit elle-même: & sans hésiter un moment sur le parti que je dois prendre; je me détermine à tenir mon serment, quelque téméraire qu'il puisse être, & à aller de ce pas dire à ma fille tout ce que je pour-

rai pour l'engager à répondre à votre amour ; je lui ferai faire attention ſur votre tendre conſtance, & ſur la fortune qu'elle peut faire en vous aimant. Enfin, je lui parlerai, non en pere, mais en confident de V. M. mais je vous déclare auſſi, Sire, qu'après lui avoir dit là-deſſus tout ce que vous pourriez ſouhaiter, vous ne devez pas compter que j'uſe de violence ni d'autre droit que de celui de la repreſentation. J'eſpere que ſa vertu ne lui permettra pas de ſe rendre à mon éloquence : mais ſi j'étois aſſez malheureux pour la perſuader, en joüant l'indigne rolle que V. M. m'oblige de faire, je me réſerve en ce cas le droit de pouvoir agir en pere, & de la châtier comme elle le mériteroit.

Voilà, Sire, quels ſont mes ſentimens : gardez vos bien-faits & vos promeſſes pour des ames baſſes. Souvenez-vous bien que pendant la derniere guere que nous avons euë contre les Ecoſſois, vous avez reproché à certain Seigneur, que de Barbier il étoit devenu Comte, parcequ'il avoit favoriſé les amours du feu Roi votre pere. C'eſt un reproche qu'on ne me fera jamais, puiſque j'ai puiſé dans un

sang noble des sentimens qui me feront toûjours mépriser la plus haute fortune, lorsqu'il s'agira de l'acquerir aux dépens de mon honneur. Le Comte sortit en proferant ces dernieres paroles, & laissa le Roi dans une consternation & une confusion la plus grande du monde.

En le quittant, il alla trouver la Comtesse, à laquelle il dit : Ma fille, vous n'avez qu'à vous attendre à la proposition la plus extraordinaire qu'un pere ait jamais faite à sa fille, surtout un pere comme moi, qui ai toûjours eu l'honneur en recommandation, & qui le préfereroit à la plus brillante fortune. Sçachez donc, ma fille, que malgré ces sentimens dans lesquels je vous ai élevée, & que j'ai vû avec joie dans votre cœur ; & que quoique j'aimasse encore mieux vous voir morte, que capable d'en prendre d'autres, je me vois forcé aujourd'hui par la fatalité de mon étoile, à venir vous faire une déclaration d'amour de la part du Roi, & à vous donner des conseils opposez à mon inclination, en vous sollicitant de répondre à la tendresse de cet amoureux Prince, qui vous offre la fortu-

ne la plus éclatante, & l'amour le plus conſtant. Un ſerment trop legerement fait, m'oblige à vous parler en ſa faveur, & à vous prier même de répondre à ſa paſſion. Mais je ne ſuis obligé qu'à cela, & vous êtes libre de faire ce que vous jugerez à propos. J'ai promis de vous prier, & non de vous commander ni de vous forcer. Ainſi, ma chere fille, pour ſatiſfaire à mon ſerment, je vous prie dans ce moment, une fois pour toutes, de ſatisfaire le Roi : ſa vie en dépend, elle doit vous être aſſez précieuſe pour lui ſacrifier votre honneur, & je vous tiendrai compte de ce ſacrifice. Voilà, ma fille, ce que j'avois à vous dire, & dont je vous parle pour la premiere & derniere fois. Prenez là-deſſus le parti que vous jugerez à propos, puiſqu'encore un coup je ne prétends point me ſervir de mon droit de pere dans une occaſion de cette nature; mais ſeulement du droit de repreſentation.

Je ne me ſerois jamais attendu, répondit alors la Comteſſe, à une pareille propoſition, & moins encore à la recevoir de la bouche de mon pere. Se peut-il que le Roi vous ait choiſi

pour vous faire une si étrange confidence, & pour vous donner l'indigne commission dont vous vous acquitez aujourd'hui; & se peut-il, mon cher pere, ajoûta-t-elle en fondant en larmes, que vous puissiez douter un moment du parti que j'ai à prendre là-dessus? Il n'y a pas à balancer, & quand vous seriez capable de joindre la force aux conseils, vous me trouveriez prête à vous rendre la vie que je tiens de vous, plûtôt qu'à renoncer aux sentimens d'honneur que j'ai puisez dans votre sang. Dites donc, s'il vous plaît, au Roi ce que j'ai répondu à toutes les personnes qui m'ont jusqu'ici parlé de sa part, & ce que je lui ai répondu à lui-même; qui est, que je cesserai plûtôt de vivre, que de cesser d'être femme d'honneur; que je le prie de m'oublier & de me laisser dans la fortune où je vis. Je me suis volontairement éxilée de la Cour, j'évite avec soin tous les lieux qui pourroient m'offrir à sa vûë, de peur d'entretenir cette fatale passion qui trouble depuis si long-tems mon repos, en m'exposant à la persécution du monde la plus cruelle; & qui, pour mettre le comble à mes mal-

heurs, me fait rencontrer aujourd'hui un persécuteur dans la personne de mon propre pere. Si, ma constance irrite ce Prince, & si elle lui paroît un crime, je suis prête à l'expier dans les plus cruels supplices. Qu'il fasse dresser des echaffauts, & préparer des buchers, il le peut; mais son pouvoir ne s'étend ni sur mon honneur, ni sur ma conscience; & je consentirois plûtôt à souffrir la mort la plus cruelle, qu'à consentir à ses criminels desirs. Voilà, mon pere, ma derniere & ferme résolution.

Le Comte de Varuccio charmé de la réponse de sa fille, l'embrassa tendrement; & après lui avoir conté la maniere dont le Roi avoit surpris son serment, il fut rendre compte à ce Monarque du succès de sa commission, lui protesta en conscience qu'il s'en étoit acquitté, & qu'il avoit non seulement conseillé à sa fille d'avoir du retour pour lui: mais même l'en avoit priée. Il lui dit aussi que ses conseils & ses priéres avoient été sans effet, & lui rendit mot pour mot la réponse qu'il venoit de recevoir de la Comtesse.

Le Roi avoit été dans de grandes

inquiétudes en l'attendant ; il avoit même fait de nouveaux efforts pour vaincre sa passion. Il avoit goûté les raisons du Comte, & avoit rougi d'avoir pû se résoudre à lui donner une si honteuse commission. Mais dès qu'il apprit qu'il s'étoit porté inutilement à cette extrémité, toute sa vertu l'abandonna, il perdit patience en perdant l'esperance, & s'abandonnant à son desespoir, il dit tout ce que la passion la plus forte est capable d'inspirer.

Le Comte prévoyant bien qu'il n'en demeureroit pas là, & craignant qu'on ne voulût encore se servir de son ministére, lui dit : Sire, j'ai rempli ce à quoi je m'étois engagé : j'espere que V. M. voudra bien à son tour remplir la promesse qu'elle m'a faite de m'accorder tout ce que je lui demanderois : je ne demande ni biens, ni emplois, à mon âge on n'a besoin que de repos ; ainsi, toute la grace que je souhaite, c'est de pouvoir aller finir mes jours sur mes terres. Le Roy y consentit, & il partit le jour même avec ses quatre fils, laissant à Londres sa femme & sa fille, avec le reste de la maison.

Le Roi n'eut pas de peine à pénétrer le motif de sa retraitte, jugeant bien que ce Seigneur ne vouloit pas être mêlé dans cette affaire, & que sûr de la vertu de sa fille, il la laissoit à elle-même, ne pouvant pas la mettre en de meilleures mains, afin qu'on vît bien qu'elle étoit maîtresse de sa conduite & de ses actions, & qu'on ne pût pas lui imputer la maniére dont elle pouvoit en agir avec sa Majesté.

Ce fut alors que cet amoureux Prince perdant tout espoir, ne garda plus aucunes mesures, & qu'entierement occupé de sa passion, on lui vit negliger le soin des affaires, & abandonner les plaisirs ausquels on l'avoit vû le plus sensible. Il n'étoit plus question de partie de chasse, & toutes ses promenades se bornoient à passer & repasser devant la porte de la Comtesse, pour tâcher d'en attraper un regard qu'il ne pouvoit attendre que du hazard, par le soin que cette Belle prenoit de se dérober aux siens.

Une conduite aussi extraordinaire surprit toute la Cour : & comme l'amour du Roi n'étoit plus un secret,

les Courtisans se plaignoient hautement des rigueurs de la Comtesse, & de l'état où elle réduisoit son Souverain. Les uns disoient qu'il falloit l'en punir, & les autres flattant la passion du Monarque, prétendoient lui prouver par bons argumens, qu'il pouvoit, pour se satisfaire, se servir de toute son autorité, & se rendre heureux par la force, puisqu'il n'avoit pû réüssir à le devenir par ses soins & ses tendresses.

Que sçavez-vous vous-même, Sire, ajoûtoient ces flateurs, si la Comtesse ne sera pas bien aise qu'on lui fasse une douce violence? Il est des choses qu'on feint souvent de ne pas vouloir donner, & qu'on se laisse voler avec plaisir. Elle a pris les choses sur un ton, & s'est donné des airs de prude qu'elle ne croit pas devoir démentir, & qu'elle ne soûtient peut-être qu'en enrageant: Car enfin, les femmes sont sensibles tout comme les hommes, & il est impossible que celle-là ne le soit point au mérite & à la tendre constance de Votre Majesté, aussi-bien qu'à la grandeur d'une fortune qui peut remplir toute son ambition: ainsi, en lui donnant moyen

de contenter l'amour & l'ambition, ſans rompre en viſiére à la vertu, Votre Majeſté lui rendra à coup sûr le meilleur office du monde; & en la forçant à devenir heureuſe, vous lui ferez aſsûrément autant de plaiſir que vous vous en procurerez.

Le Roi perſuadé par ces diſcours qui flatoient ſa paſſion, & emporté par la paſſion même, ſe détermina à la contenter. Mais avant de ſe ſervir de la force, il voulut encore une fois faire ſommer cette Belle, & l'avertir que c'étoit pour la derniere fois, & qu'après cela elle devoit s'attendre à être traitéé comme une place priſe d'aſſaut. Il chargea un de ſes Secretaires d'Etat d'aller faire cette ſommation à la Comteſſe, & de déclarer ſes intentions à la mere.

Le Secretaire s'acquitta fidélement de ſa commiſſion. La Comteſſe ne s'en émût point, & répondant toûjours ſur le même ton, elle dit à cet envoyé, que le Roi pouvoit lui ôter le bien, la liberté, & même la vie, s'il le jugeoit à propos, & qu'elle étoit prête à tout ſacrifier pour conſerver ſon honneur : après quoi elle paſſa dans ſon cabinet, laiſſant le Secre-

taire auprès de sa mere, qui fut bien plus aisée à épouvanter, & qui, tremblante & étonnée de tout ce que ce Ministre des volontez du Roi, lui fit craindre des effets de son juste ressentiment, demanda qu'on lui donnât le tems de parler à sa fille, & promit de la porter à ce que le Roi souhaitoit.

On lui accorda sa demande, & le délai dont elle avoit besoin, à condition d'en faire un bon usage, sans quoi il n'y a plus que des malheurs à attendre, & l'on devoit se préparer à essuyer les plus terribles. Le Secretaire rendit ensuite compte de sa commission au Roi, qui, sans en concevoir une plus grande espérance, s'en tint toûjours au dessein qu'il avoit fait de se contenter à quelque prix que ce pût être. Il approuva cependant ce que son Ministre avoit fait, & consentit au délai qu'il avoit accordé, lequel étant très-court, ne pouvoit pas retarder beaucoup l'accomplissement de ses desirs, que la mere de la Comtesse tâchoit de lui procurer. Car cette bonne femme oubliant tout d'un coup les sentimens de vertu, dans lesquels elle avoit passé toute sa vie,

& intimidée par les menaces du Secretaire d'Etat, courut dès qu'il fut ſorti dans l'appartement de ſa fille, & après avoir fait retirer ſes femmes, lui dit fondant en pleurs : J'avois juſqu'ici remercié le Ciel de m'avoir donné une fille auſſi belle & auſſi vertueuſe que vous l'êtes, ma chere enfant, & je comptois que vous feriez la conſolation de mes derniers jours, & de ceux de votre pauvre pere ; je m'applaudiſſois de la bonne éducation que je vous avois donnée, & me croyois la mere du monde la plus heureuſe. Helas ! je m'en applaudiſſois peut-être un peu trop ; fiére des avantages que je voyois briller en vous, je regardois la plûpart des autres meres en pitié, & le Ciel indigné de mon orgueil, veut aujourd'hui l'humilier, en faiſant tourner à ma honte ce dont je tirois ma plus grande gloire, & en faiſant de vous l'inſtrument de la ruine totale de toute notre Maiſon ; car il n'y a plus ici à balancer, la paſſion du Roi eſt montée à un excès, qu'elle ne lui laiſſe plus écouter ni raiſon, ni vertu ; à peine lui permet-elle de manger & de dormir. Il ne garde plus aucune meſure,

le public est devenu son confident, & les peuples touchez des peines de leur Souverain, & allarmez pour une santé si précieuse, ne parlent que de venir nous brûler dans notre maison, & de vous punir de vos rigueurs en exterminant toute votre race ; chacun crie *tolle* sur vous, & telle est la dépravation du siécle, & la complaisance des flateurs, qu'il n'est ni petit, ni grand, qui ne parle de votre vertu & de votre constance, comme du plus grand des crimes. Les Courtisans qui étoient autrefois jaloux de la faveur de votre pere, tâchent à present d'établir leur fortune sur le débris de la nôtre, en donnant au Roi des conseils odieux, & lui persuadant qu'il doit se servir de son autorité pour vaincre votre obstination : c'est ainsi qu'ils appellent vos sages refus, qu'ils disent être moins l'effet d'une vertu severe, que d'une humeur fiére & orgueilleuse, ou peut-être même de quelque inclination secrette, qui vous empêche de répondre à celle du Roi, & de faire attention à l'honneur que vous fait sa recherche. Le Roi persuadé par cette fausse éloquence, s'est déterminé à suivre aveuglé-

ment de ſi pernicieux conſeils ; les ordres ſont donnez pour cela, & ils auroient déja été ſuivis, ſi je n'avois obtenu par mes prieres qu'on en ſuſpendît l'execution pour quelques heures, afin de me donner le tems de vous dire mon ſentiment, & de prendre votre derniere réſolution : ainſi vous devez, ſuppoſé que cette réſolution ne ſoit pas favorable à l'amour du Roi ; vous devez, dis-je, vous attendre à être, dès ce ſoir, arrachée d'entre mes bras, pour être portée dans ceux de ce Monarque, qui ſe vangera enſuite ſur nous de cette violence, & nous fera expier les crimes que vos rigueurs l'auront forcé de commettre. Vous auriez pû, ma chere fille, éviter tous ces malheurs, en tenant une conduite un peu plus mitigée, & en payant de quelque petite complaiſance tous les ſoins que ce Prince a pris pour vous plaire. Un peu de ménagement auroit pû vous conſerver ſa tendreſſe, ſans vous obliger à rien faire qui dût vous couter ſon eſtime. Il ne falloit pour cela que le laiſſer eſperer ſans lui rien promettre, il auroit toûjours attendu d'être heureux par l'amour, ſans le

secours de la violence à laquelle votre procedé l'oblige d'avoir recours aujourd'hui. Croyez-moi, ma fille, un Amant couronné ne doit pas être traité comme un particulier, & les Souverains sont toûjours en droit de nous faire sçavoir qu'ils sont nos Maîtres ; c'est ce que vous allez éprouver dès aujourd'hui, à moins que cedant à la necessité, vous ne fassiez un effort sur vous-même, en consentant à ce que vous ne sçauriez empêcher. Par là vous pouvez prévenir la ruine de notre Maison, & détourner le terrible orage qui gronde sur notre tête. Il est triste pour moi de me voir forcée à vous donner des conseils si opposez aux sentimens de vertu dans lesquels je vous ai élevée, & je vous jure même que je vous les donne malgré moi ; car je ne les donnerois point, si je voyois la moindre apparence de pouvoir mettre votre honneur à l'abri de la violence qu'on a résolu de vous faire ; mais encore un coup, il faut s'accommoder au tems, il faut ceder à la force. Puis-je armer des soldats pour vous défendre contre ceux qui viendront investir ce logis, & vous en tirer à main armée ? Hélas !

je ne puis leur oppoſer que mes larmes auſquelles ils feront peu d'attention. Appellerai-je mes femmes à mon ſecours, & leurs quenoüilles pourront-elles parer contre des hallebardes & des mouſquetons? Il ſeroit ridicule d'y penſer. Ainſi, ma chere enfant, il n'y a plus d'apparence de pouvoir ſauver votre honneur; & cela poſé, je crois pouvoir ſans bleſſer le mien, vous conſeiller de vous garantir des autres malheurs qui nous menacent, puiſque vous ne remediez à rien en nous les attirant.

La Comteſſe qui avoit écouté attentivement tout le diſcours de ſa mere, l'interrompit en cet endroit par ſes ſanglots, & cédant à la douleur dont elle étoit pénetrée, ſe laiſſa tomber évanoüie à ſes pieds. La bonne Dame en fut extrêmement allarmée; elle appella du ſecours, & s'empreſſa à donner à ſa fille ceux dont elle avoit beſoin. Ses ſoins firent l'effet qu'elle ſouhaitoit. Ils rapellerent cette Belle à la vie, & revenuë à elle-même, & rapellant toute ſa fermeté, ſe tourna du côté de ſa déſolée mere, & lui dit d'un œil ſec, & avec un viſage ſerain: Raſſûrez-vous, Madame, il ne

sera pas dit que je sois venüe au monde pour causer la ruine de ma maison, & pour vous ouvrir une source intarissable de larmes. Il est bien plus juste que je subisse seule la peine, que la fatalité de mon étoile veut m'imposer. Il faut, comme vous venez de le dire, s'accommoder au tems, ceder à la force, & à la nécessité, & ne souffrir que ce qu'on ne peut pas éviter. Ainsi, comme de deux maux on doit tâcher d'en gauchir un, je viens de me déterminer à aller trouver le Roi, afin de garantir ma famille des effets de son ressentiment : essuyez donc vos pleurs, & partons au plus vîte afin de prévenir l'ordre qu'il pourroit donner pour que l'on me vînt chercher.

La bonne-mere charmée de trouver dans sa fille une docilité sur laquelle elle n'avoit pas crû devoir compter, l'embrassa tendrement, & montant avec elle en carosse, sans autre escorte que de deux de ses Demoiselles, courut à toute bride au Palais du Roi, où elle demanda d'abord le Secretaire d'Etat, qui, quelques heures auparavant, avoit été à son Hôtel. Ce Ministre ravi de les voir, courut les annoncer au Roi, & lui dit ensuite en

les lui preſentant ; Sire, je vous améne ici Compagnie que Votre Majeſté a bien ſouhaité de voir.

Le Roi s'avança pour recevoir ces Dames, & leur fit l'accüeil du monde le plus gracieux, après quoi la mere ayant fait retirer ſes femmes, lui dit d'un ton tremblant, & interdit : Sire, voici ma fille que je vous amene pour reparer toutes les peines qu'elle a cauſées à Votre Majeſté ; je vous ſupplie de vouloir bien les oublier, & de ne point les imputer au reſte de la famille.

Raſſûrez-vous, Madame, lui répondit cet amoureux Roi, la démarche que vous faites aujourd'hui en ma faveur, efface tout le paſſé, & je ſuis plus que dédommagé de tout ce que les rigueurs de votre fille m'ont fait ſouffrir, par la faveur qu'elle veut bien me faire en venant volontairement me trouver, & en me garantiſſant par-là de la cruelle néceſſité dans laquelle je me trouvois de lui faire des outrages. J'eſpére que vous n'aurez jamais lieu de vous repentir, ni l'une, ni l'autre, de cet effort de complaiſance, & que vous aurez lieu au contraire, de vous loüer de la

maniere dont je reconnoîtrai vos bontez. La bonne Dame se retira, & laissa sa fille au pouvoir du Roi.

Ce fut alors que ce Prince passionné, abandonnant son cœur tout entier à la joye, dit à la belle Comtesse tout ce que l'amour peut inspirer de tendre, & de galand, & que se jettant à ses pieds, il quitta pour un moment le caractére de Roi, pour prendre celui de l'amant le plus soûmis.

Enfin, ses empressemens ne lui permettant pas de moderer ses desirs, ni de differer plus long-tems à les satisfaire; la Comtesse le pria de lui donner, avant tout, un petit moment d'audience, après quoi, elle lui dit : Sire, Votre Majesté peut bien croire, que je ne suis pas venuë ici pour m'opposer à ses volontez, ni pour continuer à l'offenser, en persistant dans mes résistances ; non, Sire, je suis en votre pouvoir, puisqu'il plaît ainsi à mon étoile, & que mes plus proches ont bien voulu eux-mêmes m'y livrer, quoiqu'ils eussent dû au contraire me fortifier dans les sentimens de vertu ausquels ils me forcent de renoncer : mais encore un coup, Sire,

telle est la fatalité de mon étoile, je dois en subir l'influence, & il n'est plus à present question de cela ; tout ce que je souhaite à present, c'est que Votre Majesté puisse être bien persuadée, que ma vertu a fait seule mon crime auprès de vous, puisqu'il est très-sûr que sensible à vos bontez autant qu'à votre mérite, j'ai cent fois souhaité que la distance fût moins grande entre nous, afin de trouver moyen de vous satisfaire sans crime.

Après vous avoir fait connoître mes sentimens, trouvez bon, Sire, que je tâche de pénetrer les vôtres, & de sçavoir si vous me faites l'honneur de m'aimer veritablement, ou si vous avez seulement envie de vous satisfaire, & que piqué, par mes refus, vous vous soyez fait une espece de point d'honneur de triompher de ma résistance. Ma délicatesse demande cet éclaircissement que je vous suplie de vouloir bien me donner.

Le Roi lui protesta alors qu'il l'aimoit plus qu'on n'avoit jamais aimé. Ce n'est pas par ces paroles, Sire, reprit la Comtesse, que l'on peut me persuader, mais bien par des effets. J'ai une grace à demander à Votre

Majesté, jurez-moi que vous me l'accorderez, & je serai convaincu de toute votre tendresse. Le Roi jura alors par tout ce qu'il avoit de plus cher, & de plus sacré, qu'il accorderoit à la Comtesse tout ce qu'elle pourroit lui demander, quand ce seroit la moitié de son Royaume, imitant en cela la complaisance qu'eut autrefois Assuérus pour la Reine Esther; mais quelle fut la surprise de ce Prince, lorsque lié par un serment qu'il n'étoit plus en son pouvoir de violer, il vit prendre à la Comtesse un visage riant, & assuré; que tirant de dessous sa robe un poignard, dont elle avoit eu la précaution de se munir depuis qu'on la menaçoit de lui faire violence, elle lui dit; Sire, la grace que j'ai à vous demander, c'est de ne point attenter à mon honneur, vous ne le sçauriez faire à present sans fausser votre serment, auquel cas je tiendrai inviolablement celui que je vous fais à mon tour, de me plonger ce poignard dans le sein : c'est à vous, Sire, à choisir, & à me dire lequel de ces deux sermens vous souhaitez qui soit accompli. En achevant ces mots elle se jetta à genoux, & tâcha,
par

par ses larmes, de le déterminer à prendre le bon parti.

Le Ciel seconda ses vœux; car le Roi touché de trouver tant de vertu, & tant de courage dans l'ame de la Comtesse, après avoir été quelque tems dans une admiration, & une surprise difficile à exprimer, lui dit: Relevez-vous, Madame, je ne puis plus tenir contre tant de vertu. Vous triomphez de moi, & je prétends rendre dès aujourd'hui votre triomphe autentique en couronnant votre vertu. C'est-là le seul moyen qui me reste pour contenter mon amour, sans violer mon serment, & sans m'exposer à vous déplaire; c'est le seul qui peut me rendre parfaitement heureux, & le seul qui vous convienne, puisque vous êtes digne du trône; préparez-vous donc à venir le partager avec moi, à regner sur les Anglois, comme vous regnez souverainement sur mon cœur.

Cela dit, le Roi donna ordre qu'on appellât les Seigneurs qui se trouvoient alors au Palais, & ayant fait entrer en même-tems la mere de la Comtesse, & les deux Demoiselles de sa suite, il leur dit à tous de saluer la

Reine, à laquelle il mit un très-beau diamant au doigt, après lui avoir donné un baiser pour marque de son engagement, suivant la maniére usitée en Angleterre; ensuite il ordonna à un Evêque distingué par son sçavoir, & par sa grande réputation, qui se trouva pour lors present; il lui ordonna, dis-je, de benir au plûtôt son mariage, après avoir fait part à l'assemblée de la secrete scêne qui venoit de se passer entre Sa Majesté & la Comtesse, & leur ayant fait voir le poignard qu'on pouvoit justement appeller le fidéle témoin de sa vertu.

Tout le monde applaudit à ce que le Roi venoit de faire: car outre que, comme l'a très-bien remarqué autrefois certain Souverain, le Prince fait toûjours bien, on pouvoit sans flatterie concevoir que c'étoit-là la plus belle action qu'il fût possible de faire. Ce Monarque fit present à sa nouvelle Epouse, du Duché de Lancastre, qu'il avoit acquis par confiscation, & lui assigna de gros revenus annuels.

La Comtesse sans se prévaloir d'un retour de bonne-fortune aussi surprenante qu'éclatante, en remercia le Roi dans les termes les plus touchans.

La bonne-mere lui marqua sa reconnoissance, par des larmes que sa joye lui faisoit répandre en abondance, & il n'y eut personne qui ne fût touché d'une scêne aussi tendre. On dépêcha des Courriers au Pere, & aux Freres de la Comtesse, pour qu'ils vinssent assister à ses nôces, & le Roi les embrassa avec autant de tendresse, que si l'un eût été son propre Pere, & les autres ses Freres. Il les combla tous de biens, & d'honneurs. Le mariage se fit à petit bruit, les empressemens du Roi ne lui permettant pas d'attendre qu'on eût préparé toute la pompe, que S. M. réserva pour le jour auquel on devoit le celebrer publiquement.

Le premier de Juillet fut marqué pour cette solennité; tous les Pairs du Royaume furent mandez pour venir y tenir leur rang, & assister au Couronnement de la nouvelle Reine, qui ayant été menée la veille incognito du Palais du Roi dans l'Hôtel de son Pere, fut conduite delà à l'Abbaye de Westminster, où Sa Majesté prit avec elle de nouveaux engagemens, en ajoûtant à son mariage les cérémonies qui y étoient nécessaires par raport au temporel, & en la déclarant

publiquement Reine.

La ceremonie de son couronnement suivit celle de ses secondes épousailles, après quoi elle fut conduite au Palais parée des habits Royaux, ayant la Couronne sur la tête, & suivie de tous les Seigneurs, & de toutes les Dames du Royaume, qui étoient les uns, & les autres d'une magnificence la plus grande du monde, & telle qu'il convenoit pour briller à une aussi belle fête.

Ce fut alors qu'on entendit les cris, & les acclamations de tout le peuple, & que par un changement étrange, ceux qui quelque tems auparavant avoient blâmé la Comtesse, furent contraints de rendre hommage à sa vertu, en lui donnant mille loüanges. Les femmes & les filles avoient eu soin de joncher de fleurs les ruës par où elle devoit passer que l'on avoit ornées des plus belles tapisseries, & l'air retentissoit des cris de joye, & des *housé* qu'on poussoit de tous les côtez en disant: *Vive notre belle Reine que sa vertu vient de couronner*. Ce ne furent que festins, & bals pendant plusieurs jours, & ce fut dans un de ces bals qu'Edoüard créa l'Ordre de la

Jarretiere, si considerable en Angleterre, afin que dans tous les siécles, les plus grands Seigneurs se fissent un honneur de porter les livrées de cette belle Reine, & que le don de sa Jarretiere devint le but de l'ambition des Grands de la Cour, qui aspirent tous à l'honneur de s'en voir parez.

Voilà, Madame, la fin de l'Histoire. On en peut tirer une conséquence plus avantageuse pour la Comtesse, que celle qui a été tirée en faveur de Porus. Car, si l'on a dit au sujet de ce brave Indien, que la vertu plaît quoique vaincuë; on peut conclure ici que la vertu est invincible, puisque celle de la Comtesse a triomphé de tous les assauts qu'on lui a livrez, & que triomphant de l'autorité Royale, elle lui a ouvert le chemin au Trône. Grand exemple pour engager les gens à suivre cette belle & triomphante vertu.

Mais hélas! on peut dire à la honte du siécle, que c'est un exemple peu suivi. Le penchant que les humains ont au vice, les y entraîne, & delà ordinairement dans le précipice, puisque les gibets, les échaffauts, les rouës, & tous les plus grands malheurs, sont

les suites ordinaires du crime, dont on est outre cela toûjours secretement puni, par les remords que l'on sent après l'avoir commis; au lieu que le témoignage d'une bonne conscience, peut seul suffire à nous faire soûtenir tout le poids de la plus mauvaise fortune; mais encore un coup, le penchant des humains les entraîne vers leur perte.

Pour moi, le mien me portera toûjours à me dire avec bien du respect, Votre....

XXXVI. LETTRE.

A MONSIEUR WATINET, Procureur du Roi, à Oisemont.

Comparaison d'un Philosophe, & d'un homme du monde, tirée de Platon.

MONSIEUR,

IL n'y a rien de plus certain, que ceux qui ont passé toute leur vie à l'étude de la Philosophie, ne sont point propres à faire la fonction d'Orateur dans les Tribunaux. La raison de ceci est, que ceux qui se plaisent

à la Philosophie, & aux exercices de l'esprit, sont comme des personnes libres, & les autres comme des Esclaves.

Prouvons notre thêse. Les Philosophes ont toujours beaucoup de loisir, ils discourent en paix, & à leur commodité; ils se soucient peu que leurs discours soient longs, ou courts pourvû qu'ils rencontrent la verité, qui est l'unique chose qu'ils cherchent. Les Orateurs au contraire, sont toûjours dans la contrainte; quand ils parlent, l'horloge les presse, ils ne peuvent parler de ce qui leur plaît, ils sont obligez de former leurs raisonnemens sur les Loix, dont ils ne peuvent s'écarter, ils n'employent leur éloquence que pour des Esclaves comme eux, en presence de Maîtres qui les écoutent assis, & qui tiennent le sort de leurs causes entre leurs mains.

Les Orateurs, il est vrai, sont plus vifs, & plus ardens que les Philosophes, parce que ceux-ci ne combattent pas pour des interêts pressans, & même pour la vie, comme les premiers, qui s'étudient à se concilier la bienveillance des Juges par des caresses, & des paroles flatteuses, & c'est en

quoi ils n'ont ni droiture, ni grandeur d'ame, comme dit Platon. *

Car, selon ce Philosophe, la servitude où ils s'engagent dès la jeunesse, les empêche de croître en connoissances, & d'avoir ni élevation, ni noblesse. C'est cette même servitude qui les force de suivre le plus souvent des voyes obliques, & qui abat leurs ames encore tendres par la crainte de plusieurs dangers. Comme ils n'ont pas la force d'y resister par la verité, & la justice, faut-il s'étonner s'ils aiment d'abord le mensonge, & les injustices réciproques, & s'ils se plient, & se rompent en mille façons differentes, de sorte que quand ils deviennent es hommes parfaits, ils ont l'esprit entierement corrompu, & croyent cependant être de fort habiles gens.

Voilà, Monsieur, ce que Platon pensoit des Orateurs de son tems; comme vous le pouvez voir dans son Théotete. Voyons à présent ce qu'il disoit des Philosophes. Il n'a pas dû sans doute leur être défavorable. Vous en allez juger.

* Edit. d'Henri Etienne 1578. pag. 172. & au Traité des Etudes par M. Fleury, page 291. Edition de Paris de 1687. avec Privilege du Roy.

Nous autres, dit-il, nous ne sommes pas esclaves de nos discours ; au contraire, ce sont nos discours qui sont nos esclaves, puisque chacun d'eux attend d'être fini quand il nous plaira ; & nous ne ressemblons pas aux Poëtes qui dépendent d'un juge, ou d'un spectateur, qui peut les reprendre, ou leur commander.

J'entends, continuë-t-il, parler ici des Philosophes du premier rang, & non de ceux qui deshonorent leur profession. Les premiers dès leur jeunesse ignorent le chemin des places publiques, les lieux où l'on rend la justice, où l'on tient le conseil, où l'on s'assemble pour les affaires. Ils ne lisent, & n'écoutent ni Loix, ni Ordonnances écrites ou prononcées. Ils ne sçavent ce que c'est de former des cabales pour arriver aux dignitez, & aux charges. Ils ne cherchent point les assemblées, les festins, la musique, ni les femmes. C'est ce qui ne leur est jamais venu dans l'esprit, même en dormant.

Je dis plus, s'il se fait dans la Ville quelque chose bien, ou mal, s'il est arrivé quelque malheur dans une famille, des avantures parmi des hommes, ou des femmes ; tout cela lui est

aussi inconnu que ce qui se passe dans l'autre monde, & il ne sçait pas même qu'il ne sçait pas tout cela, il s'en fait aussi honneur. Car en effet, il n'y a que son corps qui soit present dans la Ville où il demeure, & son ame estimant tout cela trop petit, & le comptant pour rien, se proméne de tous côtez, & mesure, pour parler avec Pindare, tout ce que contient la terre, dessus & dessous; elle vole au-delà des cieux, elle étudie la nature de l'Univers, dans toutes ses parties, & ne s'abaisse pas à ce qui est auprés d'elle.

Pour vous convaincre de cette verité, (c'est toûjours Platon qui parle) voyez ce qui arriva à Thales. Ce Philosophe étant fort occupé à spéculer les astres, se laissa tomber dans un puits, d'où une Thracienne, qui le servoit avec affection, prit sujet de le railler, lui disant qu'il étoit bien sçavant, mais qu'il ignoroit pourtant ce qui étoit à ses pieds. Il n'y a point de Philosophe dont on ne puisse faire la même raillerie.

En effet, il ne sçait pas ce que fait son voisin le plus proche, à peine sçait-il si c'est un homme ou un animal de quelqu'autre espéce. Mais de

sçavoir ce que c'est que l'homme, quelle action, quelle proprieté distingue la nature humaine de toutes les autres; c'est à quoi il s'applique, & de quoi il fait son affaire.

Representez-vous un Philosophe tel que je le dépeins, avec quelqu'un en particulier ou en public, soit devant des Juges, soit ailleurs, obligé à parler de ce qui est à ses pieds, ou devant ses yeux; il donne à rire non seulement aux domestiques, mais à tout le peuple; car il tombe dans des puits & dans des embarras infinis, faute d'expérience. Il s'en tire même de si mauvaise grace, qu'on le prendroit pour un imbécile.

S'il faut quereller quelqu'un, il ne trouve rien de particulier à lui reprocher, ne sçachant aucun mal de personne, faute de s'y être appliqué; on rit de voir qu'il ne sçait par où s'y prendre. Si on louë quelqu'un, ou si quelqu'un se vante, il s'en mocque si serieusement, que l'on croit qu'il radote. Quand on fait l'éloge d'un Prince ou d'un Roi, il lui semble que c'est un berger que l'on felicite de ce qu'il tire beaucoup de lait de son troupeau. Il estime que les animaux dont

les Princes ont le soin, & dont ils tirent ce dont ils ont besoin, sont les plus difficiles à gouverner, & les plus dangereux. Il croit impossible que les Princes se polissent ou s'instruisent, non plus que les Pasteurs, faute de loisir, enfermez dans leurs murailles, comme dans un parc sur une montagne. Lorsqu'il entend parler de dix mille arpens de terre, comme d'une richesse considerable, il trouve que c'est fort peu de chose, étant accoûtumé à regarder toute la terre.

Quant à ceux qui vantent leur noblesse, parce qu'ils croyent noble celui qui peut compter sept ayeux puissans; il croit que pour loüer ainsi quelqu'un, il faut avoir la vûë bien courte, & être bien ignorant de ne pas regarder tous les tems, ni faire reflexion que chacun de nous a eu des milliers innombrables d'ayeux & d'ancêtres, entre lesquels il y a eu une infinité de pauvres & de riches; de Seigneurs & d'esclaves; de barbares, & de sa nation. Il s'étonne comme on peut avoir l'esprit si petit, que de s'en faire accroire, parce que l'on compte vingt-cinq degrez de genéalogie, & qu'on la fait monter jusqu'à Hercules; il rit

quand il pense que celui qui étoit le vingt-cinquiéme au dessus d'Hercules, étoit tel qu'il avoit plû à la fortune, & le cinquantiéme tout de même : il admire qu'on ne puisse faire ces réflexions, & se défaire de la vanité & de la sotise. En tout cela notre Philosophe paroît ridicule à la plûpart des hommes. D'un autre côté il se met au dessus de tout ; de l'autre il ignore les choses les plus communes, & tout l'embarasse.

Mais si ce même Philosophe peut tirer quelqu'un d'un cas particulier, s'il peut l'engager à éxaminer ce que c'est que le tort & le droit, en quoi ils different l'un de l'autre, & ainsi des autres choses ; quand il fera raisonner sur ces matieres ce petit esprit qui a tant de feu, cet habile Orateur, ce Philosophe aura bien sa revanche.

La tête tournera à notre plaideur, il sera comme suspendu en l'air, & n'étant pas accoûtumé à regarder de si haut, il sera tout éperdu, il ne sçaura où il en est, il hésitera, il begayera & donnera à rire, non pas aux domestiques, ni aux autres ignorans, ils ne s'en apperçoivent pas ; mais à tous ceux qui sont mieux élevez que les

gens du commun. Voilà comme ils sont faits l'un & l'autre. L'un qu'on appelle Philosophe, sent en effet son homme de qualité, nourri dans un beau loisir; & on ne doit pas trouver mauvais qu'il paroisse un innocent, & ne soit bon à rien, quand on le reduit à des fonctions serviles; qu'il ne sçache pas tendre un lit, assaisonner un ragoût, ou dire des flateries. L'autre sçait rendre tous ces services promptement & adroitement; mais il ne sçait pas s'habiller en honnête homme, ni porter son manteau de bonne grace; il ne sçait pas le ton qu'il faut prendre pour loüer dignement la veritable felicité des Dieux & des hommes.

Je sçai bien, poursuit toûjours Platon, que si je pouvois persuader à tout le monde ce que je dis, il y auroit plus de paix, & moins de maux parmi les hommes; mais il n'est pas possible d'abolir le mal, puisqu'il est necessaire qu'il y ait toûjours quelque chose contraire au bien. Mais il ne faut pas aussi placer le mal chez les Dieux. Il roule par necessité autour de ces lieux-ci, & de la nature mortelle. C'est pourquoi il faut nous efforcer

de fuïr au plûtôt là-haut. Fuïr ainsi, c'est nous rendre semblables à Dieu, autant qu'il est possible, & cette ressemblance consiste dans la justice & la sainteté accompagnée de prudence.

Mais il est bien diffice de persuader aux hommes, qu'ils doivent fuïr les vices & embrasser la vertu, par d'autres motifs que les ordinaires, qui sont d'éviter la reputation d'être méchant, & d'acquerir celle d'homme de bien. Selon moi ces motifs son bagatelles d'enfans, car dans la verité voici ce qu'il faut dire. Dieu ne peut être injuste en quelque maniere que ce soit; au contraire, il est infiniment juste, & rien ne lui ressemblera jamais tant que celui de nous, qui sera aussi juste qu'il est possible. C'est là que se rapporte la vraie habileté d'un homme, ou sa pauvreté & son incapacité. Connoître cela, c'est la sagesse & la veritable vertu. Ne le pas connoître, c'est l'ignorance & la méchanceté. Tout le reste de ce qui passe pour habileté ou pour sagesse, s'il se rencontre dans les puissances qui gouvernent, il est insupportable; si dans les arts, il est sordide.

Pour un homme injuste, ou impie

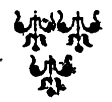
dans ses discours, ou dans ses actions; le meilleur pour lui, seroit de l'empêcher d'acquerir ni finesse, ni habileté. Car ces sortes de gens triomphent de leur infamie, & croyent mériter que l'on dise qu'ils sont des personnes de conséquence & précieuses à l'Etat, quoiqu'ils soient à charge à la terre. Mais à parler sincerement, ils sont ce qu'ils ne croyent pas être, d'autant plus qu'ils ne le croyent pas; puisqu'ils ignorent ce qu'on doit le moins ignorer, sçavoir quelle est la peine de l'injustice. Ce n'est ni la mort ni les supplices, comme ils pensent. On peut les faire souffrir à des innocens; c'est une peine qu'il est impossible d'éviter.

Car il y a deux modéles dans la nature; l'un de ce qui est divin & très-heureux; l'autre de ce qui est sans Dieu & très-misérable. Ils ne le voyent pas, & sont si aveugles & si insensez, que sans s'en appercevoir, ils se rendent semblables au dernier par leurs injustices, & ainsi fort dissemblables à Dieu. Ils en sont bien punis menant une vie conforme à celui à qui ils ressemblent. Et si nous disions, que s'ils ne renonoent à leur habileté, ils ne

seront point reçûs après leur mort, dans ce lieu où les maux n'ont point de place ; mais qu'ils seront toûjours ici-bas, dans un état conforme à leur conduite, méchans & environnez de maux ; sans doute qu'étant éclairez & habiles comme ils sont, ils prendroient ces menaces pour des rêveries.

Après tout, ils ont un malheur. S'il leur faut rendre raison en particulier des choses qu'ils blâment, ou souffrir qu'on en raisonne, & qu'ils ayent le courage de souffrir long-tems la dispute, & de ne pas fuïr comme des lâches : ils en sortent desagréablement, & mal satisfaits eux-mêmes de ce qu'ils disent. Vous diriez que leur rhetorique tarit en ces occasions, & vous les prendriez pour des enfans. Mais finissons ce discours....

Je finis aussi ma Lettre vous laissant raisonner tout à votre aise sur ce discours de Platon. Je suis....



XXXVII. LETTRE.

A MONSIEUR LE BARON DU CLOSET, à sa Terre.

Maximes pour se bien conduire dans la vie.

MONSIEUR,

VOus me faites beaucoup d'honneur de me demander des instructions pour M. votre fils aîné, qui veut voyager. Que vous dirai-je que vous ne sçachiez déja vous-même par la grande expérience que vous avez. N'importe cependant, il faut vous obéïr & tâcher de vous contenter; mais ce ne peut être qu'aux dépens d'un plus habile homme que moy. Ecoutez donc, ou plûtôt lisez ces Maximes que j'ai recueillies quelque part.

I.

Soyez devot sans affecter de le paroître; & ne cherchez point à le paroître si vous ne l'êtes : vous tomberiez dans l'hypocrisie qui s'en prenant directement à Dieu, est une espéce de sacrilege.

II.

Qui cherche à se déguiser devant Dieu, travaille à se tromper soi-même.

III.

Prier Dieu sans attention, c'est le prier sans espérance.

IV.

Qui préfere les plaisirs de son corps au salut de son ame, laisse noyer un homme pour courir après son manteau.

V.

Si vous n'avez plus de soin de parer votre ame de bonnes qualitez, que de parer votre corps de beaux habits; vous encensez une idole, & abandonnez Dieu.

VI.

Celui qui se plaît dans son peché, fait de son bourreau ses delices.

VII.

Un peché d'habitude est un serpent que l'on nourrit, qui enfin perce le sein.

VIII.

Qui va lentement dans la pratique des bonnes œuvres, court rapidement dans le chemin de l'enfer.

IX.

Si vous voulez que Dieu écoute vos demandes, écoutez celles des pauvres.

X.

Qui se fait une peine de la pensée de la mort, se fera un desespoir de la mort même.

XI.

Il n'y a point de meilleure école pour une bonne vie, que la frequente pensée de se procurer une heureuse mort.

XII.

La pensée serieuse de l'Eternité, fait faire un bon usage du tems, & ôte la plus grande partie de l'amertume de la mort.

XIII.

On n'est pas convaincu de l'importance de son salut, lorsque connoissant son peché on en differe le repentir.

XIV.

Qui passe sa vie sans devotion, la finit rarement sans desespoir.

XV.

Si vous n'entendez pas la voix de Dieu dans votre prosperité, craignez qu'il n'entende pas la vôtre dans votre besoin.

XVI.

Celui qui n'a point la crainte de Dieu durant ſa vie, doit bien apprehender ſes jugemens après ſa mort.

XVII.

Soyez officieux à tout le monde, familier à peu de gens, & intime à un ſeul.

XVIII.

Celui qui ſe fait un plaiſir de la frequentation des méchans, ſe fait une peine de la préſence des gens de bien.

XIX.

Celui qui ſe confie ſans connoiſſance, court riſque de s'en repentir avec raiſon.

XX.

Qui commence une affaire ſans jugement, ne doit pas être ſurpris ſi elle finit ſans ſuccès.

XXI.

Ce que vous entreprendrez au deſſus de vos forces, ne ſçauroit produire des effets qu'au deſſus de vos eſpérances.

XXII.

Celui qui ſe rebute d'un entrepriſe glorieuſe par la ſeule connoiſſance des difficultez, ne connoît pas le prix de la gloire, & ne la mérite pas.

XXIII.

Si la précipitation dans le dessein, & la lenteur dans l'execution, produisent des succès favorables, c'est seulement par hazard.

XXIV.

Si vous vous faites une peine de votre travail, vous vous ferez un supplice de votre devoir.

XXV.

Celui qui dans une basse fortune forme des desseins trop élevez, entreprend avec des aîles de cire de voler vers le Soleil.

XXVI.

Qui tombe pour s'être élevé trop haut, ne doit pas chercher d'autre raison de sa chûte que sa propre extravagance.

XXVII.

Ceux qui témoignent trop d'empressement pour les petites affaires, se déclarent incapables des grandes.

XXVIII.

Si la justice vous guide dans la poursuite du profit, la tranquillité vous accompagnera dans la jouïssance.

XXIX.

Si vous regardez avec envie le bien

d'autrui, vous vous rendez indigne de posseder le vôtre.

XXX.

L'ame n'est donnée à l'homme que pour l'action, & ceux qui par paresse la tiennent dans une fainéantise ordinaire, font voir qu'elle n'est dans leur corps que comme un grain de sel pour les garantir de corruption.

XXXI.

L'orgueil est une enflure de l'esprit qui ne corrompt pas moins toutes les bonnes qualitez que peut avoir l'orgueilleux, que l'enflûre de l'estomach altere toutes les bonnes dispositions que peut avoir le corps.

XXXII.

Quoique la colére ne soit qu'une courte fureur, ses effets ne laissent pas d'être de longues folies.

XXXIII.

Fuyez les grands repas, si vous craignez les longues maladies.

XXXIV.

Celui qui ruine sa santé par l'excès de ses désordres, a tort de se plaindre de l'excès de ses maux.

XXXV.

Un habile Cuisinier est plus à apprehender dans votre santé, qu'un

ignorant Medecin dans votre maladie.

XXXVI.

Une honnête sobrieté, & un travail moderé, sont les meilleurs Cuisiniers du monde.

XXXVII.

Les fumées du vin troublent le cerveau; celles de la vanité, l'esprit; & celles de l'amour, tous les deux.

XXXVIII.

Celui qui remplit son cœur de l'amour du sexe, change un sanctuaire destiné au Saint-Esprit, à un temple d'idoles, dont le culte le conduit à la damnation.

XXXIX.

L'amour Divin ne se sert de son flambeau que pour nous éclairer; & l'amour prophane n'allume le sien que pour nous aveugler.

XL.

L'amour humain ne peut avoir des bornes trop resserrées; mais si l'amour Divin est limité, il est defectueux.

XLI.

L'amour nous est representé nud, non seulement pour nous en dépeindre l'effronterie; mais encore pour nous apprendre qu'ordinairement il met

met en chemise ceux qui le suivent.

XLII.

L'Avare s'épargne les choses nécessaires, pour fournir les superfluës à d'autres qui ne lui en sçauront pas de gré.

XLIII.

Ceux qui dans leurs actions ne consultent que l'amour propre, tiennent de l'aveuglement de leur guide, & font autant de chûtes que de pas.

XLIV.

Qui donne trop à ses plaisirs, s'ôte le moyen de fournir à ses besoins.

XLV.

Si vous soûmettez votre jugement à vos plaisirs, vous vous brûlerez d'un flambeau qui vous avoit été donné pour vous conduire.

XLVI.

Celui qui ne consulte pas sa raison pour ses plaisirs, n'en doit point attendre de secours dans ses peines.

XLVII.

Ceux qui se laissent gouvérner par leurs passions, abandonnent leur liberté au caprice de leurs Esclaves.

XLVIII.

La trop grande passion pour les choses superfluës, jette souvent dans l'in-

digence des choses nécessaires.

XLIX.

Celui qui remplit son cœur de ses passions, n'y laisse point de vuide pour la pieté, & change sa qualité de Chrêtien en celle d'Idolâtre.

L.

Puisque toutes les passions sont la maladie de l'ame, la seule tempérance en doit être le Médecin.

LI.

Celui qui aime le jeu avec excès, cherche à mourir dans la pauvreté.

LII.

Le gain dans le jeu, est l'amorce dont la fortune se sert pour nous perdre.

LIII.

Ceux qui joüent pour recouvrer ce qu'ils ont perdu, ajoûtent à la perte qu'ils ont faite, celle de leur raison, celle de leur tems, & le plus souvent celle de ce qui leur reste d'árgent.

LIV.

L'excès du sommeil, & celui du jeu, remplissent l'estomach de cruditez, & la bourse de vent.

LV.

Pensez plus d'un moment à ce que vous voulez dire, & plus de deux à ce

que vous voudrez promettre, de peur qu'il ne vous arrive d'avoir du déplaisir de ce que vous aurez dit avec trop de hâte, & du repentir de ce que vous aurez promis avec trop de précipitation.

LVI.

En bien des occasions vous pouvez sans scrupule ne pas promettre ; mais il n'en est aucune où vous puissiez vous dispenser d'executer votre promesse sans honte.

LVII.

Ne parlez jamais de ce que vous ignorez, parlez peu de ce que vous sçavez ; & soit que vous parliez, ou que vous ne disiez mot, faites que ce soit avec jugement.

LVIII.

La raillerie soûtient quelquefois la conversation ; mais elle divise presque toûjours les railleurs ; ce qui doit engager ceux qui haïssent les querelles, de l'éviter comme un piege que leur esprit tend à leur repos.

LIX.

Si vous n'êtes facile à suporter les foiblesses d'autrui, vous rendez les vôtres insuportables.

LX.

Qui voit avec indifference les malheurs d'autrui, ne doit pas trouver étrange si l'on regarde les siens sans compassion.

LXI.

Si vous voulez que la civilité, & l'honnêteté de ceux que vous pratiquerez, deviennent un devoir envers vous, donnez-leur-en l'exemple par vôtre conduite envers eux.

LXII.

Mettez les faveurs que vous ferez sous vos pieds, & celles que vous recevrez sur votre cœur.

LXIII.

Celui qui oublie les graces qu'on lui fait, ne mérite pas d'en recevoir.

LXIV.

Ne soyez pas lent à servir les autres, si vous voulez que l'on s'empresse à vous faire plaisir.

LXV.

Notre promptitude à conseiller les autres, est plus souvent une marque de notre présomption, qu'une preuve de notre amitié.

LXVI.

Si vous n'êtes pas assez généreux pour prévenir votre ami par vos bien-

faits, ne soyez pas assez lâche pour recevoir les siens sans vous efforcer d'y répondre.

LXVII.

Une sincere attention, quoiqu'inutile, paye mieux un bienfait, qu'une reconnoissance forcée.

LXVIII.

Celui qui publie une faveur qu'il a faite, en diminuë de beaucoup le mérite, parce qu'il fait voir par son indiscretion qu'il s'est partagé entre sa vanité, & son ami.

LXIX.

Qui ne donne que pour recevoir, fait de la générosité (qui est une des plus loüables qualitez de l'honnête-homme) un des plus sales commerces du monde.

LXX.

Si vous vous faites un plaisir du mensonge, la verité vous deviendra une peine.

LXXI.

Celui qui excuse sa faute par un mensonge, se condamne par deux raisons.

LXXII.

Si le mensonge vous est ordinaire, méfiez-vous de tout ce que les autres vous disent.

LXXIII.

Celui qui se sert de finesse, & de mensonge pour avoir le bien de son prochain, imite l'exemple du Diable, qui employa l'un & l'autre pour faire perdre au premier homme son innocence.

LXXIV.

Le mauvais usage de nos biens dans cette vie, sera dans l'autre un des plus justes sujets de nos maux.

LXXXV.

Celui qui n'est pas content d'une honnête fortune, se donne souvent bien de la peine pour la rendre moindre.

LXXVI.

Celui qui régle ses desirs par les besoins de la nature, les borne à peu de chose; mais celui qui se conduit par la convoitise, ne leur donne point de limites.

LXXVII.

Ne vous empressez pas de sçavoir les secrets d'autrui. Soyez fort reservé à communiquer les vôtres; vous n'en êtes plus le maître, dès que vous en avez fait confidence à quelqu'un, & vôtre exemple justifie l'infidelité qu'il vous pourroit faire, s'il le découvroit à un tiers.

LXXVIII.

Qui fait parade de ses bonnes qualitez, en ôte tout le mérite par son orgüeil, & celui qui cache les siennes leur donne un nouveau prix par sa modestie.

LXXIX.

Les lieux élevez font tourner la tête à ceux qui ont le cerveau foible, & les fortunes extraordinaires troublent l'esprit de ceux qui n'ont pas le jugement fort.

LXXX.

On a besoin de tout le secours de la constance dans l'adversité, pour ne pas manquer à ce que l'on se doit à soi-même ; & de toute l'aide de la modération dans sa prosperité, pour s'acquiter de ce que l'on doit aux autres.

LXXXI.

La prosperité nous fait connoître veritablement aux autres tels que nous sommes ; & l'adversité nous fait connoître à nous-mêmes quels sont nos veritables amis.

LXXXII.

Ceux qui ne viennent à nous que pour notre fortune, sont semblables aux oiseaux de rapine, qui ne volent que pour la proye.

LXXXIII.

Qui méconnoît ses amis dans sa prosperité, mérite de n'en point rencontrer dans ses malheurs.

LXXXIV.

Celui qui se fonde trop sur l'amitié des Grands, trouve tôt ou tard qu'il s'appuyoit sur un roseau cassé.

LXXXV.

Dieu par une extrême bonté reconnoît les plus petits soins que nous lui rendons, par des graces extraordinaires ; mais la plûpart des Grands, qui sont les Dieux de la terre, croyent avoir plus que payé nos plus grands services, par les moindres de leurs paroles.

LXXXVI.

Celui qui se donne bien du soin à conserver l'amitié des Grands, connoît souvent dans le besoin qu'il a pris beaucoup de peine à cultiver une terre ingrate.

LXXXVII.

Un homme qui a l'esprit plein de belles connoissances, qu'il ne met pas en pratique, est comme une bonne épée que l'on ne tire jamais du fourreau.

LXXXVIII.

Qui louë seulement pour plaire,

fait de son jugement la dupe de sa complaisance.

LXXXIX.

Celui qui conseille la vertu aux autres, augmente par-là les raisons qu'il a de la pratiquer.

XC.

Qui se contente de pleurer nos maux, quand il peut les guérir, n'en a pas le cœur touché, & ne nous donne que des larmes de crocodile.

XCI.

Dans nos grands déplaisirs, nos premieres larmes sont de justice, les secondes de bienséance; mais celles qui suivent, ne sont ni de raison, ni d'honnêteté.

XCII.

Qui pleure souvent, parce qu'il croit devoir pleurer, a les yeux tendres, mais non pas le cœur sensible.

XCIII.

Qui employe son autorité pour faire de mauvaises actions ou pour les soûtenir, se coupe la gorge de sa propre épée.

XCIV.

Défiez-vous des flatteurs, & des grands parleurs; les uns & les autres visent par le vent de leurs paroles à ti-

rer l'argent de votre bourse.

XCV.

Les Medecins ignorans empoisonnent souvent nos corps par leurs remedes ; & les flatteurs toûjours nos esprits par leurs discours.

XCVI.

Qui se sert de discours trop étudiez pour nous persuader un crime, employe un poignard parfumé pour nous percer le cœur.

XCVII.

L'infection de la peste n'est pas tant à craindre pour le corps, que le poison des mauvaises compagnies pour l'esprit.

XCVIII.

Si vous voulez mourir comme un fidéle, vivez comme un réprouvé voudroit avoir vêcu à l'heure de sa mort.

XCIX.

Qui par un excès de complaisance, tire par son cautionnement son ami d'une méchante affaire, s'en attire ordinairement une plus mauvaise, qui tôt ou tard lui fera connoître son défaut de jugement.

C.

Celui qui lit pour s'instruire, & qui lit de bonnes choses sans en pro-

fiter, n'a pas le goût de l'esprit moins dépravé, que celui du corps l'est dans un malade qui se trouve auprès d'une table bien garnie sans pouvoir manger.

CI.

S'il vous arrive des sujets de froideur avec votre ami, & que la prudence vous conseille de vous en séparer entiérement; faites que votre amitié se découse, sans la déchirer; c'est-à-dire, ne rompez pas avec éclat, mais retirez-vous doucement.

CII.

Qui va avec les sages, deviendra sage; mais le compagnon des foux deviendra méchant.

CIII.

Fuïez l'impureté; la gourmandise l'engendre, & l'oisiveté l'enfante: car il est vrai de dire, que la gourmandise jette les premieres sémences de la sensualité dans le corps, par la quantité des sucs differens de toutes sortes de viandes & de ragoûts, qui échauffent le sang, & font germer l'appetit des autres voluptez, qui s'éclôt ensuite dans l'oisiveté.

CIV.

Pour faire un honnête homme, il

ne faut que six choses. Une pieté sans fard. Une charité sans ostentation. Une humilité sans bassesse. Une prudence sans artifice. Une justice sans aveuglement, & une tempérance sans stupidité.

CV.

Un veritable ami est une chose bien précieuse ; mais un véritable ami est aussi rare dans la societé, que la Pierre Philosophale dans la Chymie : bien des gens en ont cherché avec soin toute leur vie, qui n'en ont pû rencontrer un seul.

CVI.

L'amitié ne se paye que par l'amitié : si vous voulez être aimé, aimez le premier.

CVII.

La main paresseuse fait devenir pauvre, mais celle du diligent enrichit.

CVIII.

L'envie est une passion qui empoisonne l'esprit & le corps. C'est une fiévre hectique, qui mine peu à peu, & à qui il ne faut jamais permettre de prendre racine.

CIX.

Ne joüez jamais que pour joüer, & que ce soit avec gens connus, pour

éviter de devenir le sujet de la risée après l'avoir été de la tricherie.

CX.

L'avarice est la racine de tous les maux. Celui qui est attaqué de cette passion sordide, ne laisse pas d'en connoître la bassesse; mais il tâche d'en déguiser l'indignité sous le nom d'une honnête œconomie : & après se l'être persuadé à soi-même, il voudroit bien le persuader aux autres. Tous ceux qui sont atteints de quelque vice, suivent pour leur justification, la même méthode.

CXI.

La colére est une espéce d'yvresse qui attaque notre esprit, & qui trouble notre raison par des fumées plus dangereuses que celles du vin, parce qu'elles sont plus longues, & qu'elles produisent ordinairement des effets plus funestes.

CXII.

La probité suit toûjours la sincerité; l'une & l'autre sont absolument necessaires pour s'acquitter des devoirs de la pieté & de la societé.

CXIII.

Il faut profiter avec un judicieux empressement des occasions favora-

bles que notre bonheur nous presente. Comme elles sont rares & fort recherchées, gardons-nous de les laisser échaper.

CXIV.

Celui qui use de double poids & de double mesure, est en abomination devant Dieu. Un bien mediocre acquis avec justice, vaut mieux que de grands revenus acquis par des voyes obliques.

CXV.

Chez quelques-uns l'ambition est l'erreur des grandes ames. On doit plûtôt la nommer la maladie des esprits éventez. C'est un monstre insatiable dans ce qui touche ses desseins & ses espérances. Les succès échauffent plûtôt les désirs d'un ambitieux qu'ils ne les contentent.

CXVI.

Toutes les vertus se perdent dans l'interêt, comme les fleuves dans la mer. L'interêt fait oublier la justice que l'on doit aux autres.

CXVII.

L'homme pointilleux sur toutes choses, est un hérisson que l'on ne sçait par où prendre.

CXVIII.

L'ingratitude est un grand vice dans la societé : tout le monde s'en plaint ; mais si tous ceux qui s'en plaignent en étoient exemts, personne ne seroit sujet à ce défaut.

CXIX.

Les Grands ont cela de commun avec les arbres des forêts, qui donnent quelquefois de l'ombre, mais rarément des fruits.

CXX.

L'amitié des Grands a le faux brillant & la fragilité du verre ; la faute la plus legere efface de leur memoire le souvenir des services les plus importans.

CXXI.

Il faut se repentir un jour avant que de mourir, comme disent les Rabins ; or comme il n'est point de jour de la vie, qui ne puisse être celui de la mort, il n'en faut donc laisser passer aucun sans se repentir.

CXXII.

Il y a bien des péres qui ne travaillent qu'à rendre leurs enfans riches sans penser à les rendre vertueux, c'est qu'ils prennent pour veritable bien, ce qui n'en est que le fantôme.

Estes-vous content, Monsieur, & trouvez-vous ces Maximes écrites d'un stile assez laconique, pour que M. votre fils veüille bien prendre la peine de s'en charger la mémoire ? Elles pourront lui être de quelque utilité pendant ses voyages. Avec les belles qualitez & les grandes dispositions qu'il a, nous devons espérer que vous en ferez un grand homme.

Je lisois ces jours passez une plaisante imagination des Mahometans. Ces Infideles croyent que toutes les figures, soit en bosse, soit en plate peinture, paroîtront en jugement au dernier jour, & s'éleveront contre ceux qui les ont faites pour les accuser devant Dieu de leur avoir donné un corps, sans leur avoir donné en même tems un esprit.

De cette opinion chimérique je me suis fait cette leçon serieuse ; qu'il ne suffisoit pas d'avoir donné le premier être aux enfans, sans y joindre le second, & qu'à la vie animale dont ils nous sont redevables, il falloit ajoûter la vie raisonnable, sans laquelle on devoit craindre bien plus justement que ces aveugles sectateurs de Mahomet, que Dieu ne punit un jour

les peres pour n'avoir pas donné d'esprit à ces corps pour les animer.

Pour vous, Monsieur, vous n'avez rien à craindre de ce côté-là. Votre amour, votre tendresse, votre attention, & votre zéle pour Messieurs vos enfans, sont également connus. Que vous dirai-je davantage ? Sinon que je suis très-veritablement.....

FIN.

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre : *Lettres Philosophiques, sérieuses, critiques & amusantes, par un Philosophe Provincial* : & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris le 3. Septembre 1732.

MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé GUILLAUME-CLAUDE SAUGRAIN, fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder Nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Manuscrit qui a pour Titre : *Lettres Philosophiques, sérieuses, critiques & amusantes, par un Philosophe Provincial* ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la

feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes : Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Livre ci-dessus specifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera ; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression Etrangere, dans aucun lieu de notre obéïssance ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, és mains de nôtre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de

faire jouir l'Exposant, ou ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-septiéme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cens trente-deux, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roi en son Conseil, SAINSON.

Regîstré sur le Regîstre huitiéme de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 449. fol. 432, conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris le 2. Decembre 1732.

G. MARTIN, Syndic.

CATALOGUE
DES LIVRES IMPRIMEZ
ET QUI SE VENDENT A PARIS,

Chez SAUGRAIN, *dans la grande Salle du Palais du côté de la Cour des Aydes, à la Providence.*

ABREGE' méthodique de l'Histoire de France, où l'on trouve la Chronologie, & la Généalogie, les faits mémorables, & le Caractere moral & politique de tous nos Rois. Ensemble leurs Portraits, enrichis de Symboles & de leurs Armoiries, prises sur leurs Monnoyes, leurs Sceaux & divers autres Monumens ; avec les veritables Devises, par M. de Brianville, Abbé de Saint Benoît de Quinçay-lez-Poitiers. Nouvelle Edition, revûë, corrigée & continuée jusqu'à present, *in-douze.*

Les Aydes de France & leur Regie, suivant les Ordonnances des mois de Juin 1680. & de Juillet 1681. & les Edits, Déclarations, Arrêts & Reglemens rendus en interpretation d'icelles, par le Sieur de Roquemont, *in-douze.*

Code des Chasses, ou nouveau Traité du Droit des Chasses, suivant la Jurisprudence de l'Ordonnance de Louis XIV. du mois d'Août 1669. mise en Conference avec des anciennes Ordonnances, Edits, Déclarations, Arrêts, Reglemens & autres Jugemens rendus sur le fait desdites Chasses ;

où l'on a joint les Notes des meilleurs Auteurs, & des nouvelles Remarques pour l'intelligence de cette Jurisprudence, nouvelle Edition, augmentée, 2. vol. *in-douze*.

Commentaire sur le Fait des Aydes, Abregé Methodique dont on peut tirer un éclaircissement solide pour régir & administrer avec succès la Ferme Generale des Aydes. Ouvrage utile & necessaire à tous les Fermiers, Sous-Fermiers, Employés & à tous les Redevables des Droits de la Ferme des Aydes; par le Sieur Jean-Henry Dubois, Commis à la Régie de la même Ferme. Seconde Edition, augmentée des principaux Reglemens, depuis l'Ordonnance jusqu'à present., *in-douze*.

le Comte de VVarvvick, par Madame d'Aulnoy; nouvelle Edition, revûë & corrigée, *in-douze*.

Conference des Ordonnances de Louis XIV. Roi de France & de Navarre, avec les anciennes Ordonnances du Royaume: le Droit Ecrit & les Arrêts enrichis d'Annotations & de Décisions importantes; par M. Philippe Bornier, Lieutenant Particulier en la Senéchaussée de Montpellier. Nouvelle Edition, corrigée & augmentée des Edits, Déclarations & Arrêts donnez en interpretation des Ordonnances: de plusieurs Reglemens du Conseil, & d'un grand nombre de nouvelles Notes; par M. **** Avocat en Parlement; 2. vol. *in-quarto*.

Conference de l'Ordonnance des Eaux & Forêts, avec les anciennes Ordonnances, Edits, Déclarations & Reglemens, rendus

en interpretation depuis l'an 1115 jusqu'à present, contenant les Loix Forestieres de France, 2. vol. *in-quarto*.

Commentaire nouveau, sur la Coutume de la Prevôté & Vicomté de Paris, par M. Claude de Ferriere, Avocat en Parlement. Nouvelle Edition, revûë, corrigée & augmentée, par M. Sauvan d'Aramon, Avocat en Parlement. 2. vol. *in-douze*.

Fables choisies de M. de la Fontaine, mises en Vers, avec des figures à chaque Fable, 3. vol. *in-octavo*.

—— Les mêmes, en 2. vol. *in-8. sans figures*.

—— Les mêmes, en 1. vol. *in-12. sans figures*.

Histoire de la Conquête du Méxique ou de la nouvelle Espagne; par Fernand Cortez; traduite de l'Espagnol; nouvelle Edition, enrichie de figures, 2. vol. *in-douze*.

Histoire de la Découverte & Conquête du Perou, traduit d'Augustin de Zarate, 2. vol. *in-12*.

Histoire Ecclesiastique, par M. l'Abbé Fleury, 32. vol. *in-quarto*.

—— La même, en 32. vol. *in-douze*.

Histoire de l'Empire contenant son Origine, ses progrès & ses Révolutions, par M. Heiss; continuée jusqu'à présent, par M*** en 3. vol. *in-quarto* & en dix vol. *in-douze*.

Histoire de très Noble & très-Chevalereux Prince, Gerard Comte de Nevers & de Rethel, & de la très-Vertueuse & Sage Princesse Euriant de Savoie sa Mye; ouvrage enrichi de Notes critiques & historiques, par M*** *in-douze*.

Histoire des Révolutions d'Espagne, où l'on

voit la décadence de l'Empire Romain; l'établissement de la Domination des Goths, des Vandales, des Sueves, des Alains, des Silinges, des Maures, des François, & de la Division des Etats, tels qu'ils ont été depuis le commencement du cinquiéme Siecle jusqu'à present. Le tout conformément à la plus exacte Chronologie, 5. vol. *in douze.*

Histoire de France, par Mezerai, avec la Vie des Reines, 10. vol. *in douze.* & 3. vol. *in quarto.*

La suite de Mezerai, contenant les Regnes de Louis XIII. & de Louis XIV. avec la Vie de l'Auteur, 3. vol. *in-douze.* & en 1. vol. *in-quarto.*

Histoire & les Avantures de Gusman d'Alfarache, traduite de l'Espagnol, enrichie de figures, 3. vol. *in-douze.*

Histoire Genealogique, & Chronologique de la Maison Royale de France, des Pairs, des Grands Officiers de la Couronne & de la Maison du Roi, par le P. Anselme Augustin déchaussé; continuée par M. Dufourny, revûë, corrigée & augmentée par les PP. Ange & Simplicien, Augustins déchaussez, 9. vol. *in-fol.*

Histoire & les Avantures de l'admirable Don Quichotte de la Manche, traduite de l'Espagnol, enrichie de figures; nouvelle Edition, augmentée d'un sixiéme volume, contenant la continuation de ses avantures jusqu'à sa mort, 6. vol. *in douze.*

Les Illustres Françoises, histoires veritables où l'on trouve dans des caracteres très-particuliers & fort differens, un grand nombre d'Exemples rares & extraordinaires de belles

belles manieres, de la Politesse & de la Galanterie des personnes de l'un & de l'autre sexe de cette Nation, nouvelle Edition, revûë, corrigée & augmentée par l'Auteur, 3. vol. *in-douze.*

Instructions nouvelles sur les Procedures Civiles & Criminelles du Parlement, & autres Jurisdictions qui en dépendent, avec un Stile des Conclusions, le tout conforme aux Ordonnances & Reglemens, & à l'usage d'aujourd'hui, *in-douze.*

Instructions pour les Jardins Fruitiers & Potagers avec un Traité des Orangers, par M. de la Quintinie ; nouvelle Edition, augmentée de la culture des Melons, de l'Instruction pour la culture des Fleurs, de l'Art de tailler les Arbres, d'un Dictionnaire des termes du Jardinage, 2. vol. *in-quarto.*

Lucien, par M. Perrot d'Ablancourt, 3. vol. *in-douze.*

Memorial Alphabetique des choses concernant la Justice, la Police, & les Finances de France, pour les Gabelles & cinq Grosses Fermes, par le Sieur Bellet Verrier *in-octavo.*

Memorial des choses concernant la Justice, la Police, les Finances & les Tailles, nouvelle Edition, considerablement augmentée jusqu'à present, 2. vol. *in-octavo.*

Nouveaux Reglemens pour l'administration de la Justice, avec les Tarifs des Droits dûs aux Officiers, pour leurs frais & salaires, & la Taxe des dépens de tous les Procès. Ouvrage nécessaire à tous les Juges, Commissaires, Notaires, Greffiers, Procureurs, Huissiers, & autres Gens de Justi-

X

ce, & à ceux qui ont des Procès : nouvelle Edition, augmentée de moitié, 2. vol *in*-12.

Oeuvres de J. B. Poquelin de Moliere : Nouvelle Edition, augmentée de sa Vie, & de quelques autres Pieces, 12. vol. *in-douze*.

les mêmes en 6. vol. *in-quarto*, *avec figures*.

Oeuvres de M. de S. Evremont, publiées sur ses Manuscrits, 7. vol. *in-douze*.

Oeuvres de Rabelais, *in-douze* 6. vol.

Ordonnance de 1667. pour le Civil, *in*-24.

—— de 1669. pour le Committimus, *in*-24.

—— des Eaux & Forêts, augmentée jusqu'à présent, *in*-18.

—— de 1670. pour le Criminel, *in*-24.

—— de 1672. pour la Ville, *in*-24.

—— de 1673. pour les Marchands, *in*-24.

Procès Verbal des Conferences tenuës par ordre du Roi pour l'Examen des Articles de l'Ordonnance de 1667. pour les matieres Civiles; de l'Ordonnance de 1670, pour les matieres Criminelles : Nouvelle Edition, corrigée sur le Manuscrit original, & augmentée d'une Instruction sur la procedure Civile & Criminelle, *in-quarto*.

Recuëil des Edits, Déclarations, Ordonnances & Reglemens des Rois, Henri II. François II. Charles IX. Henry III. Henry IV. Louis XIII. Louis XIV. & Louis XV. concernant les Mariages; avec plusieurs Arrêts notables, intervenus sur ce sujet : Nouvelle Edition, augmentée jusqu'à present, *in-douze*.

Relation du Voyage du Royaume d'Issini, Côte d'or, Païs de Guinée en Afrique, par le R. P. Loyer Dominicain, avec figures, *in-douze*.

Stile universel de toutes les Cours & Juri-

dictions du Royaume pour les matieres Civiles, suivant l'Ordonnance du mois d'Avril 1667. par M. Gauret, *in-quarto*.

Stile universel pour les matieres Criminelles, suivant l'Ordonnance du mois d'Août 1670. par le même, *in-quarto*.

Stile du Conseil du Roi, suite du Stile universel pour l'instruction des matieres Civiles & Criminelles, *in-quarto*.

Traduction des Satyres de Perse & de Juvenal, par le R. P. Tarteron, de la Compagnie de Jesus : Nouvelle Edition, augmentée d'Argumens à chaque Satyre, *in-douze*.

Les Tragedies de M. Racine, augmentées dans cette Edition, 2. vol. *in-douze*.

Zayde, Histoire Espagnole, avec un Traité de l'Histoire des Romans, *in-douze*.

On trouve chez le même Libraire, beaucoup d'autres Livres imprimés, tant en France que dans les Pays Etrangers, sur toutes sortes de matieres, principalement sur le Droit Civil, Canonique & Coûtumier.

1st 15

R



